



Du jardin au balcon : importance des espaces médiateurs en milieu urbain

Amandine Langlois

► To cite this version:

Amandine Langlois. Du jardin au balcon : importance des espaces médiateurs en milieu urbain. Art et histoire de l'art. 2014. dumas-01064192

HAL Id: dumas-01064192

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01064192>

Submitted on 15 Sep 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Du jardin au balcon

Importance des espaces médiateurs en milieu urbain

2014 - Amandine Langlois

RESUME

Jardins, balcons, terrasses, rebords de fenêtre ou autres seuils... sont autant d'espaces médiateurs entre la ville et ses habitants. Ces espaces extérieurs privés sont visibles de la rue cependant ils constituent d'abord un lieu intime attaché à un habitat.

À cause du manque d'espace, le jardin privé a disparu de certains types de logements, celui-ci joue pourtant un rôle fondamentale dans l'acte d'habiter. Ces espaces extérieurs privés sont essentiels dans l'épanouissement urbain, à la fois pour l'individu qui les habite mais également pour une qualité d'ambiance urbaine.

En partant du constat simple que nous préférons souvent habiter une maison plutôt qu'un appartement, ce mémoire constitue une base de réflexion portant sur les processus de construction d'une ville aimable. Une ville qui malgré sa densité préserve ces espaces de respiration et d'expression individuelle.

MOTS CLES : Jardin, balcon, urbain, paysage, densité

Remerciements

Je remercie mes professeurs, notamment Pierre-Damien Huygue et Annie Gentès pour la qualité de leurs cours et la passion qu'ils nous ont transmise cette année.

Je remercie Camille, Sophie et Jérémie, mes collaborateurs, car au-delà de leur soutien, ils m'ont offert l'indépendance nécessaire me permettant de mener ce mémoire à son terme et ce malgré notre ambitieux projet commun.

Je remercie enfin mes deux parents pour la relecture intense de ce mémoire et pour leurs conseils.

Sommaire

Remerciements	1
Avant-propos	5
Introduction.....	7
Chapitre 1 : Constructions urbaines, utopies humaines	13
1. Modèle théorique et réalité physique de la ville.....	13
2. Analyse des méthodes de l'urbanisme dominant	17
3. Conséquences sur le paysage urbain	19
Chapitre 2 : Habiter entre rationnel et affectif	37
1. L'idéal de la maison individuelle	37
2. Approche psychologique de l'habitat.....	40
Chapitre 3 : Histoire des grands et petits jardins.....	47
1. Une histoire des jardins remarquables	47
2. Des histoires de jardins populaires	52
Chapitre 4 : Le contact avec la nature, une source d'épanouissement ?	55
1. La nature, une promesse de bonheur	55
2. L'enfant et l'espace autour de la maison	57
Chapitre 5 : Du grand jardin au petit balcon, comment habiter la ville dense ?	67
1. Du jardin au balcon	67
2. Réhabilitation de la tour de Bois-le-prêtre	70
Chapitre 6 : Diversités individuelles et harmonie urbaine.....	75
1. Interdire pour mieux prévenir.....	75
2. Suivre une norme, c'est partager des valeurs communes.....	83
Chapitre 7 : Le 12 rue du village.....	89
1. Un HLM dans une banlieue favorisée.....	89
2. Les mots de ceux qui vivent ici	91
Chapitre 8 : Conditions de l'émergence d'une ville aimable ...	103
1-Le non-fini.....	104
2-exemples d'applications.....	110
Conclusion	123
Bibliographie	125
Table des matières	129
Annexes	133
Mme R., Habitante du RDC. Un dimanche soir, chez elle.	133
Mme R., Habitante du 2e. Un lundi midi, chez elle.	140

Avant-propos

En 2010, lorsque j'ai entamé mon diplôme d'Architecture intérieure à l'école Boulle, il m'a fallu constater que j'étudiais l'architecture, mais n'aimais pratiquement rien de ce qui se construisait sous mes yeux. Je regardais par la fenêtre de notre salle de classe où un immeuble se construisait de l'autre côté de la rue. Je me disais que dans 20 ans, il serait devenu laid comme l'immeuble d'à côté. Je ressentais une forme de malaise vis-à-vis de ce que je voyais autour de moi. À la fois formée à faire de belles images pour vendre nos projets d'architecture, ce que je voyais se construire ne ressemblait pas à la poésie de nos jolis visuels sur lesquels nous passions tant de temps à travailler, dans un mélange d'informatique et de dessin à la main. En effet, nos projets se valorisent d'abord grâce à notre capacité à faire de belles images. Par la suite, la lecture du « Regard des sens » de Juhanni Pallasmaa, m'a permis de relativiser ces belles images. Malgré leur pouvoir de séduction, celles-ci ne constituent pas forcément des exemples de constructions où il ferait bon vivre et qui si elles sont belles à l'image, ne vieilliraient pas forcément bien.

Dès la première conférence de Patrick Bouchain à laquelle j'ai assisté, j'ai été frappée par le fait qu'un professionnel alliait un discours fort à des actes et surtout à des réalisations qui, même une fois habitées, restaient cohérentes avec ses idées. L'académie Fratellini par exemple, qui ouvre ses portes en 2003, est un ouvrage qui dégage une certaine hospitalité. L'architecture n'est pas seulement visuelle, mais elle transmet quelque part un certain plaisir d'habiter de ces étudiants en cirque. Ce type de lieu n'est pas construit pour produire de belles images mais d'abord pour accueillir ceux qui vivent-là.

Dans ce contexte, j'ai écrit en 2011 un mémoire accompagnant mon projet de diplôme de design d'espace, portant sur les espaces affectifs afin d'essayer de comprendre pourquoi j'aimais certaines réalisations et pas d'autres, pour mettre des mots sur cette impression de stérilité ambiante de la plupart des villes. Ce qui se construit aujourd'hui me semble loin de ce que j'aime, loin des façades dissemblables du centre-ville de Rouen, de la maison de famille en bois construite par mon grand-père en bord de mer, mais loin aussi de ces façades parisiennes empruntées d'histoire. Il y a dans chacune, un rapport au temps et une acceptation de la durée qui leur permet de bien vieillir. Les images d'architecture tentent de reproduire ces qualités par des effets de matières, de lumières et de filtres. Cependant l'usage prioritaire au moment de la conception de l'image, tend parfois à fabriquer des bâtiments qui se figent dans le temps comme si ils avaient été pensés pour ne jamais le traverser et qui finalement le subisse.

J'ai suivi une formation de design, puis j'ai passé en 2011 un diplôme qui s'appelait à l'époque architecture intérieure qui s'appelle maintenant design d'espace. Sans rentrer dans ce débat de nom, on peut se demander ce qui différencie ma formation de celle des architectes ? Peut-être un intérêt particulier plus centré vers l'humain, son corps, sa psychologie, ses cinq sens. Ce qui différencierait l'architecture de l'architecture intérieure, serait alors de l'ordre du point de vue, de l'échelle ? Ce que ma formation de design m'apporte dans l'approche de l'architecture, est peut-être une certaine liberté. Liberté de m'intéresser au « presque rien ». Je peux regarder un pot de fleur sur un balcon comme un objet d'étude sans avoir l'impression de trahir ma discipline, de tomber dans le sentimentalisme, ou de perdre mon temps. Le design, comme on me l'a enseigné ne s'applique pas à une échelle spécifique, c'est plutôt un regard sur le monde prenant l'Homme comme point de vue initial.

Introduction

L'habitat dense prend moins de place au sol, conserve les campagnes, diminue les temps de trajets, concentre les services et mutualise les espaces. La ville dense est écologiquement satisfaisante et se trouve donc être souhaitable pour notre vie collective.

Voir grandir ses enfants au milieu de la nature, ou au moins d'un jardin, cultiver son propre potager, ne pas subir la proximité d'autrui et pouvoir affirmer son individualité au sein d'un espace qui nous ressemble. Ce modèle d'habitat aéré, en contact avec la nature se révèle être un idéal pour beaucoup d'entre nous, la maison individuelle se trouve donc être souhaitée par la majorité des familles française. La production urbaine contemporaine parvient-elle à trouver la bonne négociation entre ces aspirations individuelles et les nécessités collectives ?

La ville se densifie, s'élève et pourtant s'étale, tandis que les campagnes et la nature s'éloignent. Pendant ce temps, beaucoup rêvent encore d'habiter un pavillon, une petite maison bien à soi avec son carré de jardin où leurs enfants pourront jouer. Ce modèle pourrait pourtant être désuet, calqué sur le modèle d'une *american way of life* consommatrice et peu écologique, qui commence à avoir fait son temps. Pourtant si l'habitat individuel continue de faire rêver, c'est d'abord parce que la maison est un modèle très ancien. L'habitat pavillonnaire semble être l'héritier de la maison rurale de nos ancêtres, tandis que le logement collectif, le grand ensemble, ne semble pas issu de la même filiation et ne bénéficie pas de la même image positive. Question d'image, d'archétype, de symbole, d'histoire affective, de besoin de liberté et d'isolement, la maison et son jardin ont un succès qui semble inébranlable. Cependant tout le monde n'a pas accès à ce mode d'habitat, et si tel était le cas, cela ne serait pas efficient ni écologiquement, ni économiquement, ni au niveau du mode de vie accéléré vers lequel on tend. Mais peut-on construire aujourd'hui des villes et des banlieues denses et agréables ? Quelles sont les verrous à l'émergence d'une ambiance urbaine hospitalière ? Pourquoi l'habitat collectif hors centre-ville, est-il rejeté en bloc, et souvent vécu comme un habitat par défaut ?

Le succès de la production de zones pavillonnaires persiste, continuant de développer autour de toutes les villes et villages une nappe de petites maisons qui gravitent autour des centres commerciaux et de plus en plus de rond-point. Ces zones pavillonnaires ne sont pas forcément laides. Ces lieux peu animés, parfois mornes restent pourtant attirant pour beaucoup d'entre nous, mais a-t-on plaisir à s'y promener ? Si ces zones pavillonnaires attirent malgré tout, c'est que la symbolique de la maison

reste ancrée fortement dans le désir des français comme un facteur d'épanouissement.

La production urbaine contemporaine semble peiner à proposer une alternative attirante pour les habitants des villes. Davantage qu'en centre-ville, ce sont surtout dans les banlieues que l'habitat collectif est vécu comme une solution par défaut. Pourquoi perdure ce sentiment de ne pas être vraiment chez soi dans un logement collectif ? Que fait-on dans une maison de si épanouissant que l'on ne puisse se permettre dans un logement collectif ?

Les espaces extérieurs privés tiennent un rôle important dans cette attirance pour l'habitat individuel, tandis qu'ils sont souvent réduits au minimum dans nombre d'habitat collectif. Je vais m'intéresser à ces problèmes par le biais de ces espaces particuliers, les jardins d'abord, mais aussi les balcons, les jardins d'hiver ou encore les toitures. Ces espaces sont importants car ils sont des médiateurs entre la ville, espace de la communauté urbaine et l'habitat, espace de la vie individuelle intime.

Cette recherche s'inscrit dans le cadre du Master Design, Média, Technologie, dans la mesure où elle questionne à différentes échelles les formes de production de la ville. Comment les choix techniques de l'urbanisme dominant forment des typologies d'espaces qui deviennent à une moindre échelle des espaces médiateurs entre la vie individuelle et la vie collective. À cet égard, les interactions d'échelle m'intéressent particulièrement, à savoir, comment le grand projet urbain et les petites actions humaines peuvent négocier ensemble le devenir commun d'une ville aimable.

Je m'intéresse ici aux espaces extérieurs privés dans l'habitat, parce qu'on parle beaucoup d'espaces mutualisés, partagés, collaboratifs. Je m'intéresse à ces espaces de jardins et balcons parce qu'ils constituent à mon sens, une frontière, une interface, qui à la fois sépare mais aussi aménage un lien minimum pour être bien avec les autres. Pour pouvoir vivre avec bonheur ces espaces partagés, cette proximité que nous promet la densité, il faut d'abord être bien « chez soi », sans souffrir des autres. Et, cela peut aussi se ressentir de l'extérieur, être dans un espace privé, ne signifie pas forcément, s'enfermer à l'intérieur et devenir invisible. On peut être chez soi et donner à voir des choses de la rue. Les espaces partagés non choisis, ne sont souvent ni investis ni entretenus, ou entretenus par une société extérieure, car cet endroit est vécu comme n'appartenant à personne et non pas à tous. Le processus de densification de la ville ne doit pas nous faire croire qu'il faudra partager toujours plus d'espace. Les hommes doivent continuer à habiter les villes et non pas seulement à y être des passagers. Passer dans un logement comme on passe dans une chambre d'hôtel, sans laissé de trace,

sans avoir vraiment ouvert sa valise. Les logements clé-en-main ont tendance à nous proposer ces maisons prêt-a-habiter, alors qu'une adoption dans le temps est nécessaire, il faut demeurer quelques part pour réellement y habiter.

Il faut prendre le temps de regarder ces jardins des banlieues pavillonnaires, de s'arrêter devant ces immeubles et d'observer leur balcon et essayer de décrypter ce qui se cache derrière ces façades sinistres, ces grandes haies fermées...

En 2012, Le livre de Nicolas Soulier à mis des mots sur le questionnement qu'avait ouvert mon diplôme de design d'espace à l'école Boule. Les « petits choses » ont une valeur comme vecteur d'une réelle qualité de la ville. Je me souviens d'un jury à l'école d'architecture de Versailles, lors d'un projet que nous avons réalisé en cours d'année Une architecte professionnelle avait violemment critiqué un projet, et je me souviens de ses mots : « On ne fait pas de l'architecture à l'échelle du pot de fleurs ! » Cette phrase signifiait, qu'un architecte ne devrait pas s'intéresser à des usages aussi anecdotiques que l'endroit où une plante pourrait être plantée par celui qui vit là.

Le jardin qui entoure la maison à un rôle important pour l'épanouissement de l'homme, enfant ou adulte. Il est un des rares lieux qui n'a pas de visée fonctionnelle. Son propriétaire l'arrange, le construit, l'entretien, le cultive, le contemple... Il est une zone de respiration dans un univers urbain rationalisé et géré par des professionnels.

Comment faire pour ne pas perdre les richesses offertes par le jardin privé, sans pour autant s'accrocher au modèle pavillonnaire offrant un mode de vie qui n'est pas tout à fait satisfaisant pour la vie collective d'aujourd'hui ?

Mon travail s'organise en huit chapitres, posant dans un premier temps le contexte collectif d'une part et individuel d'autre part. Il analyse ensuite le rapport spécifique de l'homme avec son jardin, avant de soulever le problème des rapports entre individualité et communauté urbaine. Enfin, par l'intermédiaire d'extraits d'entretien avec deux habitantes d'un immeuble, nous étudierons le cas d'un logement social en Normandie, avant de présenter des pistes de réflexions formulées sous forme d'hypothèses et illustrées par des propositions de projets appliquées à la réhabilitation de ce logement.

La volonté de produire une ambiance urbaine de qualité, qualité qui semble absente de nombreuses villes et quartiers français, est une dimension qui traverse ce travail de recherche. Beaucoup de réglementations, d'anticipation de problèmes qui n'existent pas encore, de précautions, freinent les tentatives de gestes individuels d'urbanité. Une ville, malgré sa densité, ne doit-elle pas laisser quelques marges de manœuvre à ceux qui y demeurent, pour que celui qui la traverse s'y sente accueilli, qu'elle lui soit aimable et pourquoi pas, lui donner envie d'y habiter à son tour.

Ce qui m'intéresse spécifiquement dans ce travail est la manière dont l'homme construit dans l'espace qu'il habite, surtout au sein des espaces médiateurs dont nous parlions, car ils sont visibles de la rue, ils contribuent donc à l'ambiance urbaine et peuvent constituer des gestes d'urbanité.

« Construire, c'est habiter » dit Patrick Bouchain. Je m'intéresse à ces actions visibles faites dans un but individuel ou collectif, comme planter, cultiver, bricoler, accrocher... Parfois, le simple fait de permettre à ces actes de se réaliser, contribue à cette qualité d'ambiance. Si une initiative est prise par un habitant isolé, comme celle de jardiner la petite bande de terre au pied de l'immeuble par exemple, cet acte est dû autant à ceux qui l'ont fait, qu'à ceux qui l'ont laissé faire. L'architecte acceptant de ne pas tout dessiner dans son projet de logement, les règlements de copropriété qui s'assouplissent pour permettre initiatives individuelles, un bailleur qui ne se montre pas frileux à la première idée, des voisins qui tolèrent un balcon qui ne ressemble pas au leur, sont autant d'attitudes qui vont permettre, voire encourager ces prises d'initiatives individuels. Si on construit pour habiter, peut-on habiter et continuer à construire aussi ? Alors comment laisser la ville continuer à se construire aussi, pas forcément de manière anarchique comme dans certains favelas, mais valorisant tout de même les initiatives spontanées, même microscopique, de ceux qui habitent là ?

Lorsque que j'ai voyagé, j'ai croisé des ambiances de villes donnant envie d'y demeurer, des choses étonnantes qu'on ne verrait pas en France. Des bébés qui dorment tranquillement dans leur landau sur le trottoir pendant que leur parents font les courses à Copenhague, des façades d'immeuble où chaque habitant a décidé de fermer son balcon selon son gout pour se protéger du froid glacial qui règne à Moscou, des quartiers pourtant très huppés où l'on a décidé de ne pas tout restaurer et où les herbes folles poussent au pied des maisons, comme à Haggerston, un quartier de Londres.

« C'est formidable mais ça ne serait pas possible chez nous. » titre un des chapitres du livre de Nicolas Soulier. L'architecture n'est qu'une résultante de choix politiques de la ville. Le choix de contraindre fortement les usages par la forme, comme les bancs publics anti-SDF par exemple, sont caractéristiques de choix émis par une société inquiète qui préfère anticiper

les problèmes en interdisant certains usages plutôt que de risquer de les voir émerger.

Lucien Kroll, Gilles Clément, Patrick Bouchain s'intéressent d'abord au vivant. Ces architectes et paysagistes cherchent à accompagner leur développement dans une logique ascendante, dans un processus partant de toutes petites initiatives afin de faire éclore des projets plus visibles, mais « sincères » car portés par des hommes et non par des missions de service d'entretien. Il ne s'agit pas seulement d'entretenir la ville, mais de l'habiter, de la laisser être cultivée par ceux qui demeurent ici. Pour cela il faut d'abord commencer par écouter les habitants, et ce qu'ils disent n'est pas forcément ce à quoi les acteurs s'attendent.

Chapitre 1 : Constructions urbaines, utopies humaines

1. MODELE THEORIQUE ET REALITE PHYSIQUE DE LA VILLE

Superposition verticale et étalement horizontal

Parler de Paris, de Londres, de Pékin ou de Los Angeles comme de « villes » est aujourd'hui presque un anachronisme, au sens où nos agglomérations urbaines sont loin de la forme circonscrite dans ses remparts de la ville ancienne. Pourtant, nous continuons à chercher un « paysage de ville » dans nos mégalofoles. Si un paysage de ville ancienne se laisse embrasser tout entier du regard et semble figé pour l'éternité dans une époque, nos mégalofoles à l'inverse, se caractérisent, vu leur immensité et parfois leur longévité, par une grande diversité interne spatiale et temporelle. On y rencontre des spécialisations de l'espace qui sont de styles, de fonctions et d'âges très divers, mêlant l'ultra moderne avec l'ancien, des quartiers commerçants et des quartiers plus résidentiels, quartiers d'affaires, quartiers administratifs, quartiers d'artisanat ou d'activités de haute technologie, quartiers riches ou pauvres, quartiers ethniques. Bref ces villes ne constituent plus une unité mais sont devenues une mosaïque de « paysages urbains ».

« Le "paysage urbain" ne donnerait, lui, que la ville morcelée, insaisissable parce qu'elle n'est plus circonscrite dans ses remparts. Elle déborde par ses banlieues, elle se fait "tentaculaire" au point de rejoindre d'autres villes. Agglomération, conurbation, elle est en perpétuelle croissance et toujours bouleversée. C'est la ville moderne, celle qui naît des chantiers haussmanniens et de l'exode rural [...]. Le "paysage urbain" naît des décombres du "vieux Paris" ou de ces "vieilles villes qui s'en vont" et dont on commence à collectionner les antiquités ou à restaurer les monuments. Il correspond au passage insensible d'une forme aux contours définis et stables à l'informe de l'agglomération urbaine. »¹

Depuis longtemps déjà, la ville qui était circonscrite à ses remparts a débordé, se matérialisant par d'interminables banlieues. Ces nappes urbaines sont centralisées autour de pôles à forte densité entourés de vastes étendues moins denses, que l'on ne peut traverser qu'en voiture. Les villes ont fini par se rejoindre entre elles, pour former des villes multipolaires, qui ne ressemblent plus vraiment à l'image traditionnelle de la ville.

¹Chenet-Faugeras, Françoise, *L'invention du paysage urbain*. Dans *Romantisme*, 1994, n°83. pp. 27-38

Face à l'explosion de la démographie urbaine à l'échelle planétaire, les réponses apportées sont parfois des techniques de conception consistant à copier des formes urbaines familières. Ces techniques sont rassurantes pour la population et leurs dirigeants, car elles renvoient à des formes connues. Cependant peut-être ces techniques sont-elles parfois aussi la source de production d'une ville générique et en manque d'authenticité ?

L'objectif prioritaire de la production immobilière est d'organiser les surfaces en vue d'être rentables. Pour cela, deux figures opposées ont été favorisées : la superposition verticale et l'étalement horizontal, le downtown et le suburbia, l'une synonyme de concentration, l'autre de dispersion ou de ville debout et de ville diffuse². L'une, figure typique de l'urbanisme progressiste, et l'autre, conséquence des théories naturalistes, se partagent la tâche dans les conurbations à l'américaine: aux gratte-ciel de bureaux, le Central Business District où l'on travaille, aux maisons en lotissement, les banlieues où l'on habite. Dans les quartiers des villes nouvelles, en Chine et ailleurs, elles coexistent à des échelles faramineuses.³

La financiarisation de l'espace urbain

Selon Françoise Fromonot, depuis les années quatre-vingt-dix, le programme, c'est-à-dire les fonctions que le bâtiment est censé accueillir, est devenu « la raison primordiale à tout projet d'urbanisme ». Ce qu'on comprend ici, c'est que la construction de la ville semblerait se décider d'abord par la planification d'activités rentables, qu'on cherche ensuite à insérer sur le territoire.

« La financiarisation de l'économie immobilière encourage à investir dans la construction d'immeubles où les investisseurs n'habiteront pas, dont ils ne connaîtront ni l'apparence ni même la localisation. En achevant de transformer le logement en produit « standard », un dispositif d'aide fiscale, tel que celui issu de la loi « Scellier »⁴, a un impact non négligeable sur la fabrique urbaine. Le découplage est total entre l'abstraction de l'investissement financier et la nature, très concrète, de son inscription territoriale. »⁵

² Les termes *ville debout* et *ville diffuse*, sont de Bernardo Secchi cité par Françoise Fromonot, *ibid*, p.44

³ Fromonot, Françoise, *ibid*, p.41-45

⁴ la loi scellier est un dispositif d'investissement locatif qui permettait de bénéficier de réductions d'impôts. elle a été remplacée au 1er janvier 2013 par la loi duflot. (source : www.scellier.org)

⁵ Fromonot, Françoise, Production urbaine « à la française », interview dans étude foncière n° 157, mai-juin 2012, p. 12-16

En parallèle de cette récupération financière de l'immobilier par le secteur privé, l'espace public des villes subit une privatisation croissante.

François Fromonot explique : « On construit des « îlots ouverts », mais on les ferme par des grilles ; on résidentiaise le sol de leurs cours ou des espaces verts des grands ensembles rénovés, ce qui en condamne les usages partagés ; les lotissements fermés (gated communities) tendent à devenir un modèle résidentiel de plus en plus prisé, etc., etc. L'accessibilité et la jouissance de toutes sortes d'endroits, qui étaient des espaces communs, tendent à se réduire. À l'inverse, certains espaces privés jouent de plus en plus le rôle de lieux publics : les centres commerciaux sont l'exemple le plus souvent cité. On assiste à une mutation de la notion même d'espace public. »⁶

Dans *l'âge de l'accès*, l'économiste américain Jeremy Rifkin évoque, les « malls », ces immenses centres commerciaux, comme les nouveaux espaces culturels, le comparant ainsi à l'ancienne place publique. *« Il s'agissait d'un espace ouvert à tous. La place publique était l'arène consensuelle où se déployait et se reproduisait la culture. [...] La culture du "mall", est un produit du développement des banlieues et du tout-automobile. C'est dans les centres commerciaux que la plupart des américains passent l'essentiel de leur temps libre. [...] La plus importante de ces différences est le fait que les centres commerciaux sont des espaces privés régis par des règles qui en définissent les conditions d'accès. [...] La question de savoir qui a le droit de pénétrer dans un centre commercial et sous quelles conditions est en train de devenir un enjeu politique et juridique majeur. »⁷*

Nos espaces urbains, du centre-ville à la banlieue, semblent être le produit des contraintes économiques et financières qui sculptent leurs formes et leurs fonctions. Cependant il est intéressant d'analyser comment en amont de la construction de certaines formes de villes, comme les zones pavillonnaires ou les Grands Ensembles, certains architectes ont projeté en amont des formes théoriques liées à des idéologies spécifiques.

Utopies humanistes et réalités urbaines

Dans son ouvrage publié en 1965, *L'urbanisme, utopies et réalités*, Françoise Choay, dégageait trois modèles d'urbanisme. Le modèle progressiste, représenté entre autres par Walter Gropius et Le Corbusier, le modèle culturaliste représenté par Camillo Sitte et Ebenezer Howard et le modèle naturaliste représenté par Franck Lloyd Wright. À chacun de ces modèles correspondait un prototype de ville, plus ou moins resté à l'état d'utopie :

⁶ Ibid p. 12-16

⁷ Rifkin, Jeremy, *L'âge de l'accès*, La découverte, 2000, p. 199-200

Le modèle progressiste, se résume dans l'utopie corbuséenne de la ville radieuse et décrite dans la Charte d'Athènes, passant par la rénovation de la ville par table rase des quartiers anciens des villes européennes et la construction des grands ensembles.

Le modèle culturaliste, avait donné les cités-jardin et le principe des villes nouvelles, notamment dans l'Angleterre des années cinquante.

Le modèle Naturaliste résumé au début des années trente dans le projet de Broadacre City par Frank Lloyd Wright, s'était concrétisé sous forme partielle et abâtardie dans le phénomène urbain caractéristique de l'individualisme nord-américain : la suburbia.

Ainsi que ce soit pour les grands ensembles ou pour l'habitat pavillonnaire, avant d'être récupérés par des priorités économiques, étaient bien issus tous deux de modèles de pensée basés sur des idéologies humanistes. Mais la confrontation au réel dans toutes ses dimensions a parfois été brutale pour les idéalistes de la ville. Au final, il n'est globalement resté de leurs idées que ce qui était commercialement pertinent.

Françoise Fromonot, note que l'année 1965, date de publication de l'ouvrage de Françoise Choay, correspond également à l'année de la mort de Le Corbusier et à l'amorce du déclin de la pensée moderniste. Le modernisme avait cherché à conformer le réel à ses modèles, prétendant alors pouvoir contrôler les phénomènes urbains.

Tandis que l'approche moderniste part d'utopies ou de théories préalables, qu'elle cherche à appliquer au réel, le post-modernisme cherche à éviter cet écueil et tente de construire une pensée et des actions en partant directement du réel.

L'urbanisme actuel dans tous ces courants, serait selon Françoise Fromonot l'héritière de cette mutation. « *Il est vrai que dans n'importe quelle consultation récente, le déjà-là sous toutes ses formes : le contexte, pour les uns ; les usages, les flux, les données pour les autres ; l'histoire, même dans des acceptations très différentes, pour tous...* » est devenu, en deçà de tout modèle, un argument fondamental pour justifier toute proposition. »⁸ Ainsi, afin d'établir un classement des méthodes d'urbanisme, Françoise Fromonot décide de ne pas tenir compte des discours qui accompagnent les projets car tous usent d'un argumentaire relié à l'existant. Elle se focalisera davantage sur le dialogue entre le programme et le site.

Ce court aperçu historique, permet de contextualiser les manières dont nos villes se sont construites, dans une négociation entre idéologies politiques et contraintes d'application au réel. L'urbanisme actuel construit des formes qui semblent parfois insatisfaisantes pour une bonne qualité de

⁸ Fromonot, Françoise, Manière de classer l'urbanisme, op. cit., p 41-45

vie urbaine. Prenons un moment pour analyser le fonctionnement contemporain, afin de mieux cerner les raisons et les enjeux qui construisent ces formes quotidiennes de la ville.

2. ANALYSE DES METHODES DE L'URBANISME DOMINANT

Manière de classer l'urbanisme

Françoise Fromonot, propose un classement des méthodes d'urbanisme en tenant compte des rapports que les différents projets urbains entretiennent avec le site et le programme. Elle choisit ce critère davantage que d'analyser leur discours. En effet, tous d'une certaine manière se prévalent d'un intérêt pour une forme d'existant, de déjà-là. Peut-être que les projets d'aujourd'hui, dans une rupture avec l'idéologie moderniste, cherche à ne surtout pas tomber dans l'écueil des utopies préalables au projet. En effet, ces utopies sont souvent synonymes d'un procédé très critiqué aujourd'hui, le projet par *tabula rasa*.

Elle dégage ainsi trois grandes catégories :

L'urbanisme de programmation dont les représentants fameux seraient Rem Koolhaas ou MVRDV. Dans ce modèle fondé sur une rhétorique futuriste de l'instantané, sur la culture de la quantité, sur la volonté essentiellement moderne d'inventer des mondes artificiels, le programme est au centre du projet. Le programme se fait d'abord diagramme puis le diagramme devient plan. Il ignore souvent une réalité de taille qui est celle de l'écologie.

L'urbanisme de révélation, donne la priorité au site d'intervention et puise dans son substrat les composantes du projet. C'est une démarche proche de l'approche paysagiste comme celle de Michel Corajoud ou Alexandre Chemetoff, le projet s'appuie sur les réalités et leur manifestation matérielle, sociales. Il est souvent le fait d'expérience associative, se matérialisant souvent dans des actions événementielles, comme par exemple les Transurbances, marches urbaines, du Collectif Stalker dans les années quatre-vingt. L'inconvénient souligné par Françoise de Fromonot vis-à-vis de cette démarche est la difficulté de se confronter à un programme qui serait exigé par certaines mutations urbaines d'envergures. Elle se trouve pertinente à une échelle réduite, et pour des espaces extérieurs avec des aménagements programmatiques minimes, respectant le déjà-là et sa mémoire.

Enfin, l'urbanisme dominant, désigné de façon critique par F. Fromonot comme « urbanisme de composition », se matérialise dans les Z.A.C. : *Zone d'Aménagement Concerté*. Lorsqu'une municipalité ou une agglomération décide la rénovation d'un morceau de quartier. Il y a la mise en place d'une opération publique d'aménagement de l'espace urbain, anciennement appelé Z.U.P. (Zone à urbaniser en priorité) puis à partir des années soixante-dix, ZAC.

La ZAC : un modèle critiqué

Les *Zones d'Aménagement Concerté*, sont des zones à l'intérieur desquelles une collectivité publique ou un établissement public y ayant vocation décide d'intervenir pour réaliser ou faire réaliser l'aménagement et l'équipement des terrains acquis en vue de les céder ou de les concéder ultérieurement à des utilisateurs publics ou privés.⁹ La ZAC représente une alternative à celle du lotissement, qui est normalement d'initiative privée, alors que celle-ci nécessite la volonté d'agir d'une collectivité publique.

Françoise Fromonot, dans son article *Manière de classer l'urbanisme* décrit l'urbanisme de ZAC comme un *urbanisme de composition*. Ce modèle procède selon une planification, c'est-à-dire une composition vue de haut, qui serait comme plaquée sur la ville. Avec un schéma classique, d'un découpage de territoire en îlot, puis divisé en opérations immobilières distinctes confiées à différents promoteurs et différentes agences d'architecture. Il semblerait que les conséquences de ce modèle, qui copie des modèles historiques simplifiés, se matérialisent par une normalisation reflexe des territoires, sans prendre en compte les qualités spécifiques du site. Les impératifs de ces plans masses sont financier, sécuritaire, écologique et donne naissance à un urbanisme néo-libéral générique. Elle parle d'un divorce avec l'épaisseur vécue des villes, qui s'apparente en son temps à ce dont on avait accusé le modernisme.

« Finalement, cet urbanisme de composition, incarné dans l'outil ZAC, a fini par instituer un mélange d'effacement parcellaire, d'historicisme formel et de cynisme immobilier qui se plie très bien aux impératifs (financier, sécuritaire, idéologique, maintenant « environnemental »...) dictés par les marchés, fonciers, immobiliers, esthétiques. Issus de la critique du modernisme et du mouvement de « retour à la ville », les tenants de l'urbanisme de composition voulaient faire de la re-connaissance de la ville héritée un préalable à sa transformation. Cette conception dynamique de l'histoire a cédé la place à un arsenal de réflexes convenus, statiques, qui s'avèrent surtout confortables pour leurs promoteurs et pour leurs concepteurs : Paris Rive

⁹ Code de l'urbanisme, 1er alinéa de l'article L 311-1. Cité par Wikipédia - *Zone d'aménagement concerté*.

Gauche, Lyon confluence, Paris Batignolles, Boulogne-Rives de Seine, Euroméditerranée... quelle différence, au fond ? »¹⁰

3. CONSEQUENCES SUR LE PAYSAGE URBAIN

Poursuivons notre analyse des méthodes dominantes dans la construction urbaine, nous constatons que *l'urbanisme de composition* amène également à une séparation systématique des fonctions de la ville. Cette séparation, proposée avant-guerre par les CIAM¹¹ qui en proclamaient l'urgence, est plus tard devenue institutionnelle.

La répartition du travail, des loisirs et du sommeil, en des endroits différents, place les logements en simple échangeurs de fonctions, passant du travail aux loisirs et inversement. Ainsi la vie sociale est compartimentée sur ce modèle, qui se construit à une échelle qui est celle du déplacement automobile. Jean-Christophe Bailly, explique que ces méthodes de séparation semblent faites avant tout pour des esprits comptables et policiers, pour qui quelques grandes unités sont plus faciles à gérer qu'une myriade de plus petites. Mais face à cette logique quantitative, c'est l'ambiance urbaine qui se trouve alors altérée :

« Le zonage, qui décide que des portions de territoire plus ou moins arbitrairement découpées doivent être consacrées exclusivement à des types d'activités délimités, n'aboutit en fin de compte qu'à l'uniformisation du paysage : rien, on le sait, ne ressemble davantage à une zone de bureaux qu'une autre zone de bureaux, avec ses petits pâtés de cubes et de miroirs, ses ronds-points et ses parkings à une zone commerciale qu'une autre zone commerciale, et ainsi de suite. »¹² Face à cette uniformisation du paysage, l'idée même de promenade, de flâneries a été exclue d'avance d'une grande partie des banlieues, qui contiennent les cités et les nouvelles zones pavillonnaires, qui sont comme des espaces sans flâneries et sans flâneurs.

¹⁰ Fromonot, Françoise, Production urbaine « à la française », op. cit., p.12-16

¹¹ Les congrès internationaux d'architecture moderne ou CIAM, sont nés du besoin de promouvoir une architecture et un urbanisme fonctionnel. La première rencontre eut lieu en 1928, à La Sarraz (Suisse), et Le Corbusier y joua un rôle important. Le dernier congrès "officiel" des CIAM, le 10e du nom, eut lieu à Dubrovnik en 1956. Mais c'est en 1959, à Otterlo, aux Pays-Bas, que certains membres décidèrent de mettre fin à ces congrès. Source wikipedia

¹² Bailly, Jean-Christophe, *La phrase urbaine*, Seuil, 2013, p. 134

Un paysage urbain en recherche d'authenticité

Le dogme postmoderne selon lequel l'architecture doit toujours entretenir une relation unique et authentique avec le contexte, se manifeste sous des formes qui dans bien des cas, se rapprocherait plutôt d'un simple décor historiciste. Les fameux immeubles de logements de Ricardo Bofill dans les villes nouvelles de Paris, comme le Palacio d'Abraxas construit en 1982 à Noisy-le-Grand, sont surprenants par leur artificialité et par leur autonomie face au contexte dans lequel ils s'inscrivent. Ces projets ont pourtant été volontairement conçus comme des représentations de l'authenticité, de l'identité et de la signification.

Dans la même veine artificielle, *Celebration*, la ville de Disney Corporation, en Floride, est une cité jardin de 20 milles habitants. Elle est en quelque sorte la réanimation du *suburb* américain idéal, sous une forme qui n'a jamais existé, mais que la diffusion des séries américaines nous ont finalement rendu familière.

L'architecture de Ricardo Bofill, *Celebration*, ou encore les casinos de Las Vegas possèdent tous une cohérence et une logique interne, mais ils forment des enclaves autonomes dans un environnement bâti avec lequel ils n'ont proprement rien à faire. Ils transforment toujours davantage les villes et les régions urbaines en successions d'enclaves, de mondes indépendants qui n'ont pas grand-chose à faire avec l'environnement.¹³ Ce collage de mondes indépendants qui cherchent chacun à leur manière à prouver leur authenticité sans se soucier de l'environnement crée un paysage urbain compartimenté.

La ville comme objet de divertissement

Jeremy Rifkin, décrit le phénomène montant du *Life Time Value*, c'est-à-dire de l'expérience vécue comme nouvelle marchandise. Ainsi, tout est matière à consommer de l'expérience et nous ne sommes plus simplement des touristes pendant nos vacances, mais aussi dans notre vie quotidienne.

Hans Hibeling souligne que le tourisme et le regard touristique ont un effet ambigu sur la notion de lieu. À l'origine du tourisme, il y a la spécificité et souvent aussi l'unicité des lieux, auxquels la tour penchée de Pise, le Guggenheim de Bilbao, les discothèques d'Ibiza, les thermes de Peter Zumthor à Vals et le terminal de FAO à Yokohama procurent une identité en tant que signes et qui deviennent des repères. Cependant lorsque le tourisme atteint une certaine échelle, se met en marche un mécanisme irréversible qui rend les endroits de plus en plus interchangeables avec une collection

¹³ Ibelings, Hans, *Supermodernisme*, Hazan, 2003, p. 71-72

toujours identique et rassurante des mêmes boutiques et centres commerciaux, hôtels, restaurants, stations, terrasses, terrain de golf, discothèques, paradis aquatiques.¹⁴

Dans l'essence du tourisme, à l'instar de l'industrie du film ou de la musique, l'expérience que l'on peut vivre pendant la consommation du produit ou du service est au cœur de ces "industries" explique Hans Ibelings. Le tourisme a donc pour objet de susciter des expériences. De ce fait, se mettant au service de notre regard touristique, l'architecture contemporaine est elle aussi orientée vers la consommation d'expériences.

Les villes qui réussissent le mieux sur le plan économique sont celles où l'on consomme le plus. Afin d'attirer les « touristes », que nous sommes tous d'une certaine manière, même dans notre propre ville, depuis plusieurs dizaines d'années les architectes et paysagistes travaillent à cette image idéalisée et désirée, flattant le regard touristique et l'objectif des appareils photographiques. Ainsi nos villes deviennent des caricatures d'elles-mêmes, garnis de bâtiments construits avant tout pour être vus. Juhani Pallasmaa déclare dans *Le regard des sens*, que l'art de l'œil a certainement produit des structures imposantes et stimulantes pour la pensée, mais il n'a pas facilité l'enracinement de l'homme dans le monde. « *Un type d'architecture visant l'image spectaculaire est facile à mémoriser. Au lieu d'être une expérience existentielle plastique et spatiale, l'architecture a adopté la stratégie psychologique de la publicité et de la persuasion instantanée ; les constructions sont devenues des produits images, détachés de toute profondeur et sincérité existentielle.* »¹⁵

Ce travail de mise-en-scène semble pourtant indispensable pour soutenir l'attractivité et maintenir les villes dans un rôle de centre de consommation, face à la concurrence des centres commerciaux.

Même si ils restent séparés géographiquement, avec la montée du regard touristique dans la vie quotidienne, la distinction entre le logement, le travail, les loisirs et circulations s'est diluée. On accède presque à une forme d'esthétisation de la mobilité et du temps libre consacré au logement souligne Hans Hibelings. S'occuper du ménage a laissé place à l'habiter comme "dolce far niente". On en trouve l'expression la plus claire dans les zones résidentielles qui intègrent des terrains de golf, des piscines et des courts de tennis et qui du coup ne se distinguent presque plus du village vacances ordinaire. Donnant l'impression qu'habiter est devenue une activité.

¹⁴ À ce propos, Marc Augé détaille dans *Non-lieux*, publié en 2007, ces espaces interchangeables (aéroports, super marchés, autoroutes...)

¹⁵ Pallasmaa, Juhani, *Le regard des sens*, Édition du Linteau, 2010, p.34

Ainsi ce n'est pas seulement la ville qui se modifie mais c'est également le regard qu'on lui porte. L'espace urbain mais aussi l'habitat se doit de plus de plus d'être divertissant et photogénique pour garantir son succès et sa rentabilité économique. Peu à peu la ville serait-elle en train de se transformer en sa propre parodie afin de rester attractive? La ZAC dans ce contexte n'est pas une cause de ce phénomène, simplement un modèle qui favorise cette tendance. Elle facilite la création d'un monde artificiel, au sens où il y réside une impression de factice, comme si il était difficile aujourd'hui dans le projet urbain contemporain d'atteindre une sincérité dans l'expression de lieux habités.⁴ Valeurs des grands et petits projets

Promenade à Saint Denis, réflexion sur le grand projet urbain

Le 5 mars dernier, accompagnés par Emeline Bailly, chercheuse au CSTB et étudiant ce lieu, nous sommes allés visiter une ZAC en cours de construction sur l'île Saint Denis¹⁶ qui sera le lieu d'un nouveau quartier d'habitation, nommé *Ecoquartier Fluvial*. Ce projet est un des chantiers menés par la communauté d'agglomération de *Plaine Commune* et il est typique des projets de ZAC qui se déroule un peu partout en France lorsqu'il s'agit de mener une réhabilitation à grande échelle d'un quartier.

Un projet de ZAC débute par la délimitation d'une zone, puis se poursuit par un découpage en îlots. Une fois que les limites de la ZAC sont tracées, les urbanistes se concentrent sur cette zone, en mettant en second plan la ville alentours. Émeline Bailly déplore le fait de penser ces surfaces comme des plages autonomes et décontextualisées du reste de la ville, surtout si l'ambition est de créer un « écoquartier ». Nous sommes ici loin d'une véritable approche « écologique ». Les images produites par ce type de méthode de conception sont caractéristiques de cette approche décontextualisée, avec des plans de masse coupant nettement le projet du reste de la ville, des perspectives représentant une population blanche et aisée, alors qu'il s'agit d'un quartier à forte immigration et défavorisé. Ainsi, même si les discours semblent soucieux du contexte existant, les méthodes et les objets produits - plans, images ou bâtiments - ne semblent pas toujours en cohérence avec ces aspirations.

¹⁶ Cette visite s'est effectuée à l'occasion du laboratoire prospect sur Alain Bublex, au second semestre du cursus 2014 de master 2, sous la direction d'Aline Caillet.



Figure 1: Celebration, Florida, large house, source: www.myoops.org



*Figure 2: L'arrivée prochaine du Tramway T8 à la gare de Saint-Denis,
(source : georgessali.fr)*

À Saint-Denis, comme ailleurs en France, les méthodes de construction et de rénovation urbaine, semblent toujours s'ancrer dans une volonté de rénovation de grande ampleur, toujours sous-tendue par l'idée d'un avenir radicalement différent, où la pauvreté aurait disparue et où les constructions resteraient aussi blanches qu'au jour de leur inauguration.

Suite à cette promenade et au regard de ces images d'architecture nous pouvons nous demander dans quelles mesures le modèle de la ZAC ne s'inscrit-il pas dans la filiation idéologique des grands projets urbains, de « grands travaux » ?

Des rois de France à Haussmann, la France possède une tradition de grands chantiers. Cette idéologie des grands chantiers et ce *pharaonisme républicain*, comme le dirais Jean-Christophe Bailly, sous-tendraient-ils l'idée que les bons projets urbains ne s'accomplissent que dans des chantiers d'envergure et réalisés d'un seul trait ? En effet, cette idéologie des grands travaux s'accompagnent également d'un espoir utopique qui voudrait qu'en faisant table rase du passé, on viendrait à bout d'un échec d'intégration social et d'une certaine pauvreté.

Cette analyse se retrouve dans l'espoir qu'avait suscité la politique des Grands Ensembles, proposant à l'époque une alternative à la vie en bidonville et aux destructions massives de l'après-guerre.

« Édifier sur de nouvelles bases et devenir édifiant, c'était une seule et même chose, cette architecture au rabais se voulait productrice de vertu. Loin d'être une simple contrainte économique, la construction modulaire de logements en série a d'abord été pensée et proclamée comme une révolution et comme un assainissement du mode de vie. »¹⁷

Même s'ils n'usent pas de la même rhétorique, les Grands Ensembles d'hier, comme les ZAC d'aujourd'hui, semblent être un rêve ou une image d'une ville qui serait sortie de terre en un jour et où il ferait bon vivre ensemble et « pour toujours ». Autrement dit, une « grande » promesse portée par un « grand » projet, d'un bonheur instantané et durable.

Cette idéologie d'un bonheur instantané et durable, vendue par les images d'architecture des promoteurs immobiliers, ne tient pas compte de la question du processus lent de fabrication de la ville dans toutes ses dimensions. On ne devient pas habitant en un jour et un logement ne devient pas un foyer dès le jour de la remise des clés. Tout cela ne se construit-il pas lentement ? Et cet effet d'une « ville habitée » ne se ressentira-t-il pas que bien après l'arrivée des premiers habitants dans les lieux ?

¹⁷ Bailly, Jean-Christophe, *La phrase urbaine*, Seuil 2013, p. 125

« *Habiter n'est pas loger* »¹⁸, ces modèles de grands projets portent en eux des intentions très ambitieuses, mais ne se donnent pas le temps d'une mise en place dans la durée, de s'intégrer au processus de construction de la ville et de ceux qui l'habitent. Souvent à la recherche de l'effet « avant – après », séduisant et facile à communiquer, le grand projet peut décevoir les espoirs trop grands qu'il porte.

Des « Grands travaux » aux petits chantiers

« *Le Nouveau Grand Paris est un projet d'aménagement à l'échelle de l'agglomération parisienne. Il a vocation à améliorer le cadre de vie des habitants, à corriger les inégalités territoriales et à construire une ville durable.* »¹⁹ Ce sont les mots que nous pouvons lire sur le site internet officiel à propos du Grand Paris.

Hier, le grand projet des rois ou des pharaons, aujourd'hui les grands projets politiques. Des *Grands Ensembles* des modernes au *Grand Paris* du gouvernement de François Fillon, n'y a-t-il pas une filiation commune ?

La France possède une tradition de grands chantiers, avec une *logique du monument indexé sur une infrastructure exhibée* explique Jean-Christophe Bailly. « *En remplaçant l'idéologie des grands chantiers et le pharaonisme républicain par un travail constant, continu et divers, par des milliers de travaux et de chantiers de toutes tailles.* »²⁰

Lors de notre visite sur l'île Saint Denis, nous avons eu également l'occasion de rencontrer sur le chantier du futur écoquartier fluvial, Julie Benoit membre de l'association Bellastock. Elle nous fait visiter l'Actlab, qu'elle présente comme un laboratoire manifeste du réemploi et directement implanté sur le chantier.

¹⁸ « *Ce que l'existence des grands ensembles (ou des zones pavillonnaires en séries) confirme, c'est qu'habiter n'est pas logé, c'est que ni la ville ni sa banlieue ne peuvent être une simple accumulation des cases et des zones.* » Bailly, Jean-Christophe, *La phrase urbaine*, Seuil 2013, p. 134-135

¹⁹ Source www.territoires.gouv.fr/Le-Nouveau-Grand-Paris-un-projet

²⁰ Bailly, Jean-Christophe, *ibid*, p. 15



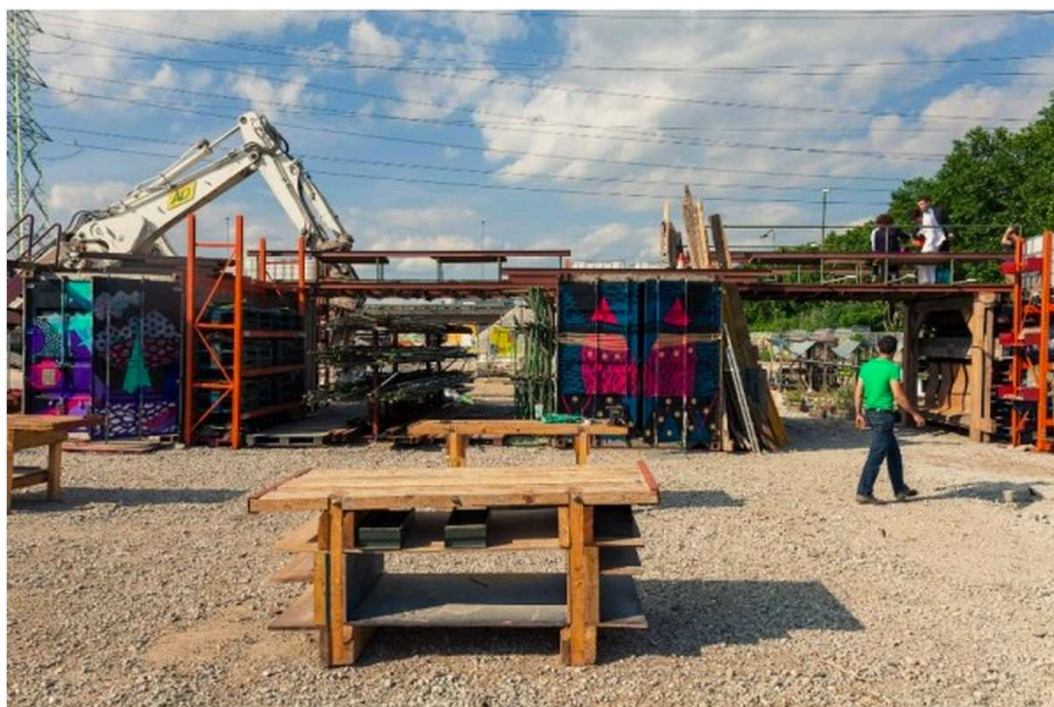
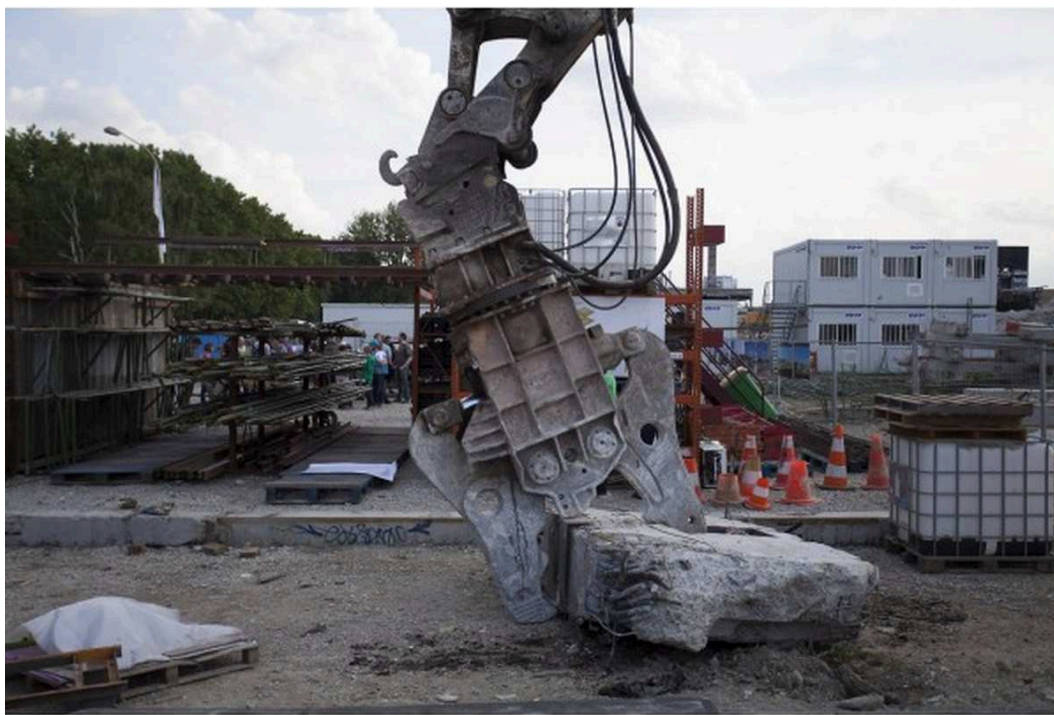


Figure 3: Chantier de l'écoquartier fluvial sur l'île Saint Denis, sur le site du Actlab, de Bellastock. Source : www.tourisme93.com

Pour l'instant ce vaste espace n'est qu'une large table rase, anciennement recouvert d'immenses entrepôts pollués. Aujourd'hui le chantier du futur quartier n'est qu'un terrain de poussière avec ici et là des montagnes de gravas. Mais dans un coin de ce chantier, l'association Bellastock expérimente des moyens de faire de l'architecture différemment. Cette association est parvenue avant la démolition à se faire une petite place au sein du grand projet de ZAC de l'île Saint Denis, ils sont parvenus à obtenir un contrat avec la municipalité afin de pouvoir travailler au réemploi des matériaux issus de la démolition des anciens entrepôts afin de leur trouver un nouvel usage dans le futur projet d'écoquartier.

Ainsi, ils ont prélevés, avec la collaboration des ouvriers du chantier, au fur et à mesure de la démolition, des morceaux de tôles, les fragments de bétons, des poutres entières, des plantes et même de arbres ayant poussé depuis des années sur le toit des entrepôts. Ils ont ensuite stocké et organisé toute cette réserve de matériaux afin de réfléchir à quelques prototypes qui pourraient trouver leur place dans le futur projet et notamment dans le parc jouxtant les immeubles d'habitation.

Malgré les critiques énoncées plus haut vis-à-vis de l'urbanisme dominant, on peut constater que même si cela est rare, dans certains cas ces modèles de conception rigide peuvent intégrer l'expérimentation de nouvelles approches, comme dans le cas de Bellastock. La difficulté se situera peut-être davantage en aval, si ces expériences s'avèrent concluantes. Au-delà de la recherche et de l'expérimentation, généraliser ces approches fines du chantier, face à des mécanismes rentables et déjà bien rodés, ne sera sûrement pas si simple.

En effet, ce type de gestion du chantier et de la déconstruction-reconstruction amène une posture radicalement différente de la pratique de l'architecture dominante. La production de forme se fait sur le terrain, en lien étroit avec les contraintes des matériaux déjà présents sur place. En plus d'être un lieu de création, le chantier s'ouvre à la ville et devient aussi l'occasion d'événements publics ou d'ateliers collectifs.

L'urbanisme de ZAC, malgré son titre trompeur, d'« aménagement concerté », relève davantage d'une programmation en « Top-down », c'est-à-dire avec des décisions prises par les instances de direction et de gouvernement qui viennent ensuite s'appliquer à la réalité. Ce modèle décisionnaire du haut vers le bas est parfois agressif envers la vie urbaine et notamment pour les habitants des lieux pour qui l'on décide parfois de la bonne conduite à tenir pour permettre la réussite du projet. Les projets d'architecture se construisent souvent à travers un usager idéal et imaginaire, utilisant ce qu'on lui propose dans les règles attendues, en espérant que la réalité colle au plus proche de l'image de « mise en situation » vendue par les architectes avant la livraison du bâtiment. Certains architectes sont d'ailleurs parfois offusqués de ce que font les habitants de leurs beaux et harmonieux projets.

Quelle place pour l'habitant dans le projet urbain ?

Vincent Renault, ingénieur et chercheur en urbanisme, a soutenu en 2012 une thèse présentant l'écoquartier comme pouvant relever d'une forme d'utopie. Il décrit comment « *les usages sociaux des travailleurs et habitants posent problème à ceux qui fabriquent les écoquartiers. Ce problème traduit le hiatus entre la figure imaginaire de l'usager escompté par la fabrication et la réalité des pratiques sociales régulées par les usages.* »²¹

ZAC ou écoquartier, dans ces projets à fortes ambitions idéologiques ou écologiques, l'habitant est souvent rêvé d'une manière précise, il est là pour mettre en valeur, faire fonctionner ce que d'autres ont pensé à sa place. L'habitant - c'est-à-dire nous-autres - devient le faire-valoir d'un projet à forte ambition esthétique ou écologique où il n'y a plus qu'à bien se tenir.

Certaines constructions urbaines peuvent être vécue par les habitants comme un grand projet venant se déposer sur la réalité. En effet, parfois le projet d'architecture leur impose de conformer leurs usages, leur culture, leurs habitudes, à des décisions prises loin de leur mode de vie. Si une certaine harmonisation est nécessaire pour rendre possible une vie collective sereine, jusqu'où faut-il projeter et décider par avance des modes de vie ou des conduites à tenir ? Un projet qui s'inscrit dans un système conçu en vision plutôt ascendante, n'impliquera-t-il pas inévitablement un rôle passif de celui qui habite les lieux ?

²¹ Renault, Vincent, *Fabrication et usage des écoquartiers français*, thèse présentée devant l'Institut National des Sciences Appliquées de Lyon, 2012





Figure 4: Sophie Ricard, architecte de l'équipe de Patrick Bouchain chargée du réaménagement du quartier Chemin Vert à Boulogne-sur-Mer, 2010. (Source images et texte : Strabic.com)

En 2010, Sophie Ricard, architecte de l'équipe de Patrick Bouchain chargée du réaménagement du quartier Chemin Vert à Boulogne-sur-Mer, s'est installée au n°5 de la rue Auguste Delacroix, vivant ainsi sur le lieu même du projet. Entretien-fleuve en deux parties avec Patrick Bouchain, à propos de cet Atelier Permanent d'Architecture : « Construire ensemble – le Grand Ensemble » à Boulogne-sur-Mer.

Pourtant le projet pourrait aussi émerger de ceux qui habitent là, si on leur en laisse l'occasion. Plutôt que de tout anticiper dans une projection idéale, ne faudrait-il pas laisser des marges de manœuvre et d'action à la myriade de potentiels petits chantiers ? L'architecte Patrick Bouchain s'intéresse aux espaces de liberté dont nous avons besoin pour produire une architecture chargée de sens et non de normes. Une architecture où les habitants pourraient opérer des choix non anticipés par les concepteurs. Dans cette visée, il défend une conception de l'architecture qui ne cherche pas à tout maîtriser et qui prend soin du « petit ».

« C'est en s'attachant au « petit », au « micro », à l'individu, que l'on peut comprendre et agir sur l'ensemble, le « macro » la collectivité. »
[...] Ainsi, on instaurerait une vraie démocratie participative, alors que le politique, coupé de sa base, a tendance à mettre en place des structures parallèles aux structures démocratiques par des voix de concertation souvent bavarde qui ne peuvent que révéler le mécontentement et installer l'habitant dans un comportement d'assisté et de consommateur. »²²

La démarche de Patrick Bouchain est d'observer la situation dans laquelle le lieu de la commande se trouve et profiter de ce qu'il appelle le « concours de circonstances ». Il souhaite écarter le plus possible les modèles, qui sont dévastateurs en architecture car ils correspondent très rarement à la situation réelle, et veut expérimenter en situation et non dans l'application forcée du modèle. Ce qui est intéressant dans les différents projets de cet architecte, comme l'Académie Fratellini à Saint Denis, le Lieu Unique à Nantes, l'Université Foraine à Rennes, c'est de constater qu'une autre approche du projet et du chantier sont possibles, par rapport à celle du grand projet souverain.

Le travail de Sophie Ricard à Boulogne-sur-Mer²³ est un exemple à noter de réhabilitation d'un quartier défavorisé avec une approche beaucoup plus fine des lieux, des gens qui vivent ici et de leurs difficultés liées à leur habitat. Ici pas de grand projet, juste une succession de petites initiatives, aidées par une jeune architecte qui a habité les lieux pendant un an pour mener à bien ce projet avec les habitants.

²² Bouchain, Patrick, *Construire autrement*, Actes sud, 2006, p. 8

²³ Ce projet a été mené par l'agence Construire où travail également Patrick Bouchain. Sophie Ricard a mené ce projet dans le cadre de son Habilitation à la Maîtrise d'Ouvrage.

Décrire la manière dont se construit la ville aujourd'hui nous permet de mieux cerner les enjeux et d'avoir une idée générale des logiques de construction urbaine en France. La ville est fortement liée à la société, elle structure son fonctionnement, sculpte son image. Et quelque part, l'idée que changer la ville serait changer la société n'est jamais très loin. Ainsi, l'espace urbain fait l'objet de constantes aspirations à un devenir meilleur pour chacun, cependant une fois mis en œuvre, les grands projets s'érodent et souvent s'appauvrissent face aux contraintes réelles, souvent financières ou légales. Ce sont souvent les détails qui disparaissent en premier comme par exemple, un immense toit végétalisé qu'on voulait accessible et qui ne l'est pas faute d'accréditations légales.²⁴ Pourtant c'est dans ces détails que va résider le plaisir d'habiter un lieu.

Pour comprendre l'importance du détail et de l'intérêt fondamental de soigner la petite échelle autant que la grande, nous allons étudier plus en profondeur ce que signifie *habiter* pour chacun de nous. Notre demeure n'est pas seulement un lieu où nous dormons, mangeons, nous divertissons, c'est aussi un lieu très symbolique de notre identité personnelle. Nous entretenons avec les lieux que nous avons habités des histoires intimes et des rapports affectifs qui ont construit notre façon d'habiter et qui peuvent être une grande richesse pour la ville et l'ambiance urbaine.

²⁴ À Champs-Sur-Marne, le bâtiment accueillant l'Institut Français des Sciences et Technologies des Transports, de l'Aménagement et des Réseaux (IFSTTAR) a été pensé par l'architecte comme une grande prairie accessible en toiture, mais les autorisations d'accès au public n'ont jamais été délivrées par mesure de sécurité.



Figure 5: À Champs-Sur-Marne, le bâtiment accueillant l'Institut Français des sciences et technologies des transports, de l'aménagement et des réseaux (source : <http://www.pss-archi.eu/>)

À Champs-Sur-Marne, le bâtiment accueillant l'Institut Français des sciences et technologies des transports, de l'aménagement et des réseaux (Ifsttar) à été pensé par l'architecte comme une grande prairie accessible en toiture, mais les autorisations d'accès au public n'ont jamais été délivré par mesure de sécurité.

Chapitre 2 : Habiter entre rationnel et affectif

1. L'IDEAL DE LA MAISON INDIVIDUELLE

En France, le désir d'habiter et d'acquérir une maison est très profondément ancré dans l'inconscient collectif. De nombreuses études ont été menées pour essayer de comprendre cette attirance. Françoise Dubost notamment, dans son livre *Les jardins ordinaires*, consacre un chapitre à l'attirance des français pour la « maison-avec-jardin ». Elle explique cette attirance par un mélange de plusieurs paramètres historiques, politiques, sociaux et économiques.

L'idéologie pavillonnaire : le triptyque Pavillon-jardin-propriété

Le père de l'idéologie pavillonnaire est Le Play, qui fut conseillé d'État sous le Second Empire et réalisa de nombreuses études pour le gouvernement de Napoléon III. Sa pensée s'inscrit dans la tradition de la morale catholique sociale et du paternalisme.

La perspective de devenir propriétaire de sa maison avec jardin, devait éduquer le travailleur et lui donner le sens de l'épargne. « *La propriété foncière est une terre de Chanaan à laquelle on ne peut accéder qu'après une longue suite d'épreuve...* »²⁵

Ainsi l'histoire du pavillon avec jardin est intimement liée à la question de la propriété. Afin de restaurer l'ordre social menacé par les conséquences de l'industrialisation, Le Play souhaitait « restaurer les bases économiques et morales de la famille en les attachant au sol par le travail, la frugalité et l'épargne, en leur conférant au moins la dignité que donne la propriété du foyer domestique ».

Mais pour Le Play, c'est au patronat d'assurer ces types de logements à leurs employés, afin de combattre les utopies socialistes comme le phalanstère fouriériste ou les projets d'organisation collective et autogérée, sur lesquelles d'ailleurs la maison-avec-jardin triomphera.

En 1884, l'état s'engage dans le débat de l'accès au logement, laissé jusqu'alors au seul patronat. La loi Siegfried et la création des sociétés d'habitations à bon marché (HBM) sont obtenues par un petit groupe de libéraux actifs et convaincus. L'objectif du gouvernement est clair, il s'agit de promouvoir l'accession des ouvriers à la propriété du logement et d'en faire le moteur de leur intégration sociale. Mais après des débuts difficiles en

²⁵ Le Play, cité par Marie-Geneviève Raymond dans *La politique pavillonnaire*, Paris, centre de recherche d'urbanisme, 1966, p51

matière de législation, ce sera la loi Loucheur de 1928 qui concrétisera vraiment cette politique. Jusqu'à cette loi, ce n'est pas l'état mais bien le patronat industriel qui prend à son compte la politique pavillonnaire par l'intermédiaire des cités-jardins.

En effet, dans un premier temps, l'État donne la priorité au logement urbain et à la construction d'immeubles collectifs et non à l'habitat individuel avec jardin. Après la première guerre, le logement social public se limite au logement collectif, plus rentable spatialement et économiquement. Mais l'habitat collectif bénéficie également des honneurs de la pensée moderniste. Le Corbusier, notamment à travers *La chartre d'Athènes*, le présente comme l'expression même de la pensée novatrice en matière d'architecture et d'urbanisme. Tandis qu'il fustige le jardin pavillonnaire et sa minable clôture, symbole de « l'horreur des banlieues »²⁶.

Cités industrielles, cités-jardins, pavillons Loucheur : au total, leur nombre ne pèse pas lourd, explique Françoise Dubost, et le bilan des efforts déployés par les tenants de la politique pavillonnaire est bien mince²⁷. Ainsi l'habitat pavillonnaire est en pleine extension mais pas comme l'avaient imaginé les réformistes sociaux. Il se développe sous la forme de lotissements privés, anarchiques et totalement livré à la spéculation immobilière. Les forêts et les domaines sont taillés en pièces par les promoteurs sans se soucier des questions d'urbanisme.

Ce n'est qu'après 1968, que la politique du logement social sera réorientée en faveur de la construction individuelle. Cette période correspond au développement de la construction préfabriquée et industrialisée, ainsi que la transformation du marché avec l'apparition de nouveaux types de promotion immobilière : les *builders* à l'américaine introduisent en France la formule de la maison « clé en main » (Levittowns).

La maison perçue comme habitat idéal

Mais pour revenir à ce désir profond des Français pour l'acquisition d'une maison avec jardin. Le jardin joue un rôle important, et semble être un atout suffisant pour pallier aux inconvénients de l'habitat pavillonnaire, tel que l'éloignement du centre-ville et du lieu de travail. Le pavillonnaire bénéficiera aussi du rejet des grands ensembles par la population. « *Nul doute que la méconnaissance, par les architectes et les urbanistes, des multiples usages de l'«espace autour» du logement, impossible à retrouver dans les espaces verts collectifs au pied des immeubles, a contribué à ce rejet.* »²⁸

²⁶ Le Corbusier, *Quand les cathédrales étaient blanches*, Paris, Plon, 1937, p 117

²⁷ Dubost, Françoise, *Les jardins ordinaires*, Paris, L'Harmattan, 1997 (1^{er} ed. 1984) p. 24

²⁸ Ibid p. 27

On préfère en France la maison à l'appartement, on préfère aussi en être propriétaire. Et moins on est riche, plus ce désir est grand, précise Françoise Dubost. Déjà en 1945, une enquête officielle désignait le pavillon comme un rêve populaire, et cela non sans lien avec la question du jardin.

*« (...) ce qui mobilise les classes populaires en faveur de la maison individuelle, c'est le jardin autant que la maison elle-même, c'est l'espace autour, la parcelle à soi. Et cette parcelle ne peut être vraiment à soi, semble-t-il, que si l'on est propriétaire. « Propriété égale liberté », être libre chez soi, c'est vivre en pavillon. »*²⁹

Michel Verret explique dans *L'espace ouvrier* que la conquête de la maison individuelle, représente une conquête d'espace entraînant un desserrement des contraintes qui pèsent sur la vie privée³⁰. Ainsi Françoise Dubost précise que *« l'espace pavillonnaire permet des formes spécifiques d'appropriation par le groupe familial et l'individu de leurs conditions d'existence. La maison-avec-jardin offre, plus que l'appartement, des possibilités d'ouverture de l'espace domestique. Le jardin est annexe de la maison, qu'on utilise pour bricoler, faire sécher le linge, entreposer des objets encombrants, se reposer ou bavarder avec les voisins. »*³¹

Vivre proche de tout et loin de tous

L'ouvrage, *Le Futur de l'habitat*, analyse le désir des français par la maison.

*« La maison est un objet complexe. Elle est à la fois un objet d'usage qui doit répondre aux besoins du groupe familial, un bien de consommation considéré comme un investissement, ainsi qu'un objet d'expression sociale et personnelle comportant une forte dimension symbolique. Son développement est influencé par des valeurs culturelles, des innovations technologiques, des décisions politiques et les forces économiques. »*³²

Le triptyque maison - jardin - lotissement inscrit dans l'imaginaire et entretenu par le marché immobilier, semble constituer le logement idéal. Pour parvenir à cerner la perception que les français ont de cet habitat et quelles caractéristiques ils recherchent, l'équipe de Jac Fol a mené une étude sur des petites annonces de *la maison individuelle* entre 1985 et 2005. Cette étude cherche à éclaircir la double question que pose ce caractère idéal de la maison individuelle: celle des représentations culturelles et symboliques qui le fondent, et celle de son évolution dans le cadre d'interrogations sur le futur de l'habitat.

²⁹ Ibid p. 18

³⁰ Ibid p. 29

³¹ Ibid p. 29

³² PUCA, *Le Futur de l'habitat*, sous la direction de Jac Fol, Jean Michel Place, 2008 p. 61

Ce qui se dégage de cette étude, est un idéal urbain qu'on pourrait résumer par « loin de tous mais proche de tout ». Les mots « calme », « résidentiel » et « verdoyant » reviennent souvent et renvoie à une sorte de « *maison de campagne en ville, à l'intimité préservée* ». Cet idéal de vie est paradoxal, car il défend un modèle d'habitat le plus isolé possible, mais disposant de tous les services de proximité : commerces, transport et écoles³³.

La maison, comparée à un appartement, représente un supplément d'espace, elle est l'aboutissement d'un rêve ou le retour à une norme familiale et sociale. Les choix d'un logement s'opèrent parce qu'il existe au préalable « *un vécu qui fonctionne comme un activateur de désirs* ».

« *La majeure partie des personnes rencontrées a passé tout ou une partie de son enfance dans une maison, que ce soit en permanence ou uniquement lors de vacances. L'attrait pour la maison trouve au moins partiellement son origine dans ce vécu. Même pour des personnes ayant passé leur enfance en appartement, la force des souvenirs d'expériences, même fugaces, doit être prise en compte pour comprendre où réside le désir d'un habitat individuel. L'individuation recherche un territoire personnel où se déploie la vie intime. Néanmoins, les représentations et les valeurs symboliques accordées au logement diffèrent selon les milieux sociaux.* »³⁴

Cette dimension symbolique de l'habitat est fortement liée aux perceptions intimes et psychologiques des lieux que nous habitons. L'auteure américaine Clare Cooper Marcus dans *Habitat et Nature*, expliquant pourquoi l'enfance et la maison et notamment l'environnement extérieur autour de ces maisons a une importance primordiale dans le vécu et la construction de l'enfant, répercutant le choix qu'on opère en matière d'habitat une fois adulte en opposition ou en adhésion à ce vécu. Prendre le temps de s'intéresser à ces dimensions psychologiques permet de mieux cerner les images et les expériences qui guident chacun d'entre nous dans nos aspirations d'habitat.

2. APPROCHE PSYCHOLOGIQUE DE L'HABITAT

L'habitat comme symbole du moi

Dans le prolongement de l'étude de l'attirance des Français pour la maison individuelle, intéressons-nous au travail de Carl Jung³⁵ cité par Clare

³³ PUCA, Ibid p. 63

³⁴ PUCA, Ibid p. 9

³⁵ Carl Gustav Jung, 1875-1961, Psychiatre et psychologue allemand, un des premiers collaborateurs de Freud sur la psychanalyse.

Cooper Marcus, à propos de sa théorie sur « la maison comme symbole du moi ».

L'identité est un concept abstrait et difficile à saisir pour la majorité d'entre nous explique C. C. Marcus, son expression extérieure est indispensable pour nous permettre, et permettre aux autres, de réfléchir à qui nous sommes. Notre identité personnelle est fortement liée aux personnes et aux décors de notre passé, particulièrement les lieux qui nous ont marqués, où notre identité unique s'est manifestée dans le monde matériel, nos souvenirs servent à nous ancrer dans le temps et l'espace. Ainsi nos souvenirs de certains décors d'auto-expression sont d'importants rappels de notre identité personnelle. ³⁶

La maison comme symbole du moi est une thèse développée par Carl Jung et repris par C. C. Marcus. Elle explique qu'elle perçoit la demeure, comme une composante du processus Jungien d'individuation. La maison serait un écran sur lequel nous projetterions, inconsciemment souvent, des facettes de notre psyché. L'intérêt des concepts de Carl Jung provient de la fusion qu'il opère entre l'expérimental et l'intellectuel, le personnel et le collectif. Ainsi la maison, serait à la fois un point de repère qui permettrait de structurer le monde autour de lui, et reflèterait la manière dont l'homme se voit. Ainsi « *La situation de son seuil est symbolique du rapport qu'il (l'homme) entretient avec le reste de la société, le foyer aussi à une importance particulière. Certaines villes ont été construites selon le schéma, conscient ou inconscient, que les humains ont du monde.* »³⁷. La maison reflèterait comment l'homme se voit avec un intérieur et un extérieur. Un intérieur, intime qui ne s'expose qu'aux proches et un extérieur d'apparat que nous choisissons de présenter aux autres et qu'on pourrait qualifier de *persona* ou de masque en termes jungiens. La façon de meubler son intérieur, le choix des meubles et des plantes, leur organisation sont des messages que nous voulons transmettre à nous-mêmes et aux quelques intimes que nous invitons.

Clare Cooper Marcus explique qu'au fur et à mesure de ses interviews, elle prend conscience que ce sont les objets mobiles de la demeure, plutôt que sa structure physique, qui sont les symboles du moi. En effet, c'est sur eux que la main de l'homme peut directement agir, tandis que la volumétrie des espaces eux-mêmes est moins maitrisable. Les objets domestiques permettent la personnalisation de l'espace, ils créent un environnement familial, dans lequel nos réalisations, nos valeurs, nos rêves et nos souvenirs se reflètent.

En effet, même si on peut craindre un effet d'uniformisation, causé par les produits proposés à la consommation, nous restons malgré tout sélectifs dans le choix des objets qui nous entourent. Pourquoi personnalisons-nous

³⁶ Marcus, Clare Cooper, Habitat et nature, Infolio, 2006, traduit de l'anglais p.274

³⁷ Marcus, Clare Cooper, Habitat et nature, Infolio, 2006, p. 163

nos salles de séjour, ou modifions-nous nos jardins ? Pourquoi investissons-nous notre énergie psychique dans des lieux et des objets spécifiques de nos demeures ? Selon Clare Cooper Marcus, la relation avec nos objets domestiques et notre environnement nous aide à répondre aux questions fondamentales que chacun se pose au cours de la vie : Qui suis-je ? Qui sommes-nous ? Pourquoi sommes-nous ici ? Ainsi, la maison permet de nous fixer dans le temps, aussi bien que dans l'espace.³⁸

Cette attirance pour la maison peut-elle s'expliquer également par un rejet de l'appartement ?

L'appartement dans un immeuble, malgré les avantages qu'il comporte, ne constitue pas un idéal de vie pour la majorité. Si cette formule est rejetée c'est probablement qu'elle n'offre pas un terrain sur le sol, violant alors l'image archaïque de ce qu'est une maison. « *Le concept d'habitation dans lequel on leur demande de vivre n'est pas un symbole du moi, mais le symbole d'un meuble de classement stéréotypé et anonyme d'une collection de moi, qu'ils craignent de devenir peu à peu.* »³⁹ L'appartement, à cause de son aspect uniformisé, rentrerait en contradiction avec le reflet de l'individu qui l'habite. C. C. Marcus ajoute qu'il est probable que même si nous concevions des appartements ayant une grande partie des qualités de la maison, avec la possibilité de les modifier et d'en devenir propriétaire, il faudra probablement longtemps avant que la majorité des familles américaines à bas et moyen revenus accepte ces logements en tant qu'image valable de foyer permanent.

La relation affective à l'espace⁴⁰

Il serait faux de penser que l'habitat est quelque chose d'inerte. Un espace désaffecté, vide, n'est pas le même espace lorsqu'il est rempli des bruits des allers et venues de gens qui s'y seraient installés. Il y a tout un système de relations qui se construit progressivement entre les occupants et leur espace. Des liens se tissent et c'est ainsi que l'espace devient un véritable habitat. M. Bonetti explique qu'au départ l'habitat est une coquille vide et peu à peu nous l'investissons de vie et de « sens ».

« L'espace dans lequel chacun vit est construit de la complexité de ses propres images, valeurs, affects, pratiques par rapport au monde réel et imaginaire dans lequel il s'est construit ; complexité qu'il parvient à maîtriser »

³⁸ Marcus, Clare Cooper, *ibid*, p. 227

³⁹ Marcus, Clare Cooper, *ibid*, p. 169

⁴⁰ Le texte présenté dans cette partie est extrait de mon travail effectué dans le cadre du laboratoire prospect mené par Gilles Tiberghien au 1^{er} semestre, le thème alors abordé était l'emploi du médium cartographique comme outils de représentation.

avec plus ou moins de bonheur. »⁴¹

L'habitat se gorge alors d'irrationalité affective. Mais cette dernière, bien que non raisonnée est cependant pleine de sens pour celui qui habite.

Les multiples significations que les individus attachent à leur habitat se construisent progressivement à travers l'accumulation des expériences et des liens qu'ils tissent entre les différents lieux qu'ils ont fréquentés. Chacun se constitue son histoire spatiale. Nous possédons chacun, une vision de la maison que nous composons, aussi bien à partir de la véritable habitation où nous avons commencé à vivre que de son image rêvée et enrichie au fil de nos refuges successifs.

Ce que la demeure natale nous a enseigné reste gravé en nous comme un bouquet de sensations apprises et réappries au contact d'autres maisons, d'autres demeures, d'autres bâtiments liés à nos expériences. Mais d'après Gaston Bachelard, c'est la première maison qui jette les fondations et qui développe les sensibilités.⁴² La perception du clair et du sombre, du lisse et du rugueux, du chaud et du froid, du doux et de son contraire. Le goût, l'odorat, le toucher et l'ouïe nous transmettent les signes de la maison. Nos demeures nous ont donné la mesure de notre corps et ce rapport s'assouplit au fur et à mesure que nous grandissons et cela reste un gabarit dans notre mémoire. L'espace vécu est une sorte de mesure du corps.

Quand un espace contient des éléments qui les font l'assimiler à d'autres espaces dans lesquels nous avons vécu, il peut se produire alors une sorte de transfert de sens entre ces deux univers. On attribue à l'espace construit des significations liées à nos souvenirs et à nos expériences.

Quel que soit notre milieu d'origine, celui-ci prend une valeur normative. C'est en fonction de cette expérience de «l'habiter» originel que nous évaluons les formes d'habitat qui nous sont proposées ultérieurement. Un couloir étroit et sombre peut alors provoquer de l'inquiétude ou au contraire un sentiment d'intimité ; une grande baie vitrée donnera l'impression d'ouverture sur le monde, de communication avec la nature, ou au contraire on se sentira menacé sous le regard inquisiteur des autres... Ce sont des significations qui sont liées à l'histoire de chacun et nous pouvons dans une certaine mesure nous rappeler chaque lieu, en partie parce qu'il est unique mais aussi parce qu'il a affecté nos corps et engendré suffisamment

⁴¹ Bonetti, Michel, *Habiter: le bricolage imaginaire de l'espace*, Desclée de Brouwer, 1994

⁴² « *La maison où nous sommes né a gravé en nous la hiérarchie des diverses fonctions d'habiter.* » Bachelard, Gaston, *La poétique de l'espace*, PUF, 2009 (1ère édition 1957), p.32

d'associations pour être retenu dans nos mondes personnels.⁴³

L'autobiographie environnementale⁴⁴

L'autobiographie environnementale est une idée évoquée par Clare Cooper Marcus dans son livre *Habitat et Nature, du pragmatique au spirituel*. Elle prend pour point de départ le travail de Gaston Bachelard qui explique l'importance de la *Topo-analyse*, c'est-à-dire l'analyse des environnements et des demeures de notre passé, pour nous permettre de mieux nous comprendre nous-même. Gaston Bachelard a défini la *topo-analyse* comme « l'étude psychologique systématique des sites de notre vie intime... ». Ainsi dans la *Poétique de l'espace*, il écrivait :

« (...) Il faudrait entreprendre une topo-analyse de tous les espaces qui nous appellent hors de nous-même (...). Chacun devrait alors dire ses routes, ses carrefours, ses bancs. Chacun devrait dresser le cadastre de ses campagnes perdues. »⁴⁵

Clare Cooper Marcus fait état dans son ouvrage d'une expérience qu'elle a effectuée avec ses étudiants en Ecole d'architecture. Dans le cadre d'un séminaire, elle demande à ses étudiants de dessiner un lieu d'enfance et ensuite de partager leurs souvenirs. Elle émet l'idée que de même que la formation du psychothérapeute est incomplète sans une profonde compréhension de son passé émotionnel, pour l'empêcher de décharger ce dernier sur ses patients, de même, la formation du designer est incomplète sans un long et intense regard sur son passé environnemental. Si grâce à une analyse des relations importantes de notre passé notre système émotionnel peut-être partiellement expliqué, nos préférences environnementales et nos préjugés peuvent aussi mieux se comprendre par la remémoration des lieux et des espaces significatifs de ce passé.

Le protocole de réalisation de ces autobiographies environnementales est le suivant. Les étudiants doivent décrire objectivement un lieu d'enfance sur lequel ils se sont concentrés préalablement : où ils se trouvaient, leur âge à l'époque, les circonstances ; et ils devront ensuite faire la même chose subjectivement : ce qu'ils ressentent dans ce lieu, quelles émotions rappelle-il.

Cette expérience permet aux étudiants de regarder en arrière, de se remémorer et de décrire objectivement et subjectivement tous les environnements qui sont significatifs de leur passé. La plupart des étudiants

⁴³ Pallasmaa, Juhani, *Le regard des sens*, op. cit, p46

⁴⁴ Le texte présenté dans cette partie est également extrait de mon travail effectué dans le cadre du laboratoire prospect mené par Gilles Tibergien.

⁴⁵ Bachelard, Gaston, op.cit. p.29-30

de n'importe quelle classe se souviennent uniquement d'environnements extérieurs pendant leur enfance fantasmée ; beaucoup d'entre eux auront très peu de souvenirs de l'intérieur. Ce fait s'explique parce que la période entre cinq et dix ans, celle que la plupart évoque lors de l'expérience, est la période classique d'exploration et de manipulation environnementale, au cours de laquelle la majorité des enfants choisissent de passer beaucoup de temps à l'extérieur, loin de la constante surveillance que leurs parents exercent en général dans la maison.

Après ce travail effectué par les étudiants, c'est-à-dire le fait de dessiner un lieu de leur enfance de façon objective et subjective, C. C. Marcus leur demande d'y déceler des modèles de choses qu'ils aiment et de choses qu'ils n'aiment pas, essayer de connecter leur expériences passées avec leurs valeurs environnementales actuelles, et tenter de comprendre comment ces préférences et aversions influencent ce qu'ils produisent à l'atelier.

Les bénéfices principaux de cet exercice semblent être d'abord l'occasion de repenser à leur vie de manière structurée, et de se souvenir par écrit des espaces et des lieux importants de leur passé. En second lieu, cela les oblige à s'astreindre à être quelques peu analytique quant à leur préférences et à leur valeurs, les obligeant à retourner aux racines de ces valeurs et ainsi à mieux les comprendre ; et à mieux se comprendre eux-mêmes.

Lors de l'exercice, une jeune architecte de Taiwan, découvre que ses dessins reflètent fréquemment l'essence environnementale de la maison d'un grand-père bien aimé dans son pays d'origine, tandis qu'un étudiant iranien exprime son dilemme entre ses racines environnementales : ordres, symétrie, maisons entourant des cours et des fontaines, et ses professeurs lui répétant « relâché vous vous êtes aux États-Unis maintenant ! ».

Cette expérience permet de révéler que les valeurs de chacun sont relativement constantes. Les paysagistes désirent souvent un cadre rural ou même sauvage dans leur « demeure idéale », un lieu dont on ne peut voir personne. Tandis que les urbanistes estiment davantage une vie citadine comme leur idéal. Il est important que les étudiants reconnaissent ces différences de valeurs, puisqu'une fois professionnels ils vont collaborer. Ainsi Clare Cooper Marcus encourage l'utilisation de certains exercices d'autobiographie environnementale dans le cadre de leur future profession. Les références à Bachelard, Jung et Freud, nous ouvre à une approche psychologique de l'espace et permet de comprendre l'habitat dans son aspect affectif. C'est ce qui fait la richesse de cet espace de vie si particulier qu'est l'habitat, tiraillé entre images personnelles et images collectives. Lieu d'intimité et de représentation. Espace de repli et interface avec le monde. L'expérience de l'autobiographie environnementale permet de mettre en

lumière ces relations enfantines à l'espace vécu et de mettre le doigt sur notre relation inconsciente à l'espace. Elles sont pourtant l'origine des images qui nous habitent et déterminent nos choix individuels et collectifs en matière d'habitation et donc de forme de ville. Si la majorité d'entre nous se projette dans une vie idéale loin de tous et proche tout, dans une forme de vie en pleine nature à deux pas de tous les services, c'est suivre un principe d'économie, mais c'est probablement aussi que reste ancré le désir de l'habitat archaïque, campagnard entretenant un fort lien avec la nature. Le développement de la vie urbaine s'accommode parfois difficilement avec cette attirance pour cette forme d'habitat, que beaucoup désirent mais que finalement peu de personnes réalisent véritablement. L'urbain est synonyme de densité importante, est-il possible d'allier ces désirs d'isolement, d'individualité et de liberté avec un habitat dense et rentabilisé ? La forme même de la ville peut-elle soutenir un habitat de masse qui permettrait l'épanouissement de ceux qui l'habite ? Si le milieu urbain est notre avenir, comment faire en sorte de l'habiter avec bonheur, tout en conservant son intérêt écologique ? La généralisation du modèle pavillonnaire est anti-écologique, mais son succès est dû à sa capacité à combler les aspirations individuelles de beaucoup d'entre nous. La maison et son jardin demeurent le symbole inconscient du bonheur familial stable.

Ce qui fait le succès de la maison individuelle, c'est le carré de terre sur lequel elle est posée. Le jardin conserve un rôle fondamental dans l'intérêt porté à une maison. Il est le gage d'un lien préservé avec la nature et la beauté, le jardin est un espace privilégié d'actions libres sur l'environnement. Il existe finalement peu d'espaces de même nature en milieu urbain, le jardin est un lieu sans fonction spécifique prédéfinie. Mais peut devenir un lieu d'action (cultiver, fabriquer..), d'échange ou de contemplation (faire visiter son jardin, le regarder de sa fenêtre, observer les oiseaux qui s'y posent...), ensuite il peut accueillir toutes sortes d'activités qui ne sont pas forcément prévisibles ou planifiées à l'avance.

Chapitre 3 : Histoire des grands et petits jardins

Le jardin est en quelque sorte une métaphore du territoire, un jardin est un micro domaine, un petit morceau de terre que son propriétaire aménage, domine et contrôle. Il est gage de sa protection et de sa liberté.

Lorsqu'on cherche à étudier l'histoire des jardins, l'histoire qui se raconte en premier dans les ouvrages est étroitement liée à l'histoire des grandes architectures, Jardin à la Française, jardin à l'anglaise et autres se mélangent à l'histoire de l'art et des styles. Il y a moins de place faite aux jardins ordinaires, liés d'avantage à une histoire populaire. Le potager, la basse-cour ont pourtant leur place dans la généalogie de ce que constitue l'histoire de nos jardins. Nous évoquerons donc ces deux histoires, car l'une et l'autre se rencontrent au sein de notre imaginaire collectif et déterminent en partie l'idée qu'on se fait d'une ambiance urbaine satisfaisante. Dans l'espace urbain d'aujourd'hui les grands parcs, comme le parc de La Villette de Tschumi, côtoie les petits balcons sans qualité particulière des immeubles et autres HLM.

1. UNE HISTOIRE DES JARDINS REMARQUABLES

Jardin mythologique

A l'origine du jardin occidental, il y a d'abord un mythe. Celui de l'Eden décrit dans la Genèse. Ce jardin créé par Dieu pour y accueillir les deux premiers jardiniers, Adam et Eve. « 15† L'Eternel Dieu prit l'homme et le plaça dans le jardin d'Eden pour qu'il le cultive et le garde ». Le jardin d'Eden, est une image du paradis céleste sur terre, lieu merveilleux décrit comme un verger. « 9† L'Eternel Dieu fit pousser du sol des arbres de toute sorte, agréables à voir et porteurs de fruits bons à manger. Il fit pousser l'arbre de la vie au milieu du jardin, ainsi que l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Un fleuve sortait d'Eden pour arroser le jardin, et de là il se divisait en quatre bras. » ⁴⁶

Il a été peint de nombreuses fois et a été une inspiration pour les artistes du Moyen-âge et de la Renaissance. Dans son enclot fermé, il assure une protection à ceux qui le cultivent, le jardin d'Eden, métaphore du paradis, associe dès l'origine jardin et béatitude.

⁴⁶ La Genèse, 2.4-25, consultée sur le site internet : www.universdelabible.net

Les grecs sont à l'origine de la botanique scientifique, pour eux le jardin est un lieu d'étude sérieux. Au 3^e siècle avant Jésus Christ, Théophraste constitue une première classification des végétaux. Mais le jardin peut-être aussi un lieu de démonstration, les illusions de profondeur utilisés dans les décors de théâtre seront aussi exploités pour faire naître des jardins allégoriques qui mettront en scène des événements mythologiques. L'empire Romain ensuite, reprendra ses effets d'optiques toujours au service des thèmes mythologiques, construisant autour de ses Villas des jardins somptueux. « *Grottes, statues, fontaines, canaux, cascades, colonnes, temples, etc., la démesure et l'excès sont au rendez-vous en ces lieux qu'on ne peut plus qualifier de jardins, mais bien de parcs, de domaines même.* » À cette époque également, le travail des peintres trouve également sa place dans les jardins. Les jardiniers leur taillent des espaces dédiés, et ainsi les images peintes viennent s'insérer au milieu d'un décor de nature.⁴⁷

Moyen-Âge : Disparition et renaissance des jardins

Pendant le Moyen-Âge, l'occident subit les invasions de différents peuples en quête de pouvoir, c'est le règne austère du château fort qui s'installe. La priorité est de se mettre en sécurité, l'époque n'est plus aux jardins fleuris, on s'enferme derrière d'épaisses murailles.

La mode de l'amour courtois, fera revenir un peu de poésie dans cet univers obscurci par les guerres. Le lieu privilégié pour courtiser et provoquer des déclarations inspirées sont les vergers, qui revêtent alors le statut de jardin d'agrément. « *De nature modeste, le verger médiéval se constitue généralement d'une clôture extérieure (épines et aulnes), d'une clôture intérieure, de clôtures de plates-bandes, de treillis entourant certaines plantations carrées ou rectangulaires et d'une prairie bordée de fleurs. On distingue alors trois types de vergers : les petits vergers d'herbes (paysans), les vergers des moyennes personnes (commerçants, marchands), les vergers des rois et autres nobles et puissants et riches seigneurs.* »⁴⁸

En Angleterre, le gazon, herbes domestiquées en tapis uniforme, fait son apparition. Les anglais sont également les premiers à construire des petits pavillons dans les vergers, ils y installent divers éléments de bois, des tonnelles... En France, c'est sur les terres des ducs de Bourgogne que le jardin connaîtra un réel renouveau. Ils commencèrent à aménager dans leurs domaines des labyrinthes de verdure.⁴⁹

⁴⁷ source : <http://www.site-du-jour.com/dossiers/histoire-jardins.html>

⁴⁸ ibid

⁴⁹ Ibid

Versailles : Le jardin image de pouvoir

Au 15^e siècle, l'art de la Renaissance influence jusqu'à l'aménagement paysager. La maîtrise de la perspective en peinture construit un nouveau regard sur la nature qu'on appellera paysage. Ce regard incite à construire les jardins comme on les dessine, en soulignant les lignes de fuites. Les jardins s'organisent sur un schéma géométrique d'ensemble, ils se structurent par des axes et des terrasses, en ouvrant souvent sur une large vue panoramique. Le jardin devient alors un enjeu symbolique pour les puissants, une allégorie de leur pouvoir sur le monde.

Ainsi, plus la contrainte est forte, et plus la puissance du propriétaire est valorisée lorsqu'il arrive à surmonter les inaptitudes du terrain comme une topographie compliquée ou un manque d'irrigation. Les inventions se succèdent pour défier la nature : techniques sophistiquées d'approvisionnement en eau, jeux de lumière, qui demandent une main d'œuvre importante... Cette débauche de moyen concourt à la réputation de son commanditaire. Les jardins du Château de Versailles sont l'illustration la plus célèbre de cette domestication de la nature. Conçus par André Le Nôtre à partir de 1661, à la demande du Roi Louis XIV, ils contribueront à la splendeur de son règne, et deviendront par leur seule réputation un modèle pour toute l'Europe jusqu'au XX^e siècle.⁵⁰

Hausmann : La naissance du jardin public

Après la Révolution Française de 1789, on se tourne d'avantage vers le peuple et les jardins vont se faire plus démocratiques. En 1853, Napoléon III nomme George Eugène Haussmann préfet de la Seine, sa mission comprend trois actions principales : aérer, unifier et embellir Paris.⁵¹

À cette époque Paris est encore une ville Moyenâgeuse, qui se divisait en plusieurs villages comme Belleville ou Montmartre. Elle comportait peu d'ouvertures, des routes étroites et non pavées, sans système d'évacuation des eaux usées... Il n'y avait pas de jardins ou de parcs publics. Seul sont présents les trois jardins ayant appartenus à la couronne : les Tuileries, le Luxembourg et le Jardin des Plantes.⁵² Cependant la ville est pleine de petits jardins privés, souvent des potagers.

⁵⁰ Il aurait également été intéressant de comparer les jardins à la française et les jardins à l'anglaise, caractéristiques d'une vision différente entre culture anglo-saxonne et culture franco-italienne.

⁵¹ source : www.wmaker.net/opcc/Napoleon-III-et-sa-volonte-pour-Paris_a18.html

⁵² Voir le plan de Paris de Nicolas de Fer réalisé en 1697, source Gallica



Figure 6 - Paris en 1697 : fac-similé du plan de Nicolas de Fer,

Date d'édition : 1870, source Gallica

L'intérêt nouveau pour la question de l'hygiène au XIX^e siècle et le constat que les maladies sont moins récurrentes dans des espaces aérés, ventilés et ouverts, les jardins publics aux XIX^e et XX^e siècles dans Paris vont passer de 6 à 400.

Dans ces nouveaux lieux d'hygiène, on pratique le sport, on se rencontre, les jardins et parcs deviennent des espaces de loisirs et de détente pour les Parisiens. Les jardins deviennent aussi des espaces d'exotisme montrant le monde aux parisiens. Ces parcs deviennent des sortes d'expositions permanentes de paysages qui ont une valeur esthétique, éducative et sociale. Les paysages dessinés sont d'une grande variété. Ils sont le témoignage exotique des diverses conquêtes de colonies lointaines, ils peuvent aussi

retranscrire le paysage de différentes régions géographiques comme les Alpes.⁵³



Figure 7 - Détail du plan de Paris en 1697 par Nicolas de Fer.

⁵³ de Moncan, Patrice, *Paris les jardins d’Haussmann*, Mécène Parution, 2009, 4^e de couverture

2. DES HISTOIRES DE JARDINS POPULAIRES

Du jardin exceptionnel au jardin ordinaire

Ces grandes lignes de l'histoire des jardins s'entrecroisent avec l'histoire de l'architecture et l'histoire de l'art. Ainsi lorsqu'on cherche à reconstruire une brève histoire des jardins, la première qui s'écrit est d'abord celle de ces grands projets d'architecture ou d'urbanisme, souvent synonymes de pouvoir. Si ces exemples ont à voir avec les questions de pouvoir (royal, impérial, démocratique ou encore économique), ils ne sont pas coupés de la réalité populaire qui va nous intéresser ici. En effet, ces jardins d'exception font partie d'un imaginaire collectif dont on peut reconnaître les traces même au sein des jardins les plus communs.

L'histoire des jardins est étroitement liée à l'histoire de l'urbanisme. Les politiques successives en matière d'urbanisme ont influé sur l'histoire de ces petits espaces extérieurs ordinaires qui nous intéressent ici. Les espaces extérieurs privés : balcon, jardin standard, grand jardin ou encore absence totale d'espaces extérieurs privés, sont déterminés par la nature de l'architecture qui elle prend place dans une ville planifiée selon des décisions de sociétés, réglées par des enjeux politiques et économiques. S'intéresser à ces grands moments de l'histoire de l'architecture, permettent également faire le lien avec l'histoire des idées, qui est déterminante pour notre regard collectif sur le monde, elle façonne une certaine vision de la société, suggérant ainsi au sein de celle-ci des comportements appropriés ou non.

Les jardins banals, eux, ne figurent pas dans les anthologies de l'art des jardins, mais on les trouve partout en ville, en banlieue ou à la campagne. Ils ne sont ni rares, ni remarquables. Ces jardins populaires, même s'ils empruntent des éléments aux jardins qui ont fait la grande histoire, ils sont ordinaires, comme les nomment Françoise Dubost. « *Deux fois ordinaires, parce qu'ils ne relèvent pas, comme le jardin de Versailles, de la tradition savante de l'art des jardins et parce qu'ils ne sont pas, comme le Palais du Facteur Cheval (...) de ces créations que la conscience esthétique contemporaine fait accéder au domaine de l'art.* »⁵⁴. Ce sont des jardins du quotidien, ni jardins d'exception, ni œuvres d'art. Pourtant, l'expression esthétique y a largement sa place, mais cette expression reste inséparable des autres dimensions de la vie quotidienne. « *Dans la réalité, en dépit du dogme savant de la perception esthétique « pure », la beauté des choses ne se sépare pas du reste de la vie. Les usages du jardin forment un tout, ils reflètent les normes et les valeurs des gens qui l'habitent et de leur milieu.* »⁵⁵

⁵⁴ Moulin, Raymonde, dans la préface du livre *les jardins ordinaires*, par Françoise Dubost, l'Harmattan, 1997, (1^{er} ed. 1984), p 8

⁵⁵ Dubost, Françoise, *les jardins ordinaires*, l'Harmattan, 1997, 1^{er} ed. 1984, p.10

À partir d'une analyse sociologique de ces jardins ordinaires Françoise Dubost cherche à relier façon d'habiter, de consommer et de se distraire, afin d'observer les modes de vie dans son ensemble.

Derrière chaque jardin, son jardinier.

Françoise Dubost publie son ouvrage en 1984, à l'époque elle s'intéresse particulièrement aux jardins de la classe ouvrière et notamment la place du potager dans ces jardins. Au fil du temps, le jardin autour de la maison, qui était à l'origine une source de ravitaillement devient de plus en plus un jardin d'agrément pour cette classe ouvrière, et le potager se place alors derrière la maison. « *Comme si le jardin, dont le rôle alimentaire était autrefois essentiel, allait cesser d'être un lieu de production pour devenir un lieu de dépense, un débouché pour le marché en pleine expansion des produits de jardin et de jardinage* »⁵⁶. Ainsi le décor banal du jardin se compose d'une pelouse, de massifs de fleurs, d'arbustes. Les jardins se conforment à des modèles et à des normes, qui ne sont pas élaborées par les habitants, mais plutôt par ceux qui diffusent des produits de grande consommation : vendeurs de maisons sur catalogue, fabricants de tondeuse à gazon ou par des spécialistes chargés d'aménager le cadre de vie, paysagistes, urbanistes.

Le jardin d'agrément fait désormais partie des normes de présentation de la maison elle-même. « *Dans la banlieue parisienne les objets décoratifs se sont multipliés bien avant le mobilier de jardin. A Saint-Germain, la décoration florale, fleurs en pots ou massifs entourés de gravier, a précédé l'apparition de la pelouse.* »⁵⁷ Françoise Dubost explique que le jardin-devant décoratif est devenu pour le milieu populaire un symbole d'aisance, prendre soin et fleurir cet espace visible de tous c'est aussi montrer qu'on en a les moyens. Mais qu'on soit riche ou pauvre, ce sont les mêmes normes qui transforment le jardin en espace de représentation à travers lequel s'expose un statut social et ce phénomène est encore plus visible dans les villes-nouvelles.

« *Montrant son jardin, le jardinier se montre lui-même, mais de manière détournée, sans désir affiché de se dévoiler. Il fait en quelque sorte son autoportrait sans intention. Ingénument. Ainsi quand il montre (mais pas à tout le monde) son jardin de derrière. Il y a mis tout ce qu'il aime, sans se soucier de la bonne présentation qui caractérise le jardin de devant. Ce n'est plus le jardin de façade, mais non plus un jardin secret, juste un jardin selon son désir. C'est qu'entre les deux jardins, celui de devant et celui de derrière ou entre cour et jardin, il y a une maison. Sa maison. Le jardin ne tombe pas du ciel, sans attache, il est fait pour et par quelqu'un. Il appartient à la maison, ou la maison*

⁵⁶ Dubost, Françoise, *ibid*, p.10

⁵⁷ Dubost, Françoise, *ibid*, p. 144

lui appartient, c'est selon. J'aurais tendance à dire : « telle maison, tel jardin » .»⁵⁸

Que le jardin soit devenu un espace de consommation, ne change cependant pas sa nature. Que ce soit pour des raisons décoratives, de représentations ou de subsistances, le jardin, à la différence du paysage, est d'abord un endroit planté par un homme. Il est là pour quelqu'un et fait l'objet de soin quotidien. *« Quelqu'un l'a voulu, pensé, conçu ; quelqu'un continue à le soutenir jour après jour (...) »⁵⁹*. Anne Cauquelin explique que le jardin à trop tendance à être considéré comme un paysage et donc comme une peinture.

« Nous le pensons peint, alors qu'il est planté. Ce qui prend en compte la plantation, c'est-à-dire le travail effectué, c'est la narration, le récit. Les plantations se font dans le temps et réclament, pour être décrites, le temps du récit qui déroule ses séquences dans une succession datées, séquences dont l'enchaînement tient d'avantage au fil du récit qu'à une composition visuelle. »⁶⁰

La description du jardin est souvent nommée le « tour du jardin », dit aussi « tour du propriétaire », longeant la clôture et prenant connaissance du périmètre, mais cependant en tant que récit, le jardin convoque le temps plus que le lieu.⁶¹ Le temps qu'il a fallu pour faire pousser cet arbre, pour construire ce remblai, pour tailler proprement cette haie. Un jardin exprimera le temps de travail qu'on lui a offert, les choix intimes de celui qui l'a jardiné, arracher telles plantes et conserver telles autres. Les jardins nous parlent d'abord des hommes et des femmes qui habitent ici, et c'est avant tout ces bavardages qui nous transmettent un certain plaisir d'habiter. Même aux passants qui ne rentrent pas dans son univers intime, le jardin raconte des histoires de vie, et enrichit la ville de ces nombreuses anecdotes intimes.

⁵⁸ Cauquelin, Anne, *Petit traité du jardin ordinaire*, Payot, 2003, p.43

⁵⁹ Cauquelin, Anne, *ibid*, p.9

⁶⁰ Cauquelin, Anne, *ibid*, p.34

⁶¹ Cauquelin, Anne, *ibid*, p.35

Chapitre 4 : Le contact avec la nature, une source d'épanouissement ?

Le jardin entoure une demeure et parle avant tout de celui qui l'habite, mais il est aussi étroitement lié à l'idée de nature. Le jardin est l'image du dialogue harmonieux entre l'homme et la nature. Cette image ne serait-elle pas alors aussi associée à un symbole de réussite et d'accomplissement, celui d'une vie heureuse en osmose avec l'environnement ? L'image que transmet implicitement l'idée de jardin peut se transformer un véritable argument commercial, proposant au-delà du jardin la promesse d'une vie heureuse.

1. LA NATURE, UNE PROMESSE DE BONHEUR

La nature clé en main des quartiers résidentiels américains

L'étude de la publicité immobilière nous en apprend beaucoup sur l'image vendue par les promoteurs de l'habitat pavillonnaire. La Nature y est présentée comme un argument de vente mais le message est souvent contradictoire, résultant d'une ambivalence entre valeurs urbaines et valeurs rurales. Il s'agit souvent d'une nature « clé en main » et sans entretien nécessaire. Une nature qui se regarde mais ne se touche pas.

Clare Cooper Marcus a analysé la publicité portant sur les maisons suburbaines de villes californiennes. La nature y est présentée comme un argument marketing majeur, mais l'acquéreur américain moyen d'une maison n'est souvent ni un jardinier enthousiaste, ni un observateur d'oiseaux ou encore un marcheur. Ainsi l'argument de vente majeur repose souvent sur le « peu d'entretien » requis par le jardin, généralement petit, ou encore sur le fait que la responsabilité du jardin de devant, typiquement américain, n'incombera pas à l'acheteur.

Elle note aussi dans certains quartiers résidentiels, les larges rues principales totalement disproportionnées au regard du trafic qui y circule et dépourvu de piste cyclable. « *Il semble que la nature doive être regardée à travers la fenêtre de la cuisine ou de la voiture, et non parcourue à pied, observée de près, touchée ou humée.* »⁶²

Elle note encore que les publicités font fréquemment des références

⁶² Marcus, Clare Cooper, op. cit., p. 82

nostalgiques au cadre campagnard, à la sérénité, à la fuite délibérée de l'univers oppressant de la ville, à une cuisine de ferme, à des soirées bien confortables autour d'une cheminée ... Or l'idée qui est réellement vendue ici, c'est une représentation stéréotypée du statut de la vie à la campagne, plutôt qu'un véritable attachement à la nature. On notera également que ces arguments bucoliques se mélangent volontiers à ceux des facilités d'accès aux autoroutes et au centre-ville. Ces arguments publicitaires sont le reflet de l'idéal paradoxal du « proche de tout, loin de tous » évoqué dans les recherches du PUCA.⁶³

Le constat posé par Clare Cooper Marcus sur les quartiers des maisons modèles suburbaines relève du sentiment général d'une mainmise humaine sur le paysage, avec un même thème repris dans chaque décors de jardin individuels composés de plantes exotiques, de rocailles, de gravier, de buissons et d'arbres soigneusement alignés et taillés.

L'homme et son jardin, entre intuitif et rationnel

Clare Cooper Marcus a une approche de l'architecture qui oscille entre pragmatisme et spiritualité. Selon elle, l'attrait de l'homme pour le jardin serait un moyen de relier deux modes de pensée : l'intuitif et la logique. Le jardin se placerait entre métaphore et réalité. « *Nous jardinons parce que cette activité requiert savoir et intuition, science et entretien, planification et foi.* »⁶⁴ Inconsciemment le jardin serait perçu comme la terre, un lieu créé à la fois par la main de l'homme et par des processus naturels. Les jardins seraient des lieux qui renouent avec l'intuitif, c'est-à-dire avec les fonctions de la partie droite du cerveau et celles d'une pensée holistique et écologique.

Le jardin est un lieu de symboles puissants. Endroit où la matière se transforme d'un état à un autre, lieu spécifique où l'action de semer et de composter donne une nouvelle vigueur.

« *Le jardin existe pour nous à de nombreux niveaux de conscience, aussi importants les uns que les autres : lopins de terre, affirmation culturelle, lieu d'activité horticole et plan sur papier. Il est également un important symbole et une métaphore de ce que nous avons perdu et pourrions encore atteindre, pendant le cycle continu de changement et de transformation qui se déroule tant au niveau individuel qu'au niveau planétaire. Notre jardin, la terre, a désespérément besoin de soins. En nous concentrant sur le simple paysage du jardin domestique, nous pouvons peut-être reprendre contact avec ce jardin complexe et précieux entre tous, notre planète terre.* »⁶⁵

Clare Cooper Marcus s'est également intéressée à la place des jardins

⁶³ PUCA, *op. cit.*, p. 63

⁶⁴ Marcus, Clare Cooper, *ibid*, p. 319

⁶⁵ Marcus, Clare Cooper, *ibid*, p. 323

entourant les établissements médicaux. Elle explique que, dans la deuxième moitié du XX^e siècle, l'accès à la nature et la croyance dans les vertus thérapeutiques des jardins, ont été abandonnés par les établissements médicaux de nombreux pays occidentaux. L'air conditionné a souvent remplacé la ventilation naturelle ; les balcons extérieurs et les terrasses sur les toits ont également disparu.⁶⁶

La technique a, à certains endroits, remplacé les solutions naturelles, négligeant ainsi la dimension spirituelle du lien entre l'homme et la nature. Le jardin a donc un rôle à jouer dans l'épanouissement humain, permettant d'habiter dans un rapport de proximité et d'échange avec la nature.

2. L'ENFANT ET L'ESPACE AUTOUR DE LA MAISON

*Copain des champs, copain de villes*⁶⁷

Afin de comprendre le rapport de l'homme aux espaces extérieurs, il est intéressant d'analyser comment l'enfant s'empare de ces espaces. En effet, lorsqu'on étudie les espaces extérieurs, tel que le jardin ou encore la cour, les espaces collectifs, ceux qui y passent le plus de temps sont bien souvent les enfants. Or les enfants se contentent rarement des espaces de jeux dans lesquels les adultes seraient rassurés de les y voir dès la petite enfance, les enfants cherchent à explorer leur environnement à travers des jeux et des activités qui dépassent des territoires circonscrits. Ils repoussent bien souvent les limites imposées afin d'aller au-delà et élargir l'aventure du terrain et les découvertes. « *Nous touchons, frappons, jetons et rampons, afin de découvrir les choses qui nous entourent. (...) Nous creusons, nous cassons des bâtons, nous ramassons des feuilles mortes, nous observons des insectes, nous grimpons aux arbres et construisons des systèmes de canaux dans le carré de sable.* »⁶⁸

Suite à l'analyse du contenu d'expériences autobiographiques environnementales auprès de ses étudiants, Clare Cooper Marcus note que la plupart de ces récits de vie traitent de souvenirs d'enfances liés à des jeux en plein air plutôt qu'à l'intérieur. Elle propose alors un classement de ces lieux d'enfances remémorés, qu'elle répartit en trois catégories :

⁶⁶ Marcus, Clare Cooper, *ibid*, p. 389

⁶⁷ Ce titre fait référence à la collection « Copains » paru au édition Milan, indiquant aux enfants toutes sortes d'idées de choses à fabriquer par eux-mêmes à l'extérieur.

⁶⁸ Marcus, Clare Cooper, *ibid*, p.243-244

- Des lieux aménagés par des adultes dans un autre but, tels que caniveaux, remises, vérandas ou armoires que les enfants s'approprient.
- Des endroits naturels qu'ils « modèlent et adaptent » pour se cacher, tels que les nids ou les tanières.
- Des endroits qu'ils construisent spécifiquement pour leurs jeux, tels que les cabanes dans les arbres ou les fortins.

Ces trois catégories ont à voir avec la question de la maîtrise de son environnement, par l'intermédiaire de la construction, de la manipulation ou de la récréation. Clare Cooper Marcus y voit un lien avec la construction de l'identité. Ces actes de contrôle ont des conséquences psychologiques importantes *« nous sommes poussés à effectuer des changements pour découvrir, confirmer et nous remémorer qui nous sommes vraiment. »*⁶⁹ Si ces actes sont significatifs chez l'enfant, on retrouve les mêmes mécanismes tout au long de la vie par une manipulation et une construction de l'espace, faite de changements subtiles au niveau de la décoration, de l'ameublement. On passe alors de la cachette de l'enfance à une chambre d'adolescente pour parvenir à la demeure de l'âge adulte. *« Le besoin de s'affirmer par la création ou la manipulation d'un environnement physique s'exprime chez les adultes par une série d'activité telles que construire sa propre maison, re-disposer les meubles, repeindre une chambre louée, mettre des affiches dans son bureau. »*⁷⁰

Dans l'enfance, les premières tentatives de créer quelque chose hors de nous-mêmes, sont bien souvent des tentatives qui se heurtent et se confrontent à la rigidité du monde des adultes.

Il se peut que l'enfant recherche l'extérieur en premier lieu pour se soustraire à la mentalité du « chaque chose à sa place », à l'immobilisme et au conformisme des intérieurs adultes. A l'extérieur, l'enfant peut alors trouver une plus grande liberté en manipulant et explorant l'environnement avec toute intensité et curiosité.

Clare Cooper Marcus cite ainsi différents souvenirs d'enfances évoqués par ses étudiants.

Ainsi un jeune architecte élevé dans une ville du Texas décrit son endroit favori, une cachette secrète : Un collecteur sombre et effrayant dans lequel ses expériences étaient très différentes de celles vécues dans le jardin propre et nu de sa maison de banlieue.

Un autre jeune homme raconte le plaisir qu'il avait avec ses amis à détruire puis reconstruire leur cabane : *« En peu de temps, nous avons eu une structure assez étendue là-haut, dans les arbres de la colline. Mais nous étions constamment en train de démolir, d'agrandir et de reconstruire. L'amusement*

⁶⁹ Marcus, Clare Cooper, *ibid*, p. 275

⁷⁰ Marcus, Clare Cooper, *ibid*, p. 250-251

principal consistait à modifier sans cesse ce fortin et non d'en jouir tel qu'il était. »

Ce plaisir de la construction « par soi-même » se renforce lorsque les adultes tentent de jouer un rôle dans cette activité libre. Un jeune homme et ses frères racontent :

« (...) Mon père (...) décide de nous aider à construire un fortin sur la colline. Néanmoins, cette bâtisse soigneusement planifiée (...) ne nous a pas donnée du plaisir bien longtemps. Le simple fait qu'elle ait été édifée d'une manière ne permettant pas des modifications, nous a fait rapidement l'abandonner au profit de notre ancien fortin, où nous pouvions facilement et continuellement transformer notre environnement de jeux. »

Il n'est pas étonnant que l'enfant ne soit guère reconnaissant que quelqu'un fasse ce travail à sa place dans la mesure où ses jeux sont un acte d'autonomie, se positionnant en tant qu'individu, en tant qu'acteur capable de s'approprier mais aussi de recréer le monde structuré des adultes. Ainsi se construit-il comme sujet.

Atlas d'un territoire de jeux

Le travail de cartographie sensible présenté ici est une ébauche d'Atlas de mon autobiographie environnementale. Il est extrait de mon travail effectué dans le cadre du laboratoire *Prospect* sur la cartographie, dirigé par Gilles Tiberghien.

L'autobiographie environnementale évoquée précédemment est ici formalisée au moyen du médium cartographique. Nous prenons pour base un plan de cadastre qui nous permet d'objectiver des souvenirs d'enfance liés à l'environnement extérieur. Cette superposition entre souvenir et représentation rationnelle permet d'analyser comment l'enfant s'approprie l'environnement extérieur et quels lieux il choisit d'investir.

« Jeux de cartes » est un atlas constitué d'une suite de cartes à la même échelle, qui retrace entre 1994 et 2000 les espaces que j'ai eu l'habitude de pratiquer autour de la maison que venaient de faire construire mes parents à Mont-Saint-Aignan, dans la région rouennaise. Ces espaces au sein de mon quartier constituaient, à l'époque, mon principal terrain de jeux. Ces territoires ont varié selon les constructions alentours. Mes voisins feront construire leur maison, sur ce qui était un talus qui me semblait alors grand comme une montagne. Moi et mon frère jouions régulièrement dessus, c'était notre endroit favori, il nous appartenait symboliquement, par tous les temps et même sous la neige. Suite à la construction d'une nouvelle habitation, ce lieu devint dès lors, un espace interdit car privé et habité par d'autres. La perception des terrains de jeux vont progressivement évoluer en fonction de mon âge, de mes intérêts, du

cadre donné par mes parents. En grandissant, mes espaces vont s'étendre et s'élargir en fonction de mes rencontres et de mes nouveaux amis.



Figure 8: Carte 1 : Plan de cadastre

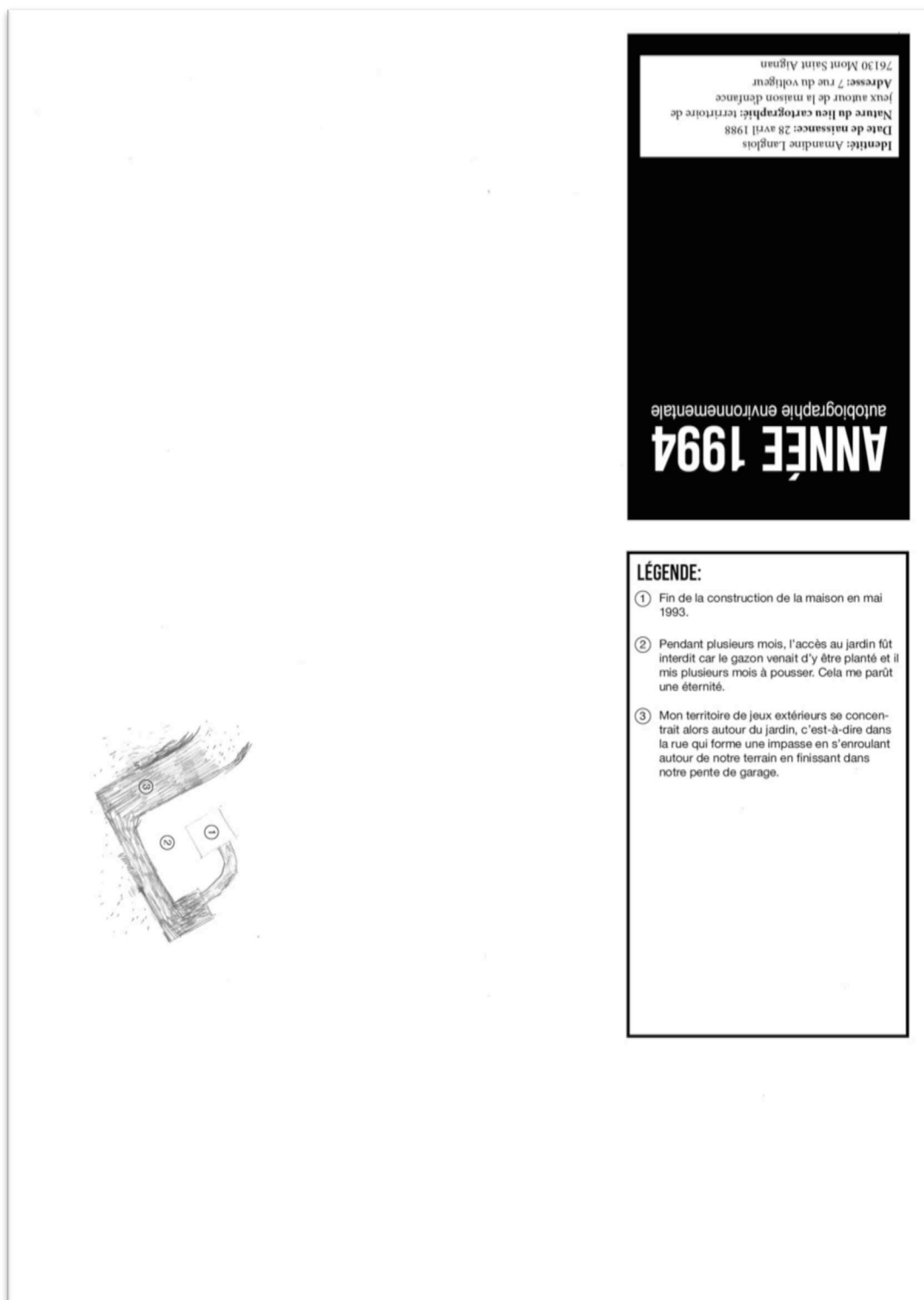


Figure 9: Carte 2 : Territoire de jeux autour de l'année 1994

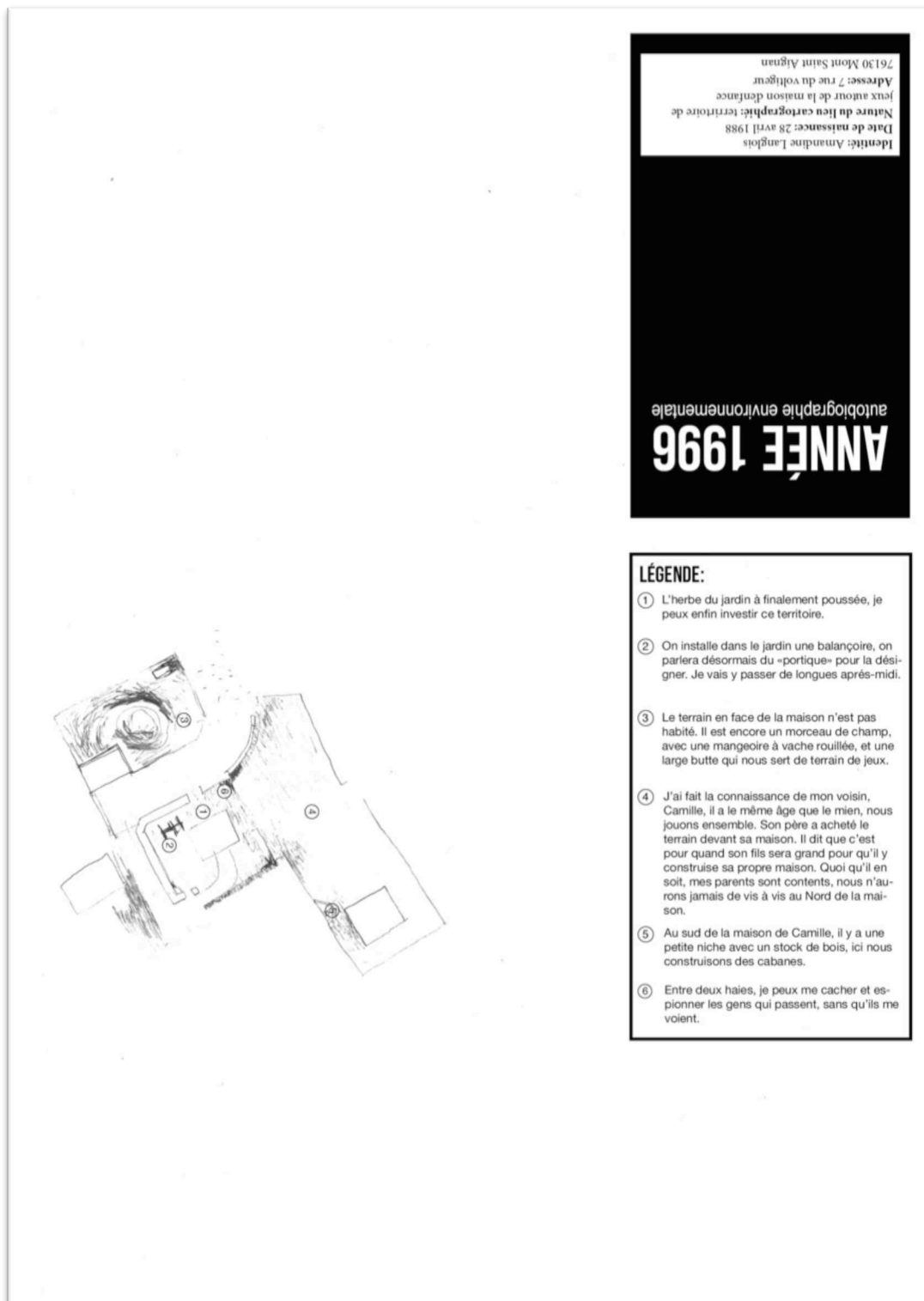


Figure 10: Carte 3 : Territoire de jeux autour de l'année 1996

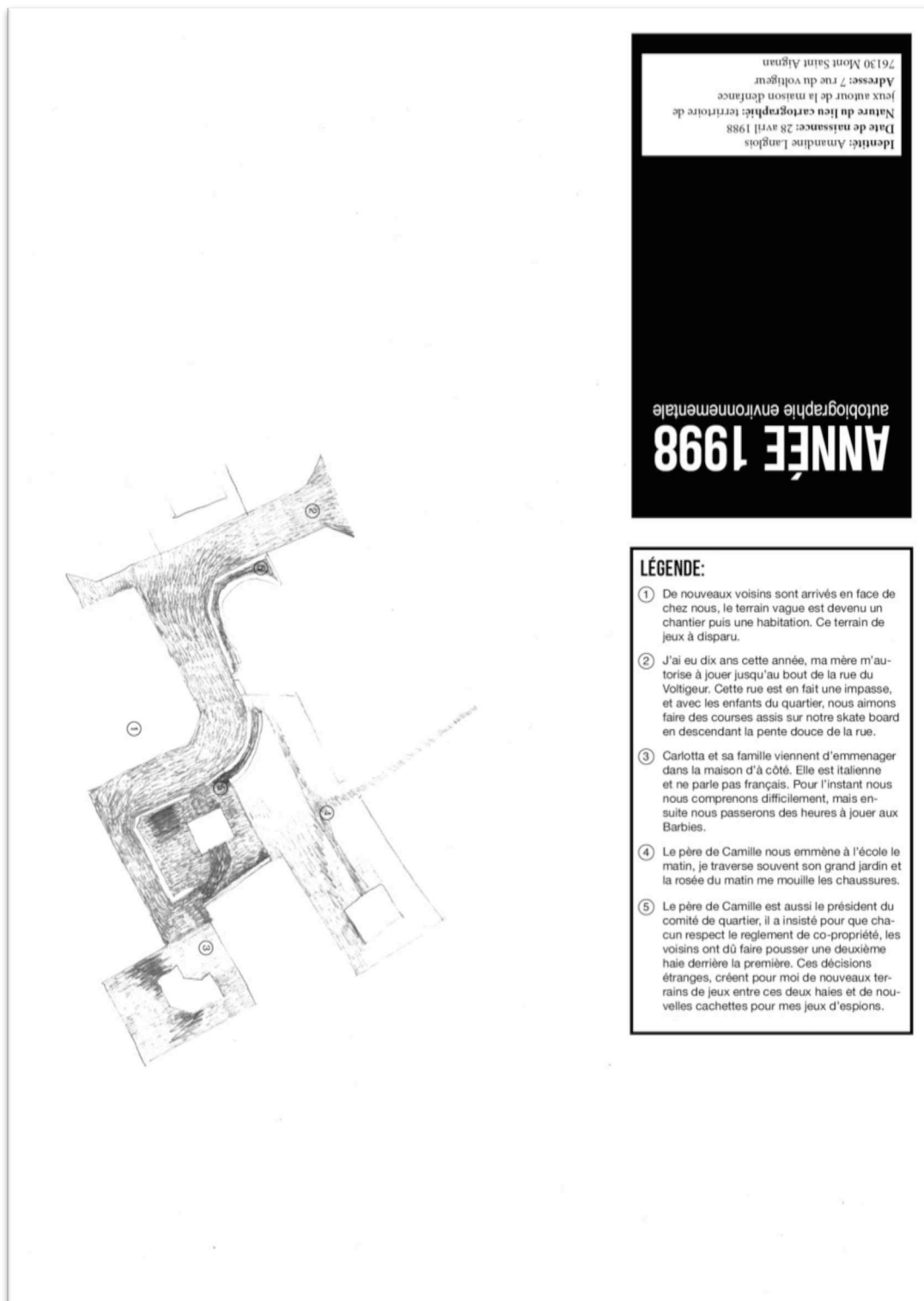


Figure 11: Carte 4 : Territoire de jeux autour de l'année 1998

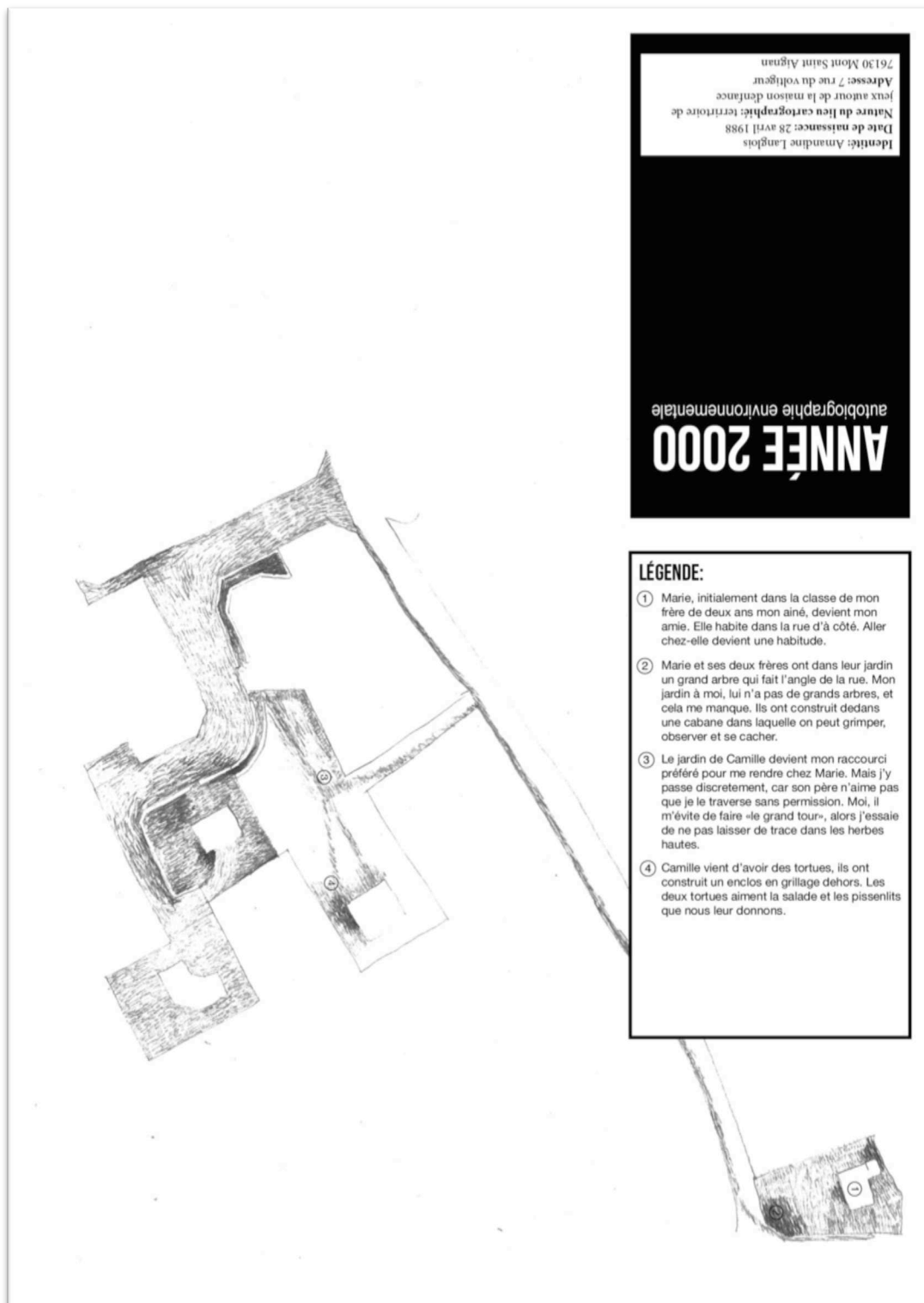


Figure 12: Carte 5 : Territoire de jeux autour de l'année 2000

Espace de liberté

La réponse à ce besoin de manipulation de l'environnement physique de l'enfant se matérialise souvent chez les adultes par la création de lieux spécifiques, comme les aires de jeux qui essaient d'anticiper des jeux qui peuvent s'y dérouler.

« Si tous nous nous souvenons avec attendrissement surtout des endroits de notre enfance qui étaient cachés, inoccupés, en désordre et certainement pas aménagés par des designers, que faisons-nous, les professionnels, en créant des parcs et des places de jeux soignés et esthétiques. Pour qui travaillons-nous donc ? »⁷¹

Clare Cooper Marcus explique que souvent le contraste entre les besoins des enfants et le monde des adultes était tel que la plupart des étudiants racontent avoir « fui » vers des territoires abandonnés ou non entretenus.

« Que ces lieux spéciaux d'enfance se soient appelés fortins, tanière, maison, cachette ou encore maison du club, qu'ils aient été découverts, modifiés ou construits, ils semblent tous avoir eu les mêmes buts psychologiques et sociaux ; des endroits où l'on cherche à se séparer des adultes, dans lesquels l'environnement lui-même peut être adapté et formé à ses besoins. Certains se souviennent de leur cachette comme d'un microcosme du foyer parental, un lieu où prouver qu'un enfant peut aussi créer une maison et jouer des rôles d'adulte. »⁷²

Précieuse friche

Les espaces « abandonnés » sont finalement ceux que les enfants utilisent comme terrain d'aventure. Les enfants sont réellement marqués par ce type de lieu, et plus rarement, semble-t-il par ceux déjà pensés par des adultes qui ont cherché à anticiper leurs jeux, le plus souvent dans une angoisse de sécurité.

Lorsqu'on analyse les abords des logements individuels ou collectifs, nous observons que les espaces de « nature non entretenue » sont beaucoup plus utilisés par les enfants que les plates-bandes et les beaux gazons exigés par l'esthétique paysagère adulte. Aussi, on peut se demander si les « zones sauvages » des banlieues n'ont pas une importance cruciale dans le développement de nos villes et si l'on n'incite pas nos enfants à grandir dans un espace finalement devenu stérile.

⁷¹ Marcus, Clare Cooper, *ibid*, p. 231

⁷² Marcus, Clare Cooper, *ibid*, p. 357

« Il semble économiquement inévitable qu'il y ait de plus en plus de logements en immeubles et de maisons groupées. Cette solution répond même mieux à de nombreux besoins adultes aussi bien sociaux que fonctionnels. [...] Le jardin privé est souvent devenu un patio ou un balcon dans ces nouvelles demeures, mais la communauté a gagné un plus grand espace extérieur commun. Néanmoins, si nous continuons à aménager cet espace avec une esthétique de «gazons bien tondus», nous trouverons bientôt des enfants cherchant des cachettes sous les escaliers arrière, sous les buissons de genévriers et derrière le local à poubelles. En réfléchissant sérieusement aux besoins de l'enfant qui aime explorer, à celui qui veut se mesurer au danger et à celui qui aime rêvasser seul, nous réviserons nos conceptions du paysage citadin ou suburbain, en y incorporant des lieux où il soit possible de construire des cabanes, d'explorer des ruisseaux et de grimper aux arbres. Si nous ne le faisons pas, nous priverons la génération suivante d'expériences environnementales dont nous soupçonnons à peine la valeur. Triste à dire, mais nous connaissons mieux les mœurs de nombreux animaux sauvages que celles de nos propres enfants. »⁷³

Cette analyse, si elle est valable dans le cadre des espaces de jeux pour enfants, est peut-être aussi pertinente pour les espaces urbains habités. La ville aujourd'hui devient de plus en plus un environnement fortement sécuritaire et contrôlé. Rien n'est laissé au hasard et il n'y a plus de droit à l'erreur, c'est la performance qui prime systématiquement au détriment de l'expérimentation. Les adultes comme les enfants ont besoin d'un rapport actif à l'environnement, besoin de bricoler et de transformer et de s'approprier par eux-mêmes leurs espaces, il en va de leur épanouissement et de leur investissement dans une vie communautaire. Or la ville renvoie en premier lieu à la vie collective, à l'espace partagé. L'habitat et l'espace urbain peuvent-ils être à la fois rationalisés, densifiés, contrôlés tout en conservant des marges de liberté ? Je ne parle pas ici simplement des interstices urbains abandonnés, mais également de ces interstices privés, interfaces entre intimité et collectivité. Ces entre-deux, que sont par exemple les jardins dans les habitats pavillonnaires deviennent minces voir minuscules dans un milieu urbain qui se fait plus dense. Toutefois, nous pouvons constater qu'ils ne disparaissent pas complètement. Ces espaces intermédiaires, peuvent-ils rester des espaces extérieurs de liberté similaires à des entre-deux, comme nous venons de les décrire ? Peut-on avoir le même plaisir à s'occuper de son balcon, comme nous le ferions dans un jardin ? Le balcon remplit-il le rôle du jardin pour les urbains ?

⁷³ Marcus, Clare Cooper, *ibid*, p. 364-365

Chapitre 5 : Du grand jardin au petit balcon, comment habiter la ville dense ?

1. DU JARDIN AU BALCON

Balcon : lieu élevé où s'appuyer

Le mot balcon semble avoir plusieurs origines possibles. Il est issu de l'italien *balcone*, pourrait être emprunté à l'arabo-persan *bâla-Chaneh*, qui signifie lieu élevé où s'appuyer.⁷⁴ Mais une autre source le propose comme une dérive du mot lombard *balko* qui signifie poutre.⁷⁵ Une mention est relevée en Français dès 1404 sous la forme *balcus*, mais c'est sans doute à la renaissance que son usage se répand.

En 1596, il figure dans l'édition de l'Architecture de Philibert Delorme:

« [...] des petits balcons, ainsi qu'on les appelle en Italie, qui sont petites saillies qui se projectent hors des murs en terrasse, accompagnées de baleustres appuis, avecques tel ornement que lon veult. Tels lieux sont propres pour prendre le plaisir des belles veuës qui sont autour des logis, y mettre les trompettes cornets, ou autre sorte d'instruments de musique, avecques chantres : & y faire feuz d'artifice, & colloquer flambeaux es jours de rejouissance : ainsi qu'on fait à Rome au chasteau Saint Ange, aux Palais des Cardinaux, des seigneurs, ailleurs, es festes solennelles. »⁷⁶

Cette définition donnée par Philibert Delorme au 16^e siècle, souligne en quelque sorte l'origine prestigieuse de cet objet architectural qu'est le balcon. Le balcon, à l'époque renaissance se trouve à Rome sur les façades de Palais et de villas. Le balcon est un lieu de représentation lors des fêtes solennelles. La personnalité attendue, se présente au balcon devant un public qu'elle domine alors et qu'elle peut considérer dans son ensemble. Celui de la cathédrale Saint-Pierre de Rome, reste un exemple actuel, le pape nouvellement élu s'y présente encore au peuple et y prononce la bénédiction *urbi et orbi*. Il y a donc dans l'origine de cet élément d'architecture, quelque chose de l'ordre de la présentation, de l'exhibition liée à une certaine forme

⁷⁴ Selon le *Vocabolario Etimologico della lingua Italiana* de Pietro Ottorino Pianigiani, 1907 cité par Stéphane William Gondoin

<http://www.normannia.fr/balcon/> article rédigé en 2012

⁷⁵ Selon Walther Von Wartburg cité par Stéphane William Gondoin

<http://www.normannia.fr/balcon/> article rédigé en 2012

⁷⁶ Propos issu d'un article de Stéphane William Gondoin, rédigé pour le site internet Normannia <http://www.normannia.fr/balcon/> article rédigé en 2012

de pouvoir et de supériorité. Au théâtre, le balcon est aussi un privilège de classe aisée, par lequel elle est isolée des nuisances du reste des spectateurs, d'où elle bénéficie d'un point de vue rehaussé plus agréable et qui exprime sa hauteur sociale.

Nous pouvons émettre l'hypothèse que ce n'est pas un hasard si le balcon se développe à la renaissance, où on voit également apparaître la notion de paysage. Du balcon, l'homme prend de la hauteur et possède un point de vue et un espace spécifique dédié à la contemplation de ce point de vue.

Tandis que de la fenêtre de l'époque met l'homme à distance à cause d'un rebord épais lié à l'épaisseur du mur et à des vitres pas toujours bien transparentes, sur le balcon l'homme peut sortir complètement pour embrasser ce qui devient alors un paysage.

Le devant et le derrière

La maison traditionnelle possédait en quelque sorte un sens de lecture, avec un jardin devant et un jardin derrière. Devant, un espace visible avec un portail, un nom, parfois un jardin d'honneur, et derrière un espace moins noble, moins présentable, où s'entasse parfois les débris, les ordures. Anne Cauquelin souligne le fait que ce jardin de derrière même s'il est moins visible est pourtant un élément important, *«C'est sur lui que se bâtit tout le travail du jardinier, lui qui, dans son entropie même, génère de nouvelles floraisons attendues. Déchet, sorte de catastrophe naturelle dans sa décomposition, il est à prendre en considération.»*⁷⁷ Dans l'espace urbain, nos habitats collectifs ne se présentent plus de cette manière. L'entrée du visiteur ne se fait plus par un jardin de devant privé et la notion de devant et de derrière n'est pas toujours présente. Ainsi le balcon en ville prend le rôle tantôt du jardin de devant, tantôt du jardin de derrière. Il peut être tantôt un espace de stockage négligé, tantôt un espace soigné de convivialité. Le balcon est parfois vécu comme un lieu annexe à la demeure dont l'habitant n'a pas véritablement conscience de l'impact sur la ville des choix d'aménagement qu'il effectue. Dans d'autre cas, au contraire, le balcon est un véritable espace de représentation, les pots de fleurs sont accrochés sur l'extérieur des garde-corps et ils s'offrent à la vue des passants plutôt qu'à celle de son propriétaire.

Les balcons de San Francis Square

Lors de son observation des habitants du quartier de San Francis square à San Francisco, Clare Cooper Marcus s'intéresse également à leur rapport à leur balcon.

⁷⁷ Cauquelin, Anne, op. cit., p. 67

« Malgré un nombre assez généreux de placards, des ustensiles tels que balais, serpillières, seaux ou aspirateurs sont fréquemment déposés sur le balcon ou dans le patio. Environ la moitié des familles du Square possèdent une ou plusieurs bicyclettes ; parce qu'il n'existe pas de local qui se ferme à clef et que celles-ci risquent d'être volées, elles doivent elles aussi être conservées à l'intérieur de l'appartement, dans le patio ou sur le balcon.

Quoique les résidents considèrent ces balcons comme un espace extérieur important, un dixième d'entre eux les ont fermés par des panneaux de verre et des portes à glissières, afin d'agrandir leur salle de séjour.

Pour la plupart des gens cependant, le balcon ou patio est beaucoup trop précieux pour être fermé. Ils pensent en général que cet espace est assez intime pour leurs besoins. Par ordre d'importance, il est employé principalement pour s'asseoir en plein air, jardiner et faire pousser des plantes, rôtir des brochettes, s'adonner à des petits bricolages domestiques, fabriquer ou repeindre des meubles, donner des réceptions ou garder les petits enfants. Même les résidents qui l'utilisent rarement ont l'impression que cet espace extérieur semi-privé donne l'illusion que l'appartement est plus spacieux, qu'il leur permet de sortir pour respirer une bouffée d'air frais, pour appeler les enfants jouant dehors ou pour observer une activité se déroulant dans le Square.

Ces espaces forment d'agréables lieux entre le complètement privé et le complètement public et deviennent ainsi des « ponts » entre les deux. En plus de leur fonction de « pont », les patios et les balcons forment aussi des barrières pour séparer l'intérieur privé de l'extérieur public. L'existence de cette séparation est un des éléments cruciaux du succès des logements multifamiliaux, car elle offre non seulement une certaine intimité visuelle et auditive, mais rend aussi les cambriolages plus malaisés au rez-de-chaussée. Dans un projet public de maisons mitoyennes tel qu'Easter Village à Richmond, en Californie, ou Hunter's view, à San Francisco, où aucun jardin clôturé ou patio ne sépare l'avant des habitations de l'espace public, les cambriolages par les fenêtres du rez-de-chaussée sont monnaie courante. »⁷⁸

L'usage de balcon est variable selon les modes de vie, les tempéraments, les âges. Entre ponts et barrière, ces espaces intermédiaires sont tiraillés entre plusieurs fonctions possibles qui s'expriment différemment selon les personnalités de ceux qui les habitent.

⁷⁸ Marcus, Clare Cooper, op.cit. p.21-22

2. REHABILITATION DE LA TOUR DE BOIS-LE-PRETRE

Création d'espaces « libres »

« Le logé vit dans un monde qui a été fabriqué. Il traverse l'existence sans y laisser de traces. Les marques qu'il y dépose sont considérées comme des accros, des signes d'usure. Ce qu'il laisse derrière lui ce sont des détritrus qu'enlèveront des bennes. Ainsi l'espace vernaculaire de la demeure est remplacé par l'espace homogène du garage humain. »⁷⁹

Cette phrase décrit un habitat stérilisé, un habitat sans "marges laissées vacantes", où chaque ajout humain est une atteinte au projet de l'architecte. Mais alors, que faire de ces grands ensembles construits il n'y a pas si longtemps qui peuplent nos villes et nos banlieues ? Faut-il s'en débarrasser ? L'exemple de la tour de Bois-le-Prêtre, dans le 17^e à Paris est intéressant en termes de réhabilitation d'un logement social de type grand immeuble d'habitation. Le projet mené par Frédéric Druot et Anne Lacaton & Jean-Philippe Vassal, est conçu à partir de leurs réflexions développées dans leur recherche sur les potentialités des grands ensembles⁸⁰. L'étude repose sur la critique de leur destruction et la « volonté de donner plus à des situations construites existantes. » Cette tour, haute de 16 étages et comportant 96 appartements a été réhabilitée en 2002. La modification la plus notable a été l'agrandissement des appartements par l'intermédiaire d'ajout d'éléments préfabriqués en façade. Ainsi de nouveaux planchers ont été créés sur toute la périphérie de l'édifice. Les façades légères existantes ont été déposées et remplacées par des modules préfabriqués superposés de 7,50 m de long sur 3m de profondeur, comportant le balcon avec le garde-corps, la paroi légère translucide avec rideau d'ombrage fermant le jardin d'hiver, le châssis vitré coulissant et un rideau thermique intérieur.

⁷⁹ Illich, Ivan, Dans le miroir du passé, L'art d'habiter, cité par Nicolas Soulier dans Reconquérir les rues.

⁸⁰ Druot, Frédéric, Lacaton, Anne et Vassal, Jean Philippe, *PLUS - Les grands ensembles de logements - Territoire d'exception*, réalisée pour le Ministère de la Culture et de la Communication et la Direction de l'architecture et du patrimoine – 2004



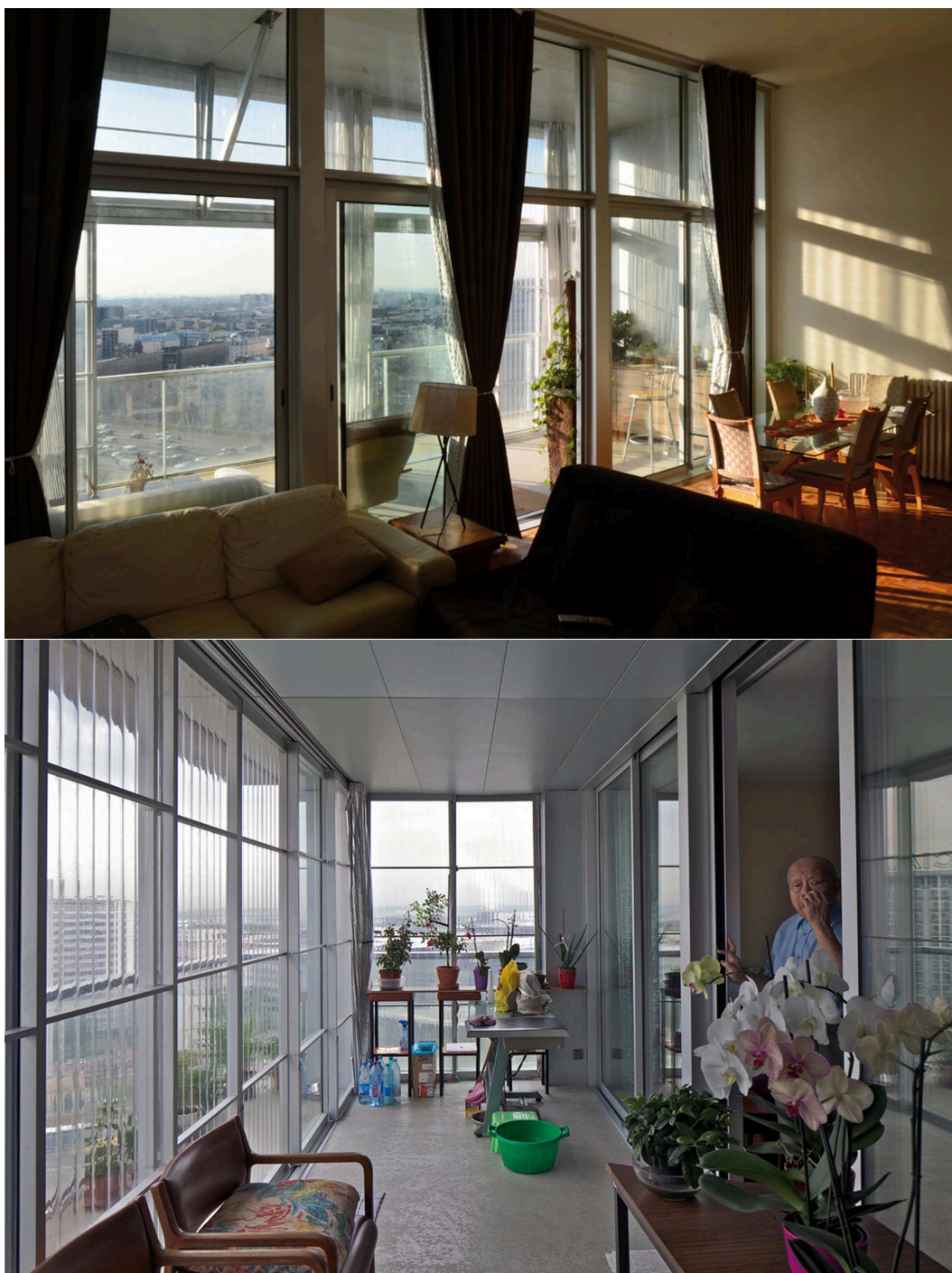


Figure 13 - Réhabilitation de la Tour de Bois-le-Prêtre, Paris 17^e. Par Frédéric Druot, Lacaton et Vassal (Source : www.lacatonvassal.com, crédit photo: Philippe Ruault)

En ouvrant chaque façade sur l'extérieur, et en créant un espace tampon, le jardin d'hiver, entre la partie extérieure et intérieure du logement, constitue un espace d'usages « doux » moins directement fonctionnel. L'architecte italien, Alessandro Mendini, parle à ce propos de fonctions élémentaires et de fonctions sophistiquées. La tradition typologique moderne propose une simplification extrême des fonctions et les synthétise en lieux : chambre, cuisine... Mais il explique que l'homme au-delà de la survie élémentaire, a besoin de vivre de manière subtile, selon d'autres fonctions comme nager, regarder des fleurs, lire des livres... « *Les fonctions élémentaires peuvent être absorbées en tant que sous-problème, à l'intérieur des fonctions sophistiquées, on peut manger dans la pièce pour nager, cuisiner dans la serre, ...* »⁸¹

Ce projet crée un décalage dans le plan type du logement collectif, souvent créé avec une grande rationalité dans la répartition des fonctions, tandis qu'ici on ajoute un « jardin d'hiver ».

Les jardins d'hiver, très à la mode au début du XXe siècle, permettaient à l'origine de conserver toute l'année des plantes exotiques à l'abri du climat. Le jardin d'hiver est donc un espace sans fonction essentielle, comme cuisiner, se laver, dormir, mais est un espace dont l'usage reste à écrire. Il serait d'ailleurs très intéressant d'analyser comment chaque habitant par la suite s'est approprié cet « espace libre » : petit salon ? Salle de séjour ? Serre ? Salle de jeux ? Atelier ? Quelques mètres carrés d'espace non planifié par des usages stricts peuvent relancer notre créativité et, ce qui n'était alors qu'un logement, de contribuer à en faire un véritable lieu d'habitation, s'approchant de cette *survie subtile* décrite par Alessandro Mendini. Sans devenir une maison individuelle entourée d'un grand jardin verdoyant, l'ajout de ces espaces « libres », aux appartements leur permettent d'accéder à une qualité d'habitation qui se rapproche davantage de cet archétype plus ou moins ancré dans notre inconscient et qui influence notre idéal en matière d'habitat.

Ce qui est valable à l'échelle de l'habitat, l'est également à l'échelle de la ville. A Fribourg, les rues comportent des marges laissées vacantes pour ce que Nicolas Soulier appelle les « 2^e chantier » réalisés par les habitants eux-mêmes. En habitant les lieux, les habitants les transforment. Ces marges de liberté sur le côté de ces rues, sont semblables aux jardins d'hiver de la Tour de Bois-le-prêtre, ils ne sont destinés à rien de précis au sein de la ville ou de l'habitat, ils attendent d'accueillir une initiative. Ils sont en devenir et c'est en cela que réside leur richesse.

⁸¹ Mendini, Alessandro, *Survie Subtile*, Casabella n°385 p520, 1974 (traduit de l'italien par Catherine Geel)

Les rideaux des habitants de la tour de Bois-le-Prêtre

Cependant on peut noter que les architectes de la réhabilitation ont pris le parti d'aller jusqu'à la prescription des rideaux, certes des rideaux thermiques et phoniques en velours de Mylar. Malgré la pédagogie faite auprès des habitants concernant la pertinence de l'utilité de ces rideaux, l'office HLM a pu constater qu'ils pouvaient être décrochés par certains locataires.⁸² On peut noter que cette volonté de pédagogie connote encore les traces de cette vision d'un habitant idéal qui devrait conformer ses choix en matière de décoration jusque dans ses rideaux, au parti pris des architectes. Sur ce point et même si le choix de ces rideaux est probablement juste du point de vue des économies d'énergie, il s'agit d'éléments qui appartiennent au mobilier et non à l'immobilier. Nous pouvons imaginer la petite frustration créée à l'idée de ne pas pouvoir choisir soi-même l'ensemble des éléments mobiliers qui constituent le décor de son appartement. Ces décisions d'architecte qui font le choix d'aller jusqu'à la prescription imposée d'éléments mobiliers pour servir le projet d'architecture contredit la liberté d'habiter de ceux qui demeurent ici.

*"Meubler est un geste naturel avant d'être un projet."*⁸³ Alessandro Mendini présente la maison privée comme une scène personnelle, comme le dernier symbole de sa capacité de choix, comme un agrégat d'aventures et de passions « anti-projectuelles ». Selon A. Mendini, le mot « habiter » concentre en lui le projet dans son ensemble et le dépasse. Il met en opposition l'ameublement comme *projet tendre, mou et sentimental* et l'architecture, comme *projet dur*. « *C'est le charme, pour ainsi dire, du projet "mou" contre la certitude ostentatoire du projet "dur", qui est lui, prémonitoire, démagogique, qui naît davantage pour s'affirmer lui et ses règles que pour exister en tant que nouvelle réalité.* »⁸⁴ Les matériaux du projet dur, seraient alors ceux de la construction classique, la pierre, le fer, le béton, le métal, le verre et les matériaux du projet mou serait le textile, la couleur, le climat, la lumière, la mémoire. En voulant imposer la prescription des rideaux, les architectes empiètent sans vraiment s'en rendre compte sur un projet sentimental porté par le fait d'habiter.

⁸² Archiscopie N°111, "Paris 17e, boulevard Bois-le-Prêtre, renaissance d'une tour d'habitation", Thierry Mandoul, France, 2012, p. 14-17

⁸³ Mendini, Alessandro, *ibid*

⁸⁴ Mendini, Alessandro, *ibid*

Chapitre 6 : Diversités individuelles et harmonie urbaine

« Nous n'habitons pas parce que nous avons construit, mais nous construisons et avons construit parce que nous habitons, c'est-à-dire, parce que nous sommes des habitants »⁸⁵

« En tant que mortels, nous habitons sur la terre ; elle est notre maison, notre demeure. Pendant notre séjour sur terre, nous nous engageons dans deux formes de constructions également importantes : construire pour nous éduquer et nous cultiver (en latin *cultare*), et construire pour élever des édifices (*aedificare*). Nous construisons dans le microcosme parce que nous habitons le macrocosme »⁸⁶

1. INTERDIRE POUR MIEUX PREVENIR

La stérilisation des villes

L'homme ne peut pas ne pas construire lorsqu'il demeure quelque part. Par essence, tout homme construit, tout habitant construit. La formule « construire c'est habiter »⁸⁷ résume cette idée, que habiter ne va pas sans construire. Seulement avec les méthodes et les règles d'urbanisme mis en place, l'habitant n'est plus invité à construire par lui-même, tout est déjà prêt-à-habiter. C'est comme si construire par soi-même risquait de nuire à l'harmonie de l'ensemble ou d'être le reflet d'une forme de pauvreté.

Nicolas Soulier, urbaniste, architecte et professeur d'architecture, propose dans son ouvrage *Reconquérir les rues*, une analyse de certains processus de stérilisation de la ville. Il débute son ouvrage par le constat, que les rues des villes françaises sont trop souvent considérées uniquement comme des voies

⁸⁵ Heidegger, Martin, *Bâtir, habiter, penser*, dans Poetry, Language, Thought, New York : Harper Colophon Books, 1971, cité par Clare Cooper Marcus.

⁸⁶ Heidegger, Martin, *ibid.*

⁸⁷ *Construire ensemble le grand ensemble*, à l'initiative de Patrick Bouchain, N.A.C., Loïc Julienne, source :

http://www.legrandensemble.com/pages/Construire_cest_habiter-1729687.html



Figure 14: Façade d'immeuble dans une banlieue proche de Moscou, décembre 2010 (Crédit photographique : Amandine Langlois)

de circulation pour les voitures. Les humains et leurs initiatives personnelles n'y sont pas toujours les bienvenues, risquant de perturber la fluidité de la circulation ou la possibilité de stationnement. Pourtant « *Pour être vivante une rue résidentielle a besoin d'être habitée, et non simplement parcourue.* »⁸⁸

Les questions de sécurité et d'harmonies sont souvent les arguments mis en avant pour justifier les processus de stérilisation réglementaire routière ou résidentielle. Nicolas Soulier note que certains quartiers résidentiels, bien qu'habités, semblent mornes et sans vie. Masquées derrière les diverses barrières, clôtures et murets, les maisons ne donnent à voir de la rue que de larges écrans de verdure ou de crépis. Cette impression d'être un lieu habité tiendrait-elle au fait que les usages, les coutumes qui régulent la vie quotidienne sont en partie formalisées par des textes ? Lois, arrêtés, règlements municipaux, règlement de copropriété, de lotissement, baux de location... Nicolas Soulier se propose d'analyser certains exemples pour essayer de faire émerger les raisons d'un sentiment de tristesse que dégagent certains quartiers résidentiels. À la lecture de règlements de copropriété, on comprend alors que les habitants des lieux ne sont pas invités à exprimer de façon visible leur existence à l'extérieur de leur habitat. Bien au contraire, il leur est demandé de ne rien laisser paraître.

Sécurité

Extrait d'un règlement municipal:

« Ch.I Propreté générale de la ville.

Art. 1er: Les mesures prescrites ci-après sont applicables dans la voie publique ainsi que dans les voies privées ouvertes au public.

Art. 9: Il est défendu d'exposer ou de suspendre contre les maisons, édifices ou clôtures, rien qui puisse nuire aux passants ou les incommoder. Il est notamment interdit d'exposer du linge aux fenêtres, aux balcons ou clôtures.

Art. 10: Aucun objet dont la chute peut blesser ou salir ne devra être déposé les toits, entablements, gouttières, terrasses, murs et autres lieux élevés des maisons bordant les voies publiques ou privées ouvertes au public (...).

Art. 15: Les arbres, les branches, les racines qui avancent sur le sol des voies communales doivent être coupés à l'aplomb des limites de propriétés. L'élagage des plantations qui débordent sur le domaine public doit être effectué régulièrement afin d'éviter tout accident. »⁸⁹

On pourra noter dans l'extrait cité, les raisons évoquées : éviter de nuire au passant, ne pas l'incommoder, prévenir des risques de blessure, de salissure ou d'accident. Toutes ces raisons semblent relever du bon sens, et peu d'entre nous se risqueraient à contredire ces arguments. Mais ce que note justement, Nicolas Soulier, c'est que ces logiques de sécurisation concourent à une

⁸⁸ Soulier, Nicolas, *Reconquérir les rues*, Ulmer, 2012, p.7

⁸⁹ Soulier, Nicolas, *ibid*, p.13

stérilisation de l'environnement habité, car elles anticipent les problèmes et les annulent en interdisant en amont tout ce qui comporte un risque. Ainsi, en interdisant ou en empêchant, plutôt qu'en accompagnant les pratiques, on forme des lieux où le risque n'existe plus car toute pratique hasardeuse a été annihilée. La rue devient alors cette voie de circulation fluide appréciée des automobilistes. Nicolas Soulier évoque ainsi son expérience dans la négociation pour la mise en place d'une avenue à Nîmes qui deviendra une route qui traverse la ville plutôt qu'une rue. Il décrit alors finement comment l'argument sécuritaire culpabilisant tente d'annuler toute tentative de penser la rue autrement que comme une voie rapide.⁹⁰

Harmonie

Au-delà des questions de sécurité, on trouve des arguments liés à la conservation de l'« harmonie » de l'architecture du bâtiment.

« Un règlement de copropriété de maisons et appartements de la région parisienne

INSTALLATIONS SUR FAÇADES ET HARMONIE DE L'IMMEUBLE

*Interdiction d'établir tout ce qui peut changer en quoi que ce soit l'aspect des façades, nuire à la visibilité ou détruire l'harmonie de l'immeuble. Cependant, des stores mobiles à rouleaux, de la couleur adoptée par la Copropriété sont autorisés, mais à condition d'être entretenus en bon état. Les boîtes aux lettres ne devront être en aucun cas modifiées.*⁹¹

Règlement de copropriété d'un ensemble de maisons:

HARMONIE - ASPECT.

Les portes d'entrée, les fenêtres, fermeture extérieures, bien que constituant des parties privatives, et également les garde-corps, balustrades, rampes et barres d'appui des balcons, loggias, terrasses ne pourront, même en ce qui concerne la peinture, être modifiés. La pose de stores extérieurs est autorisée sous réserve que la teinte et la forme soit celle choisies et déterminées par le Maître de l'Ouvrage. Aucun aménagement ni aucune décoration ne pourra être apporté par un copropriétaire aux balcons, loggias et terrasses qui extérieurement rompraient l'harmonie de l'ensemble du groupe d'immeubles.(...) »⁹²

⁹⁰ Soulier, Nicolas, *ibid*, p.32

⁹¹ Les extraits de règlements cités ici sont extraits du livre *Reconquérir les rues* de Nicolas Soulier. Il ne cite pas leur source respective, mais explique : « On peut facilement consulter de très nombreux règlements sur internet (...) de chaque document nous n'extrayons ici que quelques extraits ayant trait à notre sujet. » p.13

⁹² Soulier, Nicolas, *ibid*, p.19

Ce terme d'« harmonie » est récurrent dans les règlements cités. Il est souvent associé à des verbes évoquant la dégradation telle que « détruire l'harmonie » ou « rompre l'harmonie ».

La définition générale du mot Harmonie peut s'entendre comme ceci : une *qualité d'un ensemble qui résulte de l'accord de ses parties ou de ses éléments et de leur adaptation à une fin*.⁹³ Néanmoins renferme différentes nuances de sens, renvoyant à des registres divers.

Le registre artistique, où il est compris comme un *rapport heureux entre les parties d'un tout (formes, couleurs, sons, rythmes, etc.), en particulier d'une œuvre artistique ou littéraire*.

Le registre moral, en évoquant un *rapport d'adaptation, de conformité, de convenance existant entre les éléments d'un ensemble cohérent ou entre des choses soumises à une même finalité*.

Enfin un registre politique, comme un *état des relations entre des personnes ou dans un groupe humain, qui résulte de l'accord des pensées, des sentiments, des volontés*.

Si un habitant repeint ses volets d'une couleur différente de celle décidée par l'architecte, quelle harmonie détruit-il ? Il détruit d'abord l'harmonie artistique voulue par le créateur de l'œuvre architecturale dans laquelle il habite. Mais on peut supposer aussi qu'il brise une harmonie morale et politique, qui voudrait que le comportement et la pensée de chacun soient conformes à l'ensemble. Agir de façon autonome sur une façade pensée pour tous, c'est marquer son indépendance vis-à-vis du groupe et cela peut s'avérer dangereux voir hors de contrôle. Donc il ne faut pas négliger la portée normative de cette volonté d'harmonie voulue par les initiateurs de ces règlements, qui souvent sont des promoteurs et non les habitants.⁹⁴

Assurer l'harmonie, c'est surtout prévenir de son opposé : la cacophonie, synonyme d'un certain laisser-aller assimilé à la pauvreté. La pauvreté, c'est ce qui hante tous les constructeurs, urbanistes ou habitants qui se penchent sur l'état de son logement ou celui de ces voisins. Nous développerons plus loin cette question de la « maison comme image de moi », de Carl Jung et repris par Clare Cooper Marcus. *Les paysages reflètent les valeurs de la société y compris les comportements « appropriés »*.⁹⁵ Si ma maison à l'air pauvre, alors c'est moi qui ai l'air pauvre. Si mon habitat fait

⁹³ Définition d'*Harmonie* dans le dictionnaire en ligne. *Larousse.fr*

⁹⁴ Le règlement de copropriété est établi au moment de la construction de l'immeuble par le promoteur, ou au moment de sa division en lots par le propriétaire. Il est généralement rédigé par un professionnel représentant une autorité juridique (notaire, géomètre-expert, par exemple). (Source : Agence Nationale pour le logement, www.anil.org)

⁹⁵ Marcus, Clare Cooper, op.cit. p.351

peur, alors je fais peur. Il y a bien ici une identification symbolique entre le « moi » et l'habitat.

« *Ça fait pauvre* »

Il est vrai qu'un habitat peut facilement être associé à un niveau social ou à un seuil de richesse. Au-delà d'une architecture plus ou moins vétuste, les objets qui dépassent de l'habitat parlent des modalités et du niveau de vie de leurs habitants. Les rebords de fenêtres, les balcons, les jardins deviennent des occasions d'apercevoir des objets, des aménagements, qui en disent long sur la vie des hommes qui habitent là. Ces objets sont autant caractéristiques d'un pouvoir d'achat que d'une culture qui nous renvoie à des stéréotypes et à des représentations sociales. Les objets visibles de ces espaces extérieurs, nous renvoient à des perceptions positives ou négatives du point de vue de la société, comme parfois le reflet d'une pauvreté que beaucoup ne souhaitent pas voir.

Ainsi au nord de la France, les populations aisées n'étendent par leur linge au balcon, car sans doute ont-ils un sèche-linge ou un espace intérieur dédié à cela tandis que les populations défavorisées étendent leur linge plus facilement à l'extérieur. L'antenne parabolique essayant de capter les chaînes de télévision étrangères sera vue comme un objet qui défigure l'espace urbain ou bien nous renvoie au thème de l'immigration. Ainsi, il y aurait des pratiques urbaines qui seraient caractéristique d'une forme de pauvreté, tandis que d'autres, comme le fait d'exposer certains objets à la mode (vélo sur pignon fixe, chaises longues vintage...) pourraient être considérées comme des appropriations positives.

Chaque objet visible révèle son propriétaire. Si ces lieux sont habités par des gens qui ne nous ressemblent pas, qui sont trop différents ou qui nous font peur, peut-être n'a-t-on pas envie que leur existence s'exprime à l'extérieur ?

On peut se demander si la construction de logements destinés aux populations défavorisées n'aurait pas tendance à essayer de canaliser davantage ces appropriations négatives, expression d'une certaine forme de pauvreté tandis que des populations plus aisées se verraient octroyer une marge de manœuvre plus grande ? La ville de Copenhague par exemple, possède de beaux exemples d'appropriation libre d'espaces urbains de la part de ses habitants, mais il s'agit d'un pays riche et homogène dont la culture et l'éducation cultive à la fois les valeurs de liberté et de communauté. On peut se demander si quelque part, laisser une marge de manœuvre trop grande à une population défavorisée risquerait soit d'aboutir à une image qui reflète la pauvreté, une image de bidonville par exemple soit à une forme d'expression d'une culture étrangère non souhaitée ? L'harmonie, ne serait-ce pas aussi garantir une forme d'homogénéité sécurisante ?

Cette question d'harmonie touche également les jardins privatifs car ils impactent l'aspect extérieur de l'habitat. Le potager est parfois banni de certains quartiers pavillonnaires car cela fait « négligé ».

Exemple de règlement de copropriété d'une résidence

« JARDINS. Les propriétaires d'appartements auxquels est attachée la jouissance privative d'un jardin ou d'une terrasse devront maintenir celui-ci à l'état de jardin d'agrément. Ils ne devront y faire aucune transformation ou construction. »

Certains règlements spécifient également l'interdiction de faire un potager dans un jardin privatif, considérant que cela est peu esthétique pour les voisins du dessus.⁹⁶ « [...] on leur reproche leur laisser-aller » ou leur « côté bidonville » à cause de ces matériaux de récupération que toujours ils entassent en quelques points du jardin pour les avoir « sous la main » [...] »⁹⁷ Pourtant l'ordre règne dans le potager traditionnel explique Françoise Dubost. Le potager ouvrier traditionnel est marqué par le goût de l'ordre et de l'ordonnance. Il était, comme nous l'avons vu précédemment, pourtant gage de vertu pour les entrepreneurs paternalistes du XX^e siècle. Pourquoi serait-il alors à bannir des jardins d'agrément pavillonnaire ? Peut-être est-il associé à une forme d'autoproduction, héritage du XIX^e siècle, symbole d'insuffisance de classe ouvrière voire de pauvreté plutôt que de vertu ?

Stérilisation résidentielle

Nicolas Soulier note une tendance nette, qui consiste à *non pas seulement interdire mais tout simplement empêcher*. L'empêchement systématique a cet avantage qu'il permet de faire l'économie des interventions nécessaires pour faire respecter l'interdit. Ce dispositif est aussi efficace qu'il se met en place souvent de façon discrète et non perçu par les habitants et les passants. Il s'incarne, selon Nicolas Soulier, par l'emploi répété de Zones tampons, un principe simple qui consiste à *occuper le terrain pour empêcher physiquement que l'interdit ne puisse être enfreint*, en évitant ainsi les accidents, les incivilités, les (mauvaises) appropriations...

Le dispositif consiste donc à mettre des espaces tampons là où toute appropriation pourrait survenir, quitte à supprimer ainsi les activités dans les espaces extérieurs. Les pelouses, les plantes en massif, les aires de parkings, et les aires de jeux d'enfants sont souvent là pour encadrer les comportements. « *Le résultat ? On habite et parcourt un vaste tapon paysagé, un vaste parking tamponné. Plus personne ne s'active, sauf quelques enfants*

⁹⁶ Nicolas Soulier, *Reconquérir les rues*, p. 15, source: www.aufeminin.com/jardin posté le 19/10/06

⁹⁷ Dubost, Françoise, op. cit., p.146

dans l'aire de jeu, et les automobilistes quand ils rentrent où sortent de leur voiture garée. »⁹⁸

Nicolas Soulier fait un inventaire des processus de stérilisation, d'un projet de résidentialisation d'un grand ensemble à Viry-Châtillon⁹⁹ auquel il a participé en tant que concepteur initial. À l'origine, l'idée de *résidentialiser* les grands ensembles, sonnait pour Nicolas Soulier, comme l'occasion d'ouvrir davantage les immeubles sur la rue, de favoriser les appropriations. En somme de permettre l'expression de la vitalité de ces espaces habités.

Nicolas Soulier explique qu'après avoir accepté sa proposition de plan, le bailleur décida de se passer de ses services afin de réaliser les premières courées témoins. Le bailleur suivit les plans proposés par l'architecte mais négligea les détails d'exécution. Tandis que l'architecte préconisait *une ambiance qui évoque plus le monde rural que celui des résidences. Même si le bailleur a respecté le plan proposé il en changea le fondement du projet : ainsi, la courée témoin se composait d'une clôture en brique, façon pavillon, d'un local poubelle placé à l'entrée de l'immeuble de façon ostentatoire, de plantations, façon square à l'entretien anonyme.*

Le bailleur va finalement en modifier complètement l'atmosphère du lieu souhaité. Nicolas Soulier constate alors : *« on entre chez soi par un parking, comme on rentrerait dans une supérette. »*

Après ces premiers essais, ce modèle sera finalement répété à l'identique pour chaque ensemble d'immeuble du quartier. *Loin d'être une source de différenciation de proche en proche, la « résidentialisation » uniformise encore plus le grand ensemble. Il s'agissait auparavant de barres dans un parc, il s'agit maintenant d'un « grand ensemble de parkings », au fond desquels on loge des habitants.* Nicolas Soulier constate ici, que les intentions de départ ont été dénaturées au fur et à mesure du projet. Constituer une rue vivante avec des accès directs depuis la rue ou d'une courée sur rue favorisant les appropriations visibles n'étant plus des caractéristiques retenus. *« Il n'y a aucun espace de jardin qui soit jardiné par le gens eux-mêmes ; aucun espace où bricoler, aucune trace d'activité. (...) Quel rendez-vous donner dans « l'espace vert », quels jeux entreprendre dans « l'aire de jeux », quelles activités envisager dans « l'espace tampon » ? Où est donc alors la substance de notre habitat, où sont alors les jardins habités, les cours accueillantes, les rues vivantes ? »*

Réglementations, *résidentialisations*, zones tampons, toutes ces stratégies d'anticipation révèlent la conviction que « l'on ne peut pas faire

⁹⁸ Soulier, Nicolas, *op. cit.*, p.59

⁹⁹ L'Exemple et les citations de cette page sont issus de Soulier, Nicolas, *op. cit.* p.60-69

confiance ».

On ne peut pas faire confiance ni aux automobilistes, ni aux habitants. Les usagers étant considérés comme « mineurs » à savoir incapable d'autonomie et de se responsabiliser eux-mêmes dans un habitat collectif. Les dispositifs pour les guider, les séparer, leur imposer des trajectoires se multiplient de plus en plus. Ceux-ci sont bien-sûr indispensables à un usage collectif sur des bases communes, cependant il n'y a de moins en moins de marge de manœuvre, car il semble qu'il faille aujourd'hui empêcher toute spontanéité. Nicolas Soulier ajoute, qu'aucune participation active de l'habitant n'est recherchée et qu'aucune ouverture n'est faite aux initiatives.

Lorsque la confiance ne règne pas, il est alors plus aisé de rendre impossible et des figer les lieux, plutôt que de favoriser les initiatives. On assiste depuis plusieurs années à cette volonté de figer l'espace urbain dans des usages définis. Ainsi pour ne citer qu'un exemple, les discrètes chaises urbaines par ailleurs très confortables, remplacent peu à peu les traditionnels bancs publics où les sans-domiciles risqueraient de s'allonger, par exemple le nouveau parvis de la gare Saint Lazare. Le revers de ces pratiques est l'aboutissement à une stérilisation de la vie des gens. D'autre part, si l'argument premier de ces pratiques est la raison sécuritaire, on pourrait craindre un effet inverse par une forme de déresponsabilisation. Ne faudrait-il pas *pour restaurer une sécurité durable, instaurer d'abord une confiance mutuelle ?*

2. SUIVRE UNE NORME, C'EST PARTAGER DES VALEURS COMMUNES

La maison, symbole de valeurs d'une société

Clare Cooper Marcus s'est intéressée à la signification de la « maison », selon les théories psychologiques de Carl Jung qui mettent en avant les concepts d'*inconscient collectif*, d'*archétype* et de *symbole*.¹⁰⁰ Jung, qui commença par adopter les théories Freudiennes, éprouva une certaine insatisfaction à attribuer uniquement à la théorie de l'inconscient individuel les motifs persistants des rêves et des fantasmes de ses patients.

Il proposa la théorie de l'inconscient collectif *liant l'homme à son passé primitif, dans lequel serait déposé certains nœuds d'énergie psychique, qu'il nomma archétypes*.¹⁰¹

« Si nous pouvons concevoir l'archétype comme un nœud d'énergie psychique de l'inconscient, alors le symbole est le moyen par lequel il devient manifeste dans l'ici et le présent de l'espace et du temps. Ainsi un symbole, bien qu'ayant

¹⁰⁰ Marcus, Clare Cooper, op.cit. Chapitre VII, p.163-192

¹⁰¹ Marcus, Clare Cooper, ibid, p. 164

une réalité objective visible, a également toujours un sens profond caché et seulement partiellement intelligible, qui représente ses racines dans l'archétype. »¹⁰²

Ainsi, et comme il a été développé dans ce mémoire au chapitre concernant l'individu et sa maison, l'homme entretient une relation d'identification forte à sa maison. La maison assure une image de soi, souvent tiraillée entre originalité et conformisme. *« De nombreuses études en Angleterre, en Australie et aux Etats-Unis ont montré que lorsqu'on leur demande de décrire leur maison idéale, quel que soit le revenu ou leur milieu social, les personnes interrogées ont tendance à décrire une maison carrée, plantée dans un jardin, non mitoyenne, et destiné à une seule famille. »¹⁰³*

Même si l'habitant recherche l'originalité, lorsqu'un groupe de voisinage est homogène, il ne cherche pas à se distinguer mais il se conforme aux normes de son groupe. Herbert Gans a montré comment les habitants d'un même quartier peuvent élaborer et se fixer des normes à eux-mêmes. *L'entretien du jardin correspond bien moins au besoin de se singulariser qu'à l'obligation ressentie par tous de « faire le ménage dehors », et de soigner le décor de sa maison comme le fait le voisin.* Il explique également comment l'humour est utilisé comme une forme de « techniques de contrôle social » non consciente.¹⁰⁴ Ainsi, le groupe pousse même de façon douce, a une certaine forme de conformité, que certains habitants, en faisant d'autres choix de vie peuvent mettre en danger.

Clare Cooper Marcus analyse ainsi des habitats peu ordinaires, maisons mobiles hippie, maisons sur l'eau de Sausalito : *« Lorsque certains affichent trop ouvertement leur appartenance à une nouvelle image du moi (par leurs vêtements, leurs coiffures, leurs maisons), la majorité de la communauté les perçoivent comme une menace à ses valeurs. Par exemple, ces maisons sur roues, comme image du moi, ne pouvaient pas être acceptées par les autres citoyens. »¹⁰⁵*

Si l'on considère les théories de Carl Jung et, notamment l'idée de « maison du moi » évoquée par Clare Cooper Marcus comme valables, cela peut être une raison importante de la difficulté pour nous-autre de tolérer un changement de la structure de base de l'habitat. Il serait difficile d'accepter d'habiter autrement que dans une maison entourée d'un jardin, car elle constitue un symbole fondé sur un archétype qui appartient à un inconscient collectif occidental. Plus l'archétype est archaïque et plus le symbole devient lui-

¹⁰² Marcus, Clare Cooper, *ibid*, p. 165

¹⁰³ Marcus, Clare Cooper, *ibid*, p. 168

¹⁰⁴ Gans, Herbert, *The Levittowners*, 1967 cité par Dubost, Françoise, *op. cit.*, p.147

¹⁰⁵ Marcus, Clare Cooper, *ibid*, p. 170

même universel et immuable. « *Puisque le moi doit-être un archétype aussi universel que l'humain lui-même, cela pourrait expliquer l'universalité de sa structure symbolique, la maison, et l'extrême opposition de la plupart des hommes à tout changement de sa forme de base. [...] Ainsi, l'idée de vivre dans une maison ronde, une péniche ou encore une caravane, représente pour la plupart des individus une menace, car elle suggère un changement de leur concept fondamental d'eux-mêmes. Une maison conventionnelle et un concept de moi à base rigidement statique se soutiennent mutuellement.* »¹⁰⁶

S'incarner c'est habiter dans le monde matériel, explique C. C. Marcus, c'est prendre une forme physique, et dans cette perspective, faire partie du monde. Ainsi « *Notre habitation est à la fois une assertion de qui nous sommes en tant que membre d'un groupe social, et un miroir de qui nous sommes – et pourrions devenir – en tant qu'individus.* »¹⁰⁷ Enfant, nous cherchons d'abord l'appropriation de notre environnement pour répondre à la question du « qui suis-je ? ». Puis une fois adulte, lorsque nous avons plus ou moins réglé cette question, nous essayons de répondre à « Qui sommes-nous ? » et nous décorons nos demeures dans le mélange de ces deux questions.

Un mépris du goût populaire ?

L'aspect extérieur de l'habitat communique une certaine image de soi à la communauté urbaine. Les initiatives de décoration personnelles sont ainsi règlementées par des textes écrits. Mais au-delà des règlements, une pression sociale silencieuse agit sur les choix en matière de décoration à travers une morale esthétique qui méprise le goût populaire. Lorsque les constructions ou les décisions personnelles des habitants ne nuisent pas forcément à la sécurité ou à l'harmonie, elles sont parfois simplement considérées comme de « mauvais goût ». Ce jugement est un élément supplémentaire pour justifier l'empêchement, par les défenseurs d'un bon goût, de tout faux pas en matière de décoration visible de la rue. Françoise Dubost évoque ce goût populaire traditionnel qui « *préfère les contrastes colorés à l'harmonie des teintes et recherche l'effet d'abondance par l'accumulation des ornements.* »¹⁰⁸, pas toujours du goût de l'élite intellectuelle, comme les architectes par exemple.

« *Le centre a gardé sa personnalité, je dirais son tempérament, mais tout autour on rencontre une ceinture de pavillons individuels qui forment une*

¹⁰⁶ Marcus, Clare Cooper, *ibid*, p. 190

¹⁰⁷ Marcus, Clare Cooper, *ibid*, p. 227

¹⁰⁸ Dubost, Françoise, *op. cit.*, p. 148, voir Collette Pétonnet sur l'usage de la couleur sur les cités de transit évoquée par François Dubost en note de bas de page.

sorte de banlieue insipide et pitoyable. [...] Une cacophonie de maisons sans aucun style. La laideur par incohérence et indifférence. De surcroît, les jardins qui entourent chaque habitation sont limités par les palissades et les clôtures les plus hétéroclites, au point qu'ils donnent une impression de misère. Et pourtant, on aurait pu faire mieux pour le même prix. Quoi qu'on en dise, il ne s'agit nullement d'un problème d'économie mais d'imagination esthétique. Les plantations sont tout aussi disparates, car faute d'un esprit commun, tout le monde rivalise dans l'absence de goût, chacun en faisant à sa tête et à son incompétence en matière d'arrangement floral. »¹⁰⁹

Dans le chapitre Décor et Décorum, Françoise Dubost analyse cette tendance à considérer le goût populaire comme un « mauvais » goût. « *Le décor des jardins de banlieue ne serait que la copie minable des « beaux jardins ». Un décor d'emprunt, que les ruraux à leur tour se mettent à emprunter aux citadins [...].* »¹¹⁰ Françoise Dubost note cependant, à l'époque où elle écrit ce livre, c'est-à-dire dans les années quatre-vingt, qu'il y a une évolution du jugement vis-à-vis du goût populaire qui commence à être reconnue autrement que comme un sous-produit du décor bourgeois. Elle en conclut que cela « *montre au moins que les normes esthétiques ne sont pas immuables, que certaines ne correspondent qu'aux normes d'un milieu social et s'affrontent comme telles aux autres normes d'un autre milieu : l'esthétique pavillonnaire n'est peut-être si souvent condamnée ou censurée que parce qu'elle reste marquée par le goût populaire.* »¹¹¹

Mais on peut s'interroger sur la dimension véritablement populaire, c'est-à-dire issue du peuple, de ce goût. Ne serait-il pas avant tout influencé par l'industrie et les marchés ? Aboutissant alors à une décoration appauvrie et stéréotypée. Mais faut-il généraliser ce constat pessimiste, qui se limite à voir partout l'uniformisation du goût ? « *Mais faut-il généraliser et ne pas voir partout que décadence et appauvrissement ? Les jardins que j'ai décrits, les jardiniers que j'ai écoutés me paraissent fournir bien d'autres réponses.* »¹¹² Même s'ils sont comme chacun, influencés par les images produites d'une société de consommation, chaque acte de décoration fabrique finalement une myriade de variantes autour de ce qui peut être considéré comme un goût standardisé. Il n'y a donc pas pour autant un appauvrissement du goût populaire.

Françoise Dubost, souligne un fait, inséparable du savoir-faire, et qu'elle désigne comme spécifiquement populaire, c'est le goût de l'exploit qui conditionne les canons de la beauté.

¹⁰⁹ Freund, Julien, *Aphorisme sur l'architecture rurale*, 1974, cité par Françoise Dubost dans *le jardin ordinaire*.

¹¹⁰ Dubost, Françoise, op. cit., p.139

¹¹¹ Dubost, Françoise, ibid, p.141-142

¹¹² Dubost, Françoise, ibid, p.143

« Réussir à faire pousser le plus gros légume, ou réussir à acclimater un mufler d'Afrique, c'est la démonstration et la consécration du talent jardinier. [...] Le plaisir de la réussite est le même. Comme Le Nôtre s'enorgueillissait de ses vergers autant que de ses parterres, le jardinier admire ses tomates autant que ses dahlias. »¹¹³

¹¹³ Dubost, Françoise, *ibid*, p.149

Chapitre 7 : Le 12 rue du village

L'architecture qui m'intéresse se construit dans un temps long et dans l'interaction avec ceux qui y demeurent. J'ai donc choisi d'utiliser mon projet de diplôme effectué en 2011, car je ne souhaitais pas entamer un projet d'architecture, en parallèle du travail de recherche théorique. Le projet qui va être abordé a constitué mon projet de diplôme de fin d'étude en D.S.A.A. Architecture intérieure à l'école Boulle en 2011. Il est resté à un stade de projet et n'a pas été mis en œuvre. Le projet d'architecture nécessite une analyse du contexte approfondi pour pouvoir être pertinent dans sa réponse. Revenir sur mon projet de diplôme me permet aujourd'hui de clarifier ce qui n'était qu'alors des intuitions et ce sera peut-être aussi l'occasion d'une critique plus affinée de ce projet. Même si actuellement je n'aurais pas dessiné les détails du projet comme je l'ai fait à l'époque, cela me laisse un recul plus intéressant pour analyser ces choix, y compris sur les questions techniques et structurels qui ne seront pour autant pas développés dans ce mémoire.

1. UN HLM DANS UNE BANLIEUE FAVORISEE

Nature du lieu :

L'immeuble de logements est situé à Mont-Saint-Aignan, dans la banlieue de Rouen en Seine-Maritime (Normandie). Il s'agit d'un immeuble composé de 80 logements. Malgré une construction assez récente datant de 1987, les façades de l'immeuble sont assez dégradées. Le crépis est par endroit détaché, il y a des coulures dues à des problèmes d'évacuation des eaux de pluies... ces dégradations renvoient une image négative de ce logement au sein du quartier qui lui, est plutôt coquet. Ce dernier est composé d'un petit centre avec quelques commerces ainsi que de zones d'habitat pavillonnaire soignées. Lorsqu'ils y ont emménagés, les premiers habitants étaient fiers d'habiter dans ces logements tout neufs, centrés sur un espace vert collectif. Il est vrai qu'au-delà de son espace dégradé qui tranche dans ce quartier aisé, le bâtiment comporte quelques atouts. Il est sur trois niveaux, restant à dimension humaine et comporte des balcons et des petits jardinets qui ont été généreusement investis par certains de leur habitants. L'immeuble est centré sur un espace vert collectif, laissant une vue agréable sur la verdure à la plupart des habitants des lieux.

Un logement habité à l'intérieur mais abandonné à l'extérieur:

Mais malgré ses atouts, l'image de cet immeuble reste négative car (peut-être par contraste) il paraît délabré au sein de ce quartier plutôt aisé, où les jardins y sont bien soignés et les maisons entretenues. Mais ici, celui qui s'occupe des parties visibles de l'habitat est *Logiseine*, un bailleur social en charge de l'entretien et de la rénovation de l'immeuble. À l'origine, cet immeuble avait été construit pour les fonctionnaires de France télécom, c'est donc l'Etat qui était le premier propriétaire de ces logements afin de pouvoir y loger ses employés. Mais suite aux nouvelles politiques de diminution des services publics, l'Etat a finalement revendu son bien à un bailleur privé. Les espaces verts comme les couloirs et les halls sont entretenus par des sociétés de nettoyages employées par la société *Logiseine*, dans un souci d'économie et de rentabilité. Il en est de même pour l'entretien de la façade et de l'immeuble lui-même. Peu de chose ont été faites depuis la construction de l'immeuble, en 1987.

Lorsque j'étais enfant, dans le milieu des années quatre-vingt-dix, on pouvait voir devant cet immeuble une grande pergola avec des plantes grimpantes. Aujourd'hui, la glycine a disparu, le métal de la structure a été rongé et il ne reste plus que les pieds-bac à fleur en béton vide. Si j'avais effacé de ma mémoire d'enfant cette pergola, je l'ai retrouvée sur les plans d'architecte du bâtiment.

Les architectes ont souvent des intentions de création d'une atmosphère tout à fait séduisante, mais une atmosphère ne se décide pas sur papier. Si ces intentions ne sont pas investies par quelqu'un dans la durée, puis transmises à d'autres, elles n'auront qu'une existence éphémère. Une existence de quelques années qui généralement suivent la construction du bâtiment. Or, il avait plein d'atouts au départ et il a sans-doute été pensé assez généreusement par ses concepteurs. Cependant les réalités financières du bailleur font qu'il ne s'est pas permis par la suite d'entretenir trop généreusement ces lieux. Ces lieux où d'ailleurs *Logiseine* ne réside pas car ses locaux sont situés ailleurs dans la ville.

Je me pose alors cette question : ne vaut-il pas mieux, particulièrement quand le bailleur a peu de moyen, établir un partage différent dans la gestion de l'entretien et de la culture du lieu de vie. L'habitant accepterait-il d'avoir un rôle plus important à jouer dans l'aspect extérieur de son habitat ? Même s'il s'agit d'un lieu collectif ? Est-ce possible ? Est-ce souhaitable ? Si le bailleur manque de moyen, d'envie, de temps à consacrer à ces habitats, pourquoi ceux les habitants devraient-ils attendre passivement la prochaine réforme thermique qui obligera légalement le bailleur à agir en leur faveur ? Dans cette attente passive, ceux qui demeurent souffrent de refléter une image qui n'est pas la leur. Alors que certains fleurissent généreusement leurs balcons spontanément, il serait souhaitable d'autoriser à le faire. Mais plutôt que de laisser des pots-de-fleurs vides dans l'espace commun, plutôt que d'avoir un espace vert aussi triste qu'un rond-point de centre commercial,

peut-être que les habitants pourraient se sentir plus « chez-eux » s'ils pouvaient contribuer directement à l'image de cet immeuble ? Ne serait-ce que par des petites actions anecdotiques...

Mais les habitants ont-ils envie de cela ? Le bailleur trouve-t-il cela souhaitable, en-a-t-il un intérêt propre ? Cette idée va à l'encontre de la tendance croissante du prêt à l'emploi qui semble satisfaire le plus grand nombre. Donner aux habitants une plus grande gestion de leur habitat, ne serait-il pas prendre le risque de produire un bâtiment dont on ne maîtrise plus l'évolution esthétique ? Ne serait-ce pas prendre le risque de passer d'un bâtiment actuel, certes légèrement dégradé et ennuyeux mais cependant maîtrisé à un bâtiment « bidonville », à l'image intolérable pour le voisinage.

Je n'ai pas la réponse à ces questions, les propositions que j'ai fait ne sont que des simulations, elles n'ont pas valeur de démonstration. Mais ces propositions sont sous-tendues par une vision du projet urbain et architecturale, comme processus et non comme aboutissement. C'est à mon sens là, la cause du mauvais vieillissement de ces bâtiments. Ils ont été pensés comme une image instantanée sans projet de durabilité, sans penser et se projeter sur des habitants qui vont y demeurer longtemps, y vivre et y habiter. *«Les bâtiments de notre époque technicienne visent délibérément une perfection sans âge, n'intègrent pas la dimension du temps, ni le processus de vieillissement qui est inévitable et significatif.»*¹¹⁴

Mais rentrons plus en détail dans l'analyse de ce lieu habité à travers le regard de ceux qui y habitent.

2. LES MOTS DE CEUX QUI VIVENT ICI

Voici quelques extraits des deux entretiens avec Mme R. et Mme G. dans leur appartement.¹¹⁵

Mme R. et Mme G. habitent au 12 rue du village

Mme R. habitante d'une soixantaine d'années. Elle habite au 2^e étage depuis neuf ans. Elle vit ici avec son mari et son chien. Je la rencontre un lundi midi de novembre, nous discutons dans sa salle à manger. Il pleut dehors et les rideaux de la porte fenêtre qui donne sur le balcon sont ouverts. Mme R. possède un jardin familial, situé dans le même quartier, elle y passe beaucoup de temps.

¹¹⁴ Pallasmaa, Juhani, *Le regard des sens*, Linteau, 2010, p.20

¹¹⁵ Cf. en annexe à la fin de ce mémoire, la version intégrale de la retranscription de ces deux entretiens.

R : Oui, je laisse comme ça (les rideaux ouverts) pour que le chien comme ça il peut voir (dehors). Le tapis est devant (la fenêtre) comme ça quand le chien sort dehors et qu'il revient...

R : Mais, moi ça me change énormément, j'habitais avant un château (en désignant un tableau au mur)(Vous habitiez là avant ?) Oui, alors un peu beaucoup les boules. Un peu beaucoup même. (Pourquoi vous êtes passé de ce château à ici ?) Parce que ça appartient à France télécom-La Poste, et quand ils se sont séparés, ils ont mis en vente. Il est au domaine au loup entre Le Houlme et Houpeville. Et ils l'ont vendu. Donc nous, on y était gardiens depuis 18 ans, et au bout de 18 ans on nous a dit, « écoutez-vous n'avez pas le choix ». (Donc ça fait combien de temps que vous habitez ici ?) Et maintenant ça fait 9 ans. Ça fait 9 ans que c'est fermé. Alors la taxe d'habitation je ne suis pas contente du tout, du tout, du tout, du tout. (Pourquoi ?) 1200€, c'est énorme, avant je payais 185 francs

R : Vous voyez mon petit château comment il était beau ? Voyez pas, on avait 17 hectares là-bas, on avait seize chevaux, (et c'est vous qui vous occupiez des chevaux ?) C'est mon mari, moi non, moi je m'occupais de l'intérieur. Il est à vendre tiens ! Si vous voulez aller le voir, il est à vendre (mais je n'ai pas d'argent, rire) 750 000€ ! Vous pouvez, on ne sait jamais, ma petite fille m'a dit, « oh mamie ce serait bien tu sais si tu le rachetais le château », je lui ai dit : « oui ma chérie ».

(Et si on vous proposait une maison ?)

R : Ahh ! (rire) je m'y en vais tout de suite : je n'y vais pas, je cours... Surtout pour mon mari, parce que moi mon mari a fait une très très grave dépression nerveuse, quand il est arrivé ici, 6 mois d'arrêt de travail, une tentative de suicide. (Du fait de l'arrivée ici ?) Oui. Ah non, voyez-vous si on me propose une maison, même si il y a des travaux à faire, je m'en vais tout de suite, mais alors tout de suite.

R : Au lieu d'avoir deux coiffeurs on préférerait avoir une petite épicerie, un petit « éco », car quand il vous manque du sel vous êtes obligé d'aller courir à Carrefour. Mais bon, moi je suis un peu campagne alors donc obligatoirement...



Figure 15: Intérieur de l'appartement de Mme G., crédit photographique : Amandine Langlois

Mme G. habitante d'une cinquantaine d'années, habite seule au rez-de-chaussée. Ses enfants ont quitté la maison il y a quelques années. Elle a un petit jardin privé, entouré d'une haie. Je la rencontre un dimanche soir de février, elle me reçoit dans sa salle à manger, d'où on entrevoit son jardinet par la porte-fenêtre. Mme G. parle beaucoup de son désir de lumière et des nuisances sonores qu'elle subit.

G : Moi je suis là depuis 95.

J'aime mon logement mais ce n'est pas ce que j'aurais s... enfin, avec le temps le bruit me gêne, on entend quand même beaucoup des choses...

G:... Alors c'est le même sol. Donc quand les gamins sautent, d'un côté ils s'amuse c'est des enfants, je veux dire. Mais toi, tu as l'impression qu'ils sont au-dessus de ta tête. On a l'impression d'être dans le même appartement. On a de la chance de tomber sur des gens quand même calme. Sinon, il est agréable comme appartement.

Moi, j'ai le soleil le matin dans le jardin jusqu'à trois heures et demi.

(Seriez-vous prêt à quitter votre appartement, si on vous proposerait une maison ?)

G : Oui c'est sûr. Mais ça dépend où c'est situé. Mais a quartier égal, je prends une maison. Parce que je serais chez moi déjà, enfin, je ne serais pas obliger de supporter les nuisances des voisins et tout ça

(Donc c'est surtout pour l'aspect nuisance et avoir son espace à soi ?) Oui, oui. (Et pour avoir un plus grand jardin, ou...) Oui, aussi avoir une. Oui tout à fait. Avoir une orientation différente aussi au niveau du soleil. Et choisir quelques choses qui me plait, dans lequel j'aurais envie de vivre. Mais c'est surtout, surtout, pour...parce que je te dis je me sens chez moi, parce que je vis là, donc quelques part c'est chez moi, c'est là où je vis, mes souvenirs, ma fille tout ça... mais je ne suis pas chez moi... C'est assez difficile à expliquer. Pour moi être chez moi, c'est n'entendre que ce que je fais. Mais partir pour une petite maison oui... pas de problème.

L'une et l'autre semblent avoir une idée assez claire de la maison qu'elles aimeraient habiter. Elles ne semblent pas rêver de grandeur, leurs désirs sont modestes mais sont le reflet du mode de vie qu'elles ont, ou souhaiteraient, avoir et des sujets qui les préoccupent.

(Quelle maison aimeriez-vous?)

G : Je n'ai pas envie d'une super grande maison. Mais j'aimerais avoir une maison où le soleil tourne autour tout le temps, où il y a du soleil dans toute la maison, avec des baies partout, c'est ce qui me plairait là actuellement. Car le

soleil je l'ai le matin, mais il ne rentre pas longtemps dans l'appartement, je ne l'ai presque jamais dans l'appartement. A partir de 16h, il a tourné, je n'ai plus de lumière.

(Quelle maison aimeriez-vous?)

R : Pour moi, l'idéal soit qu'il y ai une cour, un jardin pour faire mes légumes parce qu'on a loué un jardin là-bas... un garage, une cuisine, une salle, deux chambres c'est bon. De plein pied... A la campagne, n'importe où... Mont Saint Aignan, je n'en parle pas parce que j'imagine que la taxe d'habitation serait aussi haute...

Avant, c'était mieux...

Ce qui ressort de ses deux entretiens est que l'une comme l'autre ont le sentiment que le bailleur a laissé le lieu se dégrader, tant sur le plan de architecturale que dans sa prise en charge quotidienne. Je vais donc croiser les deux entretiens qui se rejoignent sur différents points.

R : Alors, quand je suis arrivée, très très bien, je trouvais ça jolie. C'était super beau, C'est super agréable.

L'aspect général :

(Que pensez-vous de l'image de votre immeuble ?)

G : Ah bas alors négative ! D'extérieur, je ne sais pas si tu as vue mais c'est complètement tout à refaire. Il y a des morceaux qui commencent à tomber dans mon jardin. D'ailleurs demain je vais en parler au correspondant, parce que... Tu retrouves des gros morceaux, tu vas dehors, moi je n'ai pas envie de m'en prendre sur la tête. Tu sais c'est ce qui recouvre l'extérieur. Ça tombe. Moi je suis là depuis 95, l'immeuble a été créé en 87, il n'a jamais été entretenue, juste un coup de karcher 10 ans après et c'est tout. Tu as vu quand il pleut, c'est imbibé, ça rentre... enfin bon, extérieurement c'est crado. Moi je trouve qu'extérieurement, Logiseine ça pêche quand même.

(Et au niveau du quartier, le quartier est quand même sympa du coup...)

G : Bas oui, ça dénote. C'est vrai ça fait bizarre tu as l'impression d'arriver dans un quartier de zone, de zonards. Alors qu'on ne l'est pas du tout, les gens sont très bien ici. C'est des gens... mais extérieurement les immeubles ça pêche, puis tu as vu l'autre côté ? Au niveau des balcons, c'est plein de moisissure. Il y a aucun traitement, rien, rien n'a été fait. C'est quand même... je ne comprends pas... je ne comprends pas que...

Les espaces extérieurs autour :

R : Nous avions quelques choses de très bien quand nous sommes arrivés, vous aviez dû les voir, les petits poteaux par terre. Avant il y avait une très très jolie tonnelle, ils l'ont enlevée, qui n'a pas été entretenue et qui s'est délabré.

G : Avant on en avait moins (de vis-à-vis) parce qu'il y avait la glycine qui faisait tout le tour maintenant, ils l'ont enlevé, puis ils ont laissé ces trucs monstrueux. (Pourquoi l'ont-ils enlevé d'ailleurs ?) Parce que, ce n'est pas la glycine qui gênait mais c'étaient les arcades en fer, alors ça, c'était jolie... Mais Logiseine n'a pas du tout entretenue, c'était du métal, du fer donc ça s'est rouillé, ça s'est piqué, ça s'est creusé et il y avait des trucs entiers qui tombaient donc ça devenait dangereux. Donc ce qu'ils ont fait, c'est qu'ils ont scié, puis ils n'ont pas retiré les plots, donc ça fait crado quand même. Ils devaient refaire le sol, parce que il y a des dénivelés. Casser tout ça, enlever les gros poteaux là, qu'ils ont laissé mais ils ont tout laissés mais n'ont jamais rien fait.

R : Mais bon c'est vrai, parce que bon... c'était une gentille place et aujourd'hui vous vous retrouvez avec des pilonnes en béton sans rien dessus, aucune fleur.

R : Les balcons n'ont pas été refaits, les peintures n'ont pas été faites.

Ces remarques posent les questions de ce qui est à la charge des locataires et ce qui restent à la charge du bailleur. Les habitants sont dans une position très critique vis-à-vis du bailleur, pour Mme G. tout ce qui touche à l'extérieur appartient à *Logiseine*.

G : Dans le parc, il n'y a rien. Avant ils nous mettaient des fleurs dans nos bacs, c'est fini ça. Ils sont tout vides, et tout plein d'herbe parce que, ils ne mettent même pas de dés herbant. Il faut qu'on réclame, parce que, soit disant que c'est à nous, mais non, ça appartient à Logiseine, c'est l'extérieur. C'est un abandon total. Moi mon jardin je me lui suis aménagé, je tonds mon petit jardin, mais si tu fermes ta haie il ne vienne plus te tailler ta haie à l'intérieur, c'est ton problème, c'est à toi de gérer, ils font de moins en moins de choses. Ce serait beau des petits massifs de fleurs.

Le concierge a été remplacé par une entreprise :

R : Oui, Avant, quand nous sommes arrivés, il y avait un homme qui était là et qui s'appelait Bruno je crois, et nous avions le devant de la porte qui était nickel, sans papier, nulle part, il nettoyait une fois par jour le garage, les escaliers était toujours nickel !

R : Oui, Y a plein de trucs que Logiseine ne fait pas, le remplacement des caoutchoucs, vidé les... (Les ordures ?) Non, non... les... ho ! Les ordures, me parlez pas des ordures ! (rire) Si vous attaquez la dessus on n'est pas bien, non

les gouttières. Mais les poubelles puisque on en est venu à nos poubelles, ce fameux monsieur qui nous sortait nos poubelles, que nos poubelles étaient nettoyer, que nos poubelles avaient des sacs, que ça sentait toujours bon quand on allait porter nos poubelles en bas. Là, c'est une infection. Le gars, c'est une société maintenant, le gars le fait n'importe comment et la plupart du temps il nous les met à l'envers, ce qui donne que bon... Mon mari était gardien dans le temps, donc les poubelles c'est lui qui s'amuse à les remettre à l'endroit.

R : Et c'est pas tout le temps propre, c'est pas aussi propre que quand c'était l'autre, qu'est-ce que j'aimerais qu'il revienne, mais je crois qu'il l'on a envoyé à Barentin.

G : Avant on avait quelqu'un à demeure ici, qui nettoyait les espaces dehors, il y avait un suivi, là c'est sale. Il y a ça aussi qu'il faut voir, le personnel de nettoyage, l'entreprise que Logiseine a pris pour faire ces travaux de nettoyage, c'est vraiment pas bien fait. Ça se retourne aussi sur les poubelles, parce que les poubelles, ils te balancent les poubelles une fois vidées dans n'importe quel sens. Il faut que nous on les tourne pour pouvoir ouvrir. (C'est le fait qu'il n'y ait plus de référent ?) Voilà c'est une entreprise, ils doivent tellement en faire qu'ils ne peuvent pas être tatillon, ce n'est pas être tatillon, c'est aussi pratique, nous on paye des charges aussi là-dessus. On estime qu'on devrait avoir... ce qu'on avait avant, la personne à demeure, faisait le ménage, c'était vraiment propre.

Critique du système mais empathie avec les hommes

Même si les habitantes sont critiques vis-à-vis du bailleur, cependant, elles ont toujours un mot gentil pour les individus en charge de faire fonctionner le système. Il n'y a pas d'amalgame entre un système qu'on déplore et ceux qui en sont les acteurs.

R : Par exemple ils ont refait toute la toiture, ils ont changé les radiateurs. Mais quand vous leur demandez, ça fait 9 ans qu'on est là, et cela n'a pas été changé une fois. Quand j'ai vu Mr D., parce que j'en ai un qui s'en va en bas.

Mr D. qui est très très gentil. Je lui ai posé la question je lui ai dit voilà, écoutez, j'ai ma planche-là qui noircit ... il m'a dit non, cela est à vos frais.

R : Là, Mr D. c a été malade, le pauvre, mais la femme de ménage est partie en vacances. Mr D. a fait remplacer la dame, mais cette dame n'est pas venue, ce qui donne que depuis Noël nous n'avons pas de femme de ménage.

R : Il (Bruno, l'ancien concierge) nous l'on enlever pour nous mettre une société à la place. La fille qui est là est gentille mais elle est débordée et elle en a marre car elle enchaîne les ménages, elle n'en peut plus !

R : Et le pauvre correspondant qui a été malade, il n'y est pour rien le pauvre, pour rien. (Vous le voyez souvent ?) Très gentils, alors là on est tombé sur un

correspondant génial, vous lui demandé quelques choses il est tout de suite à votre service, si il y a quelques choses qui va pas, il vient vous voir, il en discute avec vous. Avant d'en référer à ses supérieurs sûrement, pour ça il est génial.

Entre critiques, idées et actions

Bien qu'elle critique le délaissement du bailleur, Mme R. agit aussi à son niveau pour maintenir l'immeuble convenable, et j'ai l'impression qu'elle serait prête à agir davantage.

R : Regarder dans le couloir, vous êtes arrivée dans mon couloir, et bien j'ai mis des fleurs parce que c'était triste donc j'ai mis des fleurs. Je les mets pour tout le monde, enfin pour tout mon étage. C'est vrai que c'est triste.

R : Puisqu'il les ont enlevés (les glycines), pourquoi la ville n'a t-elle pas mit des petits bacs avec des géraniums dedans ? Enfin bref... Enfin ça c'est des idées à moi... (Rire)

R : J'ai un peu trop d'idée pour eux, sûr et certain.

R : Ce qui serait jolie je vous dis ce serait de mettre des bacs à fleurs sur chaque pilonne qu'ils ont laissé, de toute façon c'est dangereux, si un gamin tombe la dessus vous allez voir un peu.

R : Donc pendant qu'elle (la femme de ménage) était malade, j'ai nettoyé mes escaliers, enfin les miens. Je me suis arrêté à l'étage du dessous, faut pas croire que j'ai fait tout l'immeuble, juste pour que notre coin à nous soit propre, ma petite voisine elle ne peut pas parce qu'elle est très malade, donc c'est moi qui ai fait sa partie, mais je ne vais pas jusqu'à là-bas au bout, je m'arrête, je descends les escaliers, car comme j'ai un chien, quand je remonte, obligatoirement il fait des traces donc c'est un peu normal aussi que ce soit pas toujours à elle (la femme de ménage), la pauvre, de nettoyer les cochonneries des chiens. Il y a quand même quatre chiens dans l'immeuble.

R : Oui, par exemple les peintures du couloirs, ça fait neuf ans que je suis là, ça fait neuf ans qu'elles n'ont pas été faites. Alors si jamais on veut qu'il soit fait il faudrait qu'on se prenne par la main et qu'on le fasse nous-mêmes. Il y a plein de choses comme ça.

R : Je n'ai pas de sous, sinon il y a longtemps que se serait fait, je mettrais des petits rond avec plein de géranium comme ils font vous savez sur le bord des routes, c'est beau quand vous les regarder là, sous les lanternes, ça descend partout, ça pourrait être jolie. (Et si Logiseine disait, on laisse aux habitants, l'entretien de ces choses-là ?) Moi ça ne me dérangerait pas de le faire, non, à

condition que ce soit eux qui achète les pots, mais changer les fleurs selon les saisons ce ne serait pas... ils m'amènent le tout, je le fais moi.

Le plaisir du jardin

Mme G. habite en rez-de-chaussée, elle bénéficie d'un petit jardinet
Mme R. possède un balcon qu'elle utilise comme pièce de stockage, elle loue un lopin de terre à cultiver dans les jardins familiaux, à quelques centaines de mètres de son logement.

Les balcons des autres :

(Qu'est-ce que vous pensez des balcons de vos voisins ?)

G : Ça empêche le jour de rentrer déjà. Puis eux...Les gens n'y vont pas, et moi, étant au Rez-De-Chaussée ça empêche la clarté de pénétrer quand même. (A : Est-ce que vous trouvez que les gens l'investissent ?) Non, pour ma part, moi je ne vois pas beaucoup de gens sur leur balcon. Et puis, maintenant, ils n'osent plus trop y aller, parce que c'est dangereux, parce ça bouge... il y en a qui sortent du béton, c'est dangereux. C'est tout rouillé, c'est du fer, ils ont passé une couche de peinture rouge mais ça s'écaille en dessous donc ce n'est pas attractif pour le gens d'aller sur des balcons comme ça. Au-dessus la petite jeune fille elle n'y va pas. Et puis bon, nous on n'est pas bien exposé, donc il faut vraiment qu'il fasse chaud (A : du coup ils s'en servent différemment) Bas, mettre ce qu'ils peuvent pas mettre à l'intérieur. (A : De l'autre côté il y a des fleurs sur un balcon...) Oui, mais c'est vrai que de notre côté nous il n'y a pas, c'est vrai que c'est attractif quand on voit des fleurs, ça donne de la gaité.

Mon balcon :

(A : du coup vous êtes au 2^e étage, donc vous bénéficiez quand même de pas mal de lumière) R : Ah oui, oui. Le seul inconvénient qu'il a notre appartement, c'est qu'il y a pas de couverture au-dessus du balcon comme ceux du dessous, ceux du dessus ils sont couverts, (A : du coup ça vous permet d'avoir la lumière qui rentre plus...) Peut-être. Mais avec la pluie c'est moi bien...

R : Sur le balcon nous n'y allons pas. Il est un peu petit et il est sale, il n'est pas agréable, ça n'a pas été peint. Quand vous allez dehors, vous revenez vous en avez plein les pieds, ce n'est pas la peine. Donc sur le balcon, j'y mets mes lavettes, mes bouteilles d'eau (A : c'est comme une petite pièce de stockage un peu ?) Voilà c'est comme une pièce de stockage, et de l'autre côté, j'ai une petite armoire où je mets tous mes pots, pour me faire toute mes conserves.

Il est intéressant de noter la tendance à ressentir un manque, dans les petites différences qu'il y a entre les habitants, notamment à travers l'exemple du balcon : Selon Mme G. le balcon du dessus lui « *empêche le jour de rentrer* »,

tandis que Mme R. souhaiterait « comme ceux du dessous » avoir une avancée au-dessus de sa fenêtre pour être protégée de la pluie.

Mon jardin :

(A : vous manquez un peu de lumière donc ?) G : Oui... mais par contre j'ai le plus grand des jardins, on ne peut pas tout avoir non plus. Et c'est plus calme, de l'autre côté il y a les enfants qui jouent, c'est normal... il y a plus de monde de l'autre côté, c'est plus grand quand même. J'ai moins de vis-à-vis et j'ai moins de nuisances extérieures. Les jeunes qui font du ballon, bon c'est normal... De ce côté-là je suis quand même plus calme parce que la route là, il n'y a pas beaucoup de monde.

(A : Vous préférez votre jardin et être au RDC, plutôt qu'avoir une vue depuis un balcon) G : Oui ça, ça ne me gêne pas du tout d'être dans un rez-de-jardin, et puis au contraire je préfère parce que c'est vrai que ça fait quand-même un peu maison le fait d'avoir un jardin. Même si les voisins sont des fois à leurs fenêtres, L'été je sors mon parasol, je me mets là dessous et on ne me voit pas. Et il n'y a pas de vis-à-vis, je veux dire, les gens ne sont pas là, ils travaillent... (A : ça ne vous gêne pas qu'il y ait des gens qui puissent vous voir ?) Non Ça me gêne pas parce qu'ils y sont jamais sur leur balcon, parce que... ce sont des gens que je vois jamais. Enfin si, la petite jeune fille...

G : Il est assez grand oui, oui. J'ai le jardin, oui, oui, l'été je peux profiter du jardin. (A : oui, vous aimez bien votre jardin ?) Oui, tout à fait. Ah oui, Oui. J'aime bien le jardin. (A : ça c'est vraiment...) Oui, c'est un coin particulièrement agréable. Même si je n'ai pas l'ensoleillement de l'autre côté, parce que l'autre côté, ils sont au sud (A : oui, d'accord).

(A : Du coup vous y êtes souvent ?) Bas, du coup quand je peux, oui, j'y suis bien-sûr. (A : En Normandie... on n'y est pas tout le temps...) On n'y est pas souvent, mais dès qu'il y a un rayon de soleil oui, et puis bon, pour le chien, c'est sympa.

Mon jardin municipal

R : On a pris un jardin municipal.

R : Parce que je vous dis, on a pris un jardin partagé ou nous y faisons : nos pommes de terre, nos carottes, nos oignons, nos navets, nos poireaux, nos choux, nos salades et puis j'ai 6 groseilliers, 4 cassis et deux cassis à maquereau et des fraises. Donc j'ai fait de la confiture, de la confiture. Alors pendant le mois d'été c'est le jardin, la maison et les pots ! (A : D'accord donc vous y êtes quand-même souvent) Et dans notre jardin, nous pouvons y faire un barbecue et nous pouvons y manger ! (A : D'accord, c'est plus qu'un jardin potager alors ?) Il est jardin potager en premier, mais bon, plutôt que de revenir jusqu'ici et se remettre à manger et repartir au jardin. On est aussi bien à partir avec notre gouter, et de pas être obligé de revenir jusqu'ici.

Discours esthétiques sur leur habitat et l'espace environnant.

Il m'a semblé intéressant d'extraire ce qui s'approchait d'un discours esthétique, ou ce qui est qualifiant des ambiances d'espace. Ces formules nous en dit plus sur le goût de ces deux femmes. On notera également que lorsqu'elles évoquent « ce qui est beau », le ton de voix change, elles semblent visualiser en même temps ce qu'elles expriment.

Ambiances et choix de décoration

« Où le soleil tourne autour tout le temps, où il y a du soleil dans toute la maison. »

« Voyez, on colle un peu de photos dans tous les sens »

« La salle, elle est claire, c'est sympa moi j'aime, puis bon j'ai mis des couleurs chaleureuses, chatoyantes parce que ça amène un peu de chaleur. Donc ça me plait bien. »

« Avoir une orientation différente aussi au niveau du soleil. Et choisir quelques choses qui me plait, dans lequel j'aurais envie de vivre. »

Jugements esthétiques, expression du goût

« Ce qui serait jolie je vous dis ce serait de mettre des bacs à fleurs sur chaque pilonne qu'ils ont laissé »

« Avant il y avait une très très jolie tonnelle. »

« C'était une gentille place »

« Je trouvais ça jolie. C'était super beau, C'est super agréable. » (Tonnelle)

R : « J'ai mis des fleurs parce que c'était triste donc j'ai mis des fleurs. »

« Jardin : Oui, c'est un coin particulièrement agréable. »

« C'est vrai que c'est attractif quand on voit des fleurs, ça donne de la gaité. »

R : Ce serait beau des petits massifs de fleurs.

R : Je mettrais des petits ronds avec plein de géranium comme ils font vous savez sur le bord des routes, c'est beau quand vous les regarder là, sous les lanternes, ça descend partout, ça pourrait être jolie.

Il ne faut pas négliger ces expressions du goût. Ces sensibilités peuvent être les moteurs d'actions qui peuvent être profitables à tous lorsqu'elle se concrétise. Le micro exemple qu'on trouve dans ces entretiens est celui de Mme R. mettant un pot de fleurs dans son couloir « pour tout le monde » et « parce que c'est triste ». Cet exemple peut paraître ridicule, anecdotique et peut-être de très mauvais goût, mais c'est exactement cela qui m'intéresse, ces micro-initiatives pourraient avoir une place plus valorisées dans la construction de la ville. Car c'est là, dans les attentions portées aux espaces et à ceux qui l'habitent, que réside vraiment l'amabilité d'un lieu.

Chapitre 8 : Conditions de l'émergence d'une ville aimable

Comment produire une ville dense qui laisse des marges d'actions visibles aux individus ? La plupart du temps, les jardins privés n'ont pas leur place dans les centres villes, ni dans les habitats collectifs. Pourtant on a vu que ce type d'espace, avait une importance fondamentale, sur le plan psychologique et symbolique pour l'individu qui habite les lieux. La présence de jardins est également importante pour le quartier, elle y amène la nature et en retour les habitants peuvent y exprimer leur personnalité. Ces espaces extérieurs privés, semblent donc avoir une double importance à la fois pour les individus qui les habitent et pour la communauté urbaine qui les entrevoit. Comment valoriser ces espaces médiateurs au sein des habitats denses ? Les balcons d'immeuble peuvent-ils être, comme les jardins de maison, des espaces qui influencent la qualité d'ambiance du quartier ?

L'ambiance n'étant pas seulement une question esthétique, mais également une atmosphère liée aux comportements des usagers. Il semblerait que dans de nombreux cas de barres HLM par exemple, le balcon n'a pas véritablement fait l'objet d'une réflexion particulière voir, notamment dans son dialogue avec l'intérieur du logement. Le balcon est parfois déconnecté de l'habitat, parfois il n'existe même pas. Lorsqu'il existe, les initiatives d'appropriation des lieux sont découragées pour des raisons de sécurité et d'harmonie. Pourtant certains balcons, à force sûrement d'un soin particulier apporté par leur propriétaire, parviennent à ré-enchanter une façade un peu triste.

Les pistes énoncées pourront constituer des directions de recherche par la suite. Elles prennent place dans le cadre de notre question initiale, à savoir, *comment les espaces intermédiaires privés peuvent-ils enrichir l'ambiance urbaine et le plaisir d'habiter ?* Quels moyens peut-on mettre à disposition de ces espaces médiateurs afin qu'ils jouent un rôle visible dans la ville ? Je pense ici notamment à certains quartiers de banlieue ou de ville moyenne composés d'immeubles collectifs peu entretenus et souffrant souvent d'une image négative.

L'objectif de ce travail de recherche consiste à valoriser de ces espaces intermédiaires entre privé et public, à la fois en leur donnant plus d'ampleur mais aussi en leur permettant un usage plus riche. Ces espaces sont comme une frontière, une interface, un *nexus*¹¹⁶, à la fois ils séparent deux domaines spatiaux aux fonctions différentes et permettent un contrôle de la communication, de ce qui peut passer d'un espace à l'autre. Je souhaite enrichir cette frontière pour que ces espaces puissent devenir un véritable lieu de médiation entre habitat et milieu urbain.

L'approche proposée pour enrichir ces espaces est d'aborder le projet d'architecture comme un processus en devenir et non comme une finalité. En prenant compte à la fois des notions de temps et d'espace, le projet se construit dans une démarche qu'on pourrait qualifier de « non finie ». Plutôt que de verrouiller l'usage de l'architecture, soit par des choix de formes soit par des biais réglementaires, on essaye d'adopter une démarche positive. Il s'agit de ne pas terminer pour ne pas figer le devenir de l'habitat. L'architecture doit susciter, permettre, inciter, motiver les initiatives des habitants, afin d'initier une dynamique et d'installer ceux qui habitent là dans une posture active.

Dans un premier temps je détaille cette approche du projet non-fini, puis je montre des exemples d'application à travers des choix effectués lors de mon projet de diplôme sur différents types d'espaces extérieurs.

1-LE NON-FINI

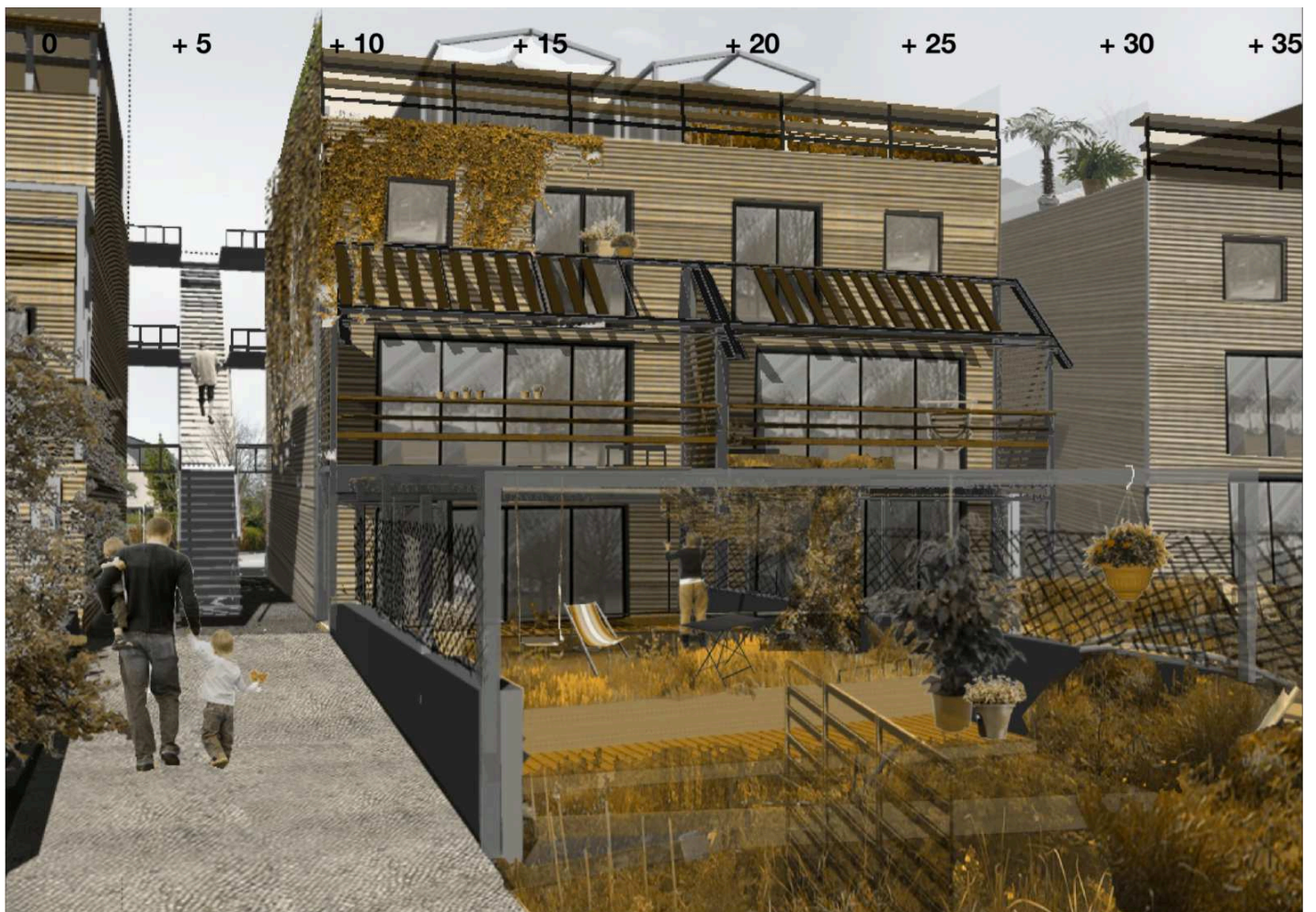
« La poussée des plantes, l'action des éléments appellent l'action humaine (...). Certaines de ces occupations peuvent être savantes et demander du temps à celui qui s'y livre, mais d'autres peuvent être très légères. (...) Même ceux qui ne font rien ont à leur disposition cette forme très décisive: ne pas empêcher les plantes de pousser, ni les voisins de s'activer. Accumuler au fil du temps, ces éléments forment une part a priori dérisoire, en volume et en coût, de l'espace urbain; mais on peut y voir à la réflexion une part très substantielle de l'architecture d'une habitation et de l'habitat dans lequel elle s'inscrit. »¹¹⁷

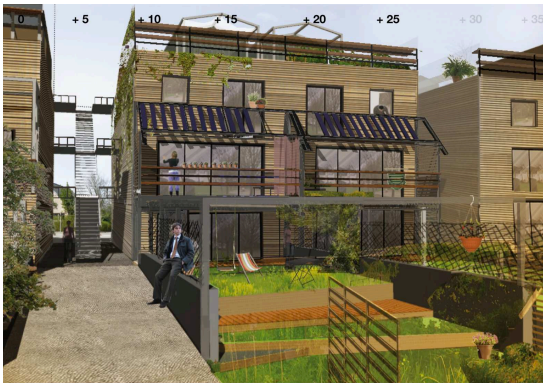
Un jardin, s'il est investi, est pour le passant attentif une scène bavarde. Cet espace extérieur dit quelque chose de celui qui l'habite, de ses goûts, de ses modes vie et parfois de son histoire. Le bavardage des lieux contribue à rendre l'architecture vivante et ainsi rendre le quartier accueillant pour les visiteurs.

¹¹⁶ En biologie, un *nexus* est une jonction communicante, mettant en relation le cytoplasme de deux cellules voisines.

¹¹⁷ Soulier, Nicolas, op. cit., p.93

Figure 16 - suite de visuels proposant le vieillissement d'un bâti sur trente ans.





Pour une architecture non-finie

Si l'on suit la logique du « deuxième chantier » proposé par Nicolas Soulier, il faudrait alors envisager de s'éloigner de la démarche d'architecture qui tente d'aboutir à la mise en œuvre d'un ouvrage fini ne nécessitant plus qu'un simple entretien après son achèvement. Nous pourrions adopter « *une démarche non-finie, qui consiste à considérer que l'ouvrage du premier chantier n'est qu'une étape, qu'il ne fournit qu'un support pour une autre production, et qu'il est normal et souhaité que le chantier se continue par la suite.* »¹¹⁸

Dans un projet *non-fini*, le projet est considéré comme un processus. Dans un premier temps, l'ouvrage architectural se fabrique dans *un cadre contractuel, financier, marchand, réglementaire, normé*, tant dans la conception que dans la mise en œuvre. Puis, une fois les lieux habités, le *deuxième chantier* débute, constitué de multiples petits chantiers qui s'échelonnent dans la durée. Chacun d'eux pris séparément ont peu d'importance « *mais qui, additionnées au fil du temps, peuvent avoir des grands effets dans l'espace. Le rapport entre ce qui serait principal (la construction initiale) et secondaire (les ajouts) peut ainsi parfois s'inverser.* »¹¹⁹ Dans ce « Deuxième chantier », les délais ne sont pas figés, ni même souvent imaginables et les biens sont plus ou moins éphémères.

L'architecture « *sort de l'épreuve du temps plus accomplie et plus aboutie, et non pas usées et endommagée. Le deuxième chantier s'inscrit alors dans l'horizon d'attente de ce projet initial; il est non seulement le bienvenu, mais venant compléter sa mise en œuvre, il en forme la deuxième étape nécessaire.* »¹²⁰

Comment désigner les productions? Les ouvrages du 2^e chantier? S'interroge Nicolas Soulier. « D'un certain point de vue il s'agit d'ornement accumulés au fil du temps, ils ne forment pas un simple décor, qui serait agréable mais accessoire. Ces menues constructions, ces dépendances, ces abris, ces stocks, ces véhicules, ces plantes et même ces objets ou meubles divers et variés qui triaient ici et là, deviennent partie intégrante de l'architecture des lieux, et lui donnent toute sa matière et tout son sens. »

Ainsi, l'architecture *non-finie* s'inscrit dans une *temporalité ouverte*, cette architecture est en attente, et continue de se faire au fil du temps « à la maison ».

¹¹⁸ Soulier, Nicolas, *ibid*, p.94

¹¹⁹ Soulier, Nicolas, *ibid*, p.95

¹²⁰ Soulier, Nicolas, *ibid*, p.96

Elle engage des processus de coopération et de convivialité. Cependant nous pouvons noter que ce qui guide l'action de ces habitants et des responsables d'urbanisme cités dans les exemples de Brême et Fribourg, sont les opposés exacts des interdictions et des empêchements que nous observons en France.

Le plaisir de compléter¹²¹

Clare Cooper Marcus parle du sentiment qui angoissant de l'« achevé ». *« La chose qui me déprime le plus concernant cette maison, c'est qu'elle est terminée. C'est comme d'achever une peinture ; il n'y a plus rien à en faire ; elle est finie, elle n'a besoin que d'entretien ; elle n'exige plus de travail créatif.(...) »*¹²² Elle explique : *Construire une maison, le patio, le jardin, la serre, c'était pour Maria, comme créer un tableau ; mais une fois achevée, « encadrée », « pendue au mur », il est temps d'aller vers l'œuvre créative suivante.*

*« Du point de vue psychologique on pourrait définir le plaisir esthétique comme un plaisir de compléter les choses (...) D'où l'idée que l'art doit produire, essentiellement des choses incomplètes et assez simplifiées. Nous faisons alors, chacun pour notre propre compte, un acte artistique pour lequel l'incitation nous a été communiquée par l'artiste. »*¹²³ Avec cette idée de « plaisir de compléter », Yona Friedman, appuie l'idée qu'il est stimulant d'être face à un objet qui n'a pas été fermé et où il reste encore une place pour y glisser ses propres idées.

Alessandro Mendini parle, comme évoqué au chapitre 5, du « projet mou » qui semble similaire à ce que désigne Nicolas Soulier avec le deuxième chantier. Le fait de nommer ce prolongement du travail de construction permet de le valoriser, de lui donner une importance vis-à-vis du chantier initial. Il précise : *« Le projet mou considère comme positif un état de non-projet de la surface du globe, une nouvelle ville indéterminable physiquement, ouverte, disponible, fluide, galactique, réalisée par agrégat de gestes minimes et non par décision et par institution de programmes maximums. »*¹²⁴

¹²¹ Friedman, Yona, *L'architecture de survie, une philosophie de la pauvreté*, L'éclat, 2003, p196-199 évoque le « plaisir de compléter »

¹²² Marcus, Clare Cooper, op.cit., p. 212

¹²³ Friedman, Yona, *L'architecture de survie, une philosophie de la pauvreté*, L'éclat, 2003, p196-197

¹²⁴ Mendini, Alessandro, op. cit., p520

En faire moins et cesser de vouloir tout contrôler

« On pourrait penser que « moins » ne peut pas être « plus », et pourtant on peut vouloir en faire le moins possible pour en donner le plus possible : plus on en fait, plus on ferme. Moins on en fait, plus on ouvre et plus on donne : le moins de forme pour le plus de sens, le moins de règlement pour le plus de liberté. »¹²⁵

Par cette formule, Patrick Bouchain désigne cette architecture non-finie comme un acte de générosité envers celui qui va l'habiter, proposant d'en faire moins, et que ce moins entraîne plus de plaisir.

« S'il est essentiel de construire pour quelqu'un et qu'il n'existe pas d'œuvre sans auteur, il faut néanmoins que le lieu construit soit impersonnel, c'est-à-dire qu'il ne soit ni parfait, ni strictement identifié à la personne qui l'a commandé, à celle qui l'a imaginé ou à celles qui l'ont réalisé, qui sont autant d'auteur qui ont chargé l'architecture de leur substance. L'ouvrage doit rester ouvert, « non-fini », et laisse un vide pour que l'utilisateur ait la place d'y entrer pour s'en servir, l'enrichir sans jamais le remplir totalement, et le transformer dans le temps. Aujourd'hui, non seulement les lieux sont personnalisés, mais ils sont fermés, c'est-à-dire terminés. Les architectes tentent de faire œuvre de concepteur avec des projets qui leur ressemblent et ils ferment ces œuvres, les rendent rigides, pour être sûrs que personnes ne puissent les transformer car ils n'ont pas confiance ni en leur commanditaire, ni en leur utilisateur. [...] Il en résulte généralement une architecture morte avant que d'être née car dès le moment où elle est finie elle n'intègre les changements de rapports et de désirs. »¹²⁶

Ce n'est pas la logique de l'architecture dominante, les bâtiments doivent être des « standards » et si celui qui vit ici veut transformer ce standard, toutes traces seront effacées suite à son départ. A l'inverse de cette vision, Patrick Bouchain propose une forme de retrait de la part de l'architecte : *« Je n'aime pas retourner dans les lieux pour refaire ou modifier l'architecture que j'ai fait, alors que beaucoup d'architectes revendiquent ce qu'on appelle le droit de suite, c'est-à-dire de tenir l'œuvre le plus longtemps possible conformément à l'originale. »¹²⁷* L'architecte peut donc initier une dynamique mais il est bon qu'il se détache du projet pour le transmettre ensuite à ceux qui vont l'habiter.

Nous pouvons comparer cette approche à celle du paysagiste Gilles Clément, qui propose plutôt une démarche de jardinier observateur-

¹²⁵ Bouchain, Patrick, Construire autrement, op. cit., p.41

¹²⁶ Bouchain, Patrick, ibid, p.27-32

¹²⁷ Bouchain, Patrick, ibid, p.115

accompagnateur plutôt que décideur. Le jardinier observe le développement spontané de la faune et la flore et accompagne simplement son développement en permettant à telle ou telle plante de s'épanouir. *« Il est évidemment difficile d'imaginer quels aspects prendront les jardins pour lesquels on a prévu une existence qui ne s'inscrit dans aucune forme. A mon avis, ces jardins-là ne devraient pas être jugés selon leur forme mais sur leur aptitude à traduire un certain bonheur d'exister. »*¹²⁸

2-EXEMPLES D'APPLICATIONS

Le balcon : ouvrir de l'intérieur vers l'extérieur

Avoir une vue directe sur l'espace extérieur privé dont on a la charge ne nous incite-t-il pas à en prendre davantage soin? L'ouverture crée un lien visuel entre intérieur et extérieur. Le « décor » du balcon a alors une incidence sur la décoration intérieure de l'appartement, qui lui, est souvent soigné. Avoir vue sur son balcon permet de maîtriser en partie, le paysage qu'on voit de son salon. Ce travail des ouvertures permet de lier davantage intérieur et extérieur et cela invite naturellement à prendre soin de ces espaces intermédiaires et de relier davantage vie intérieure et image extérieure. En effet, comme nous l'avons vu précédemment dans les entretiens, « ... c'est moche dehors, mais les gens sont bien ici, ils sont propres ». Les habitants souffrent d'un écart entre l'image extérieure de leur logement et celle de sa vie intérieure. Ouvrir davantage les appartements sur les espaces de balcons, de jardinets c'est peut-être aider la générosité intérieure à s'épancher à l'extérieur ?

¹²⁸ Bouchain, Patrick, *ibid*, p.167

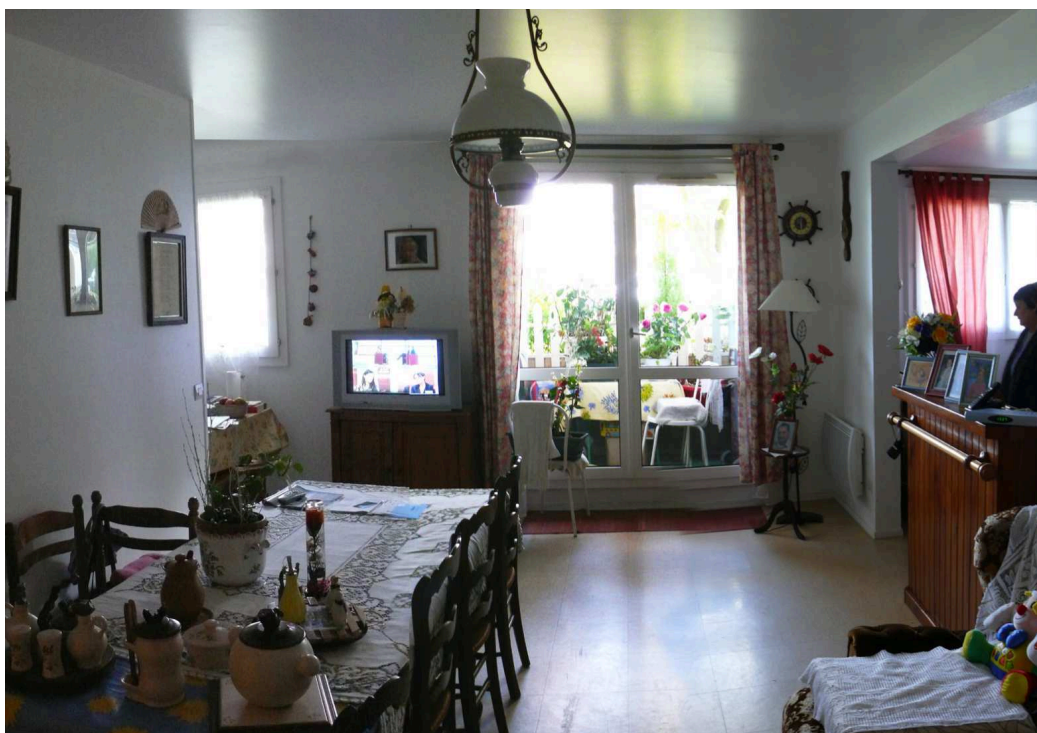


Figure 17 - Vue d'un intérieur d'appartement actuellement

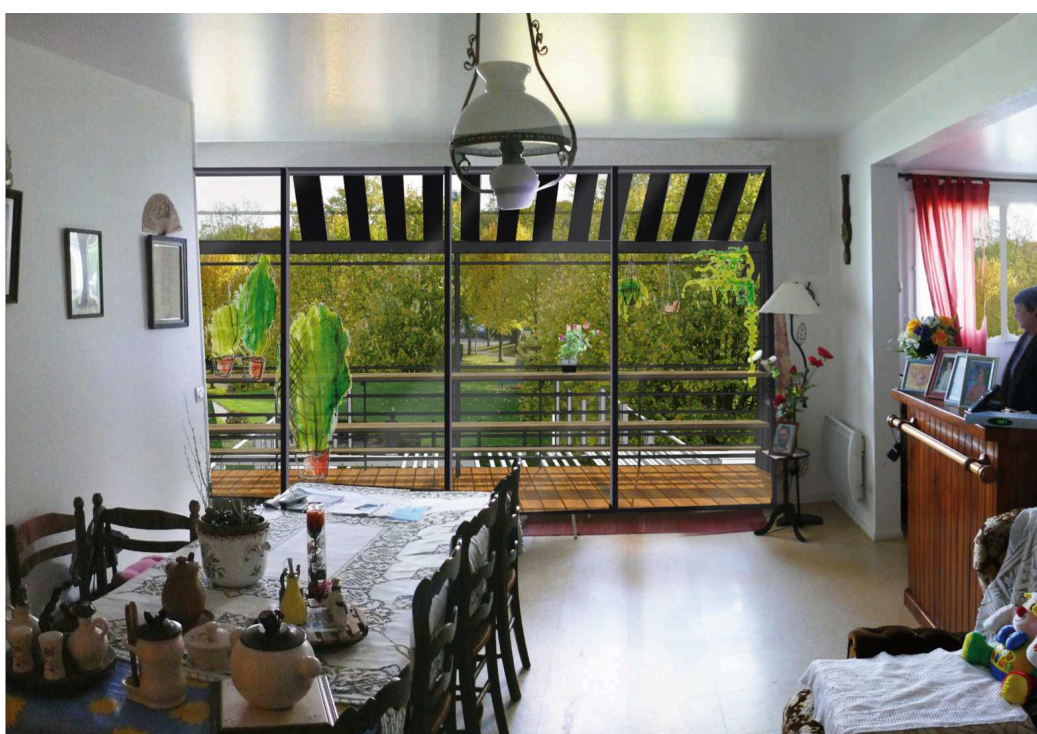


Figure 18 - Vue du même intérieur, avec proposition d'une ouverture plus grande

Des actions privées pour le public

Lorsqu'on s'occupe de son balcon, le fait-on pour soi ou pour les autres ? La construction sociale est liée à la construction de l'espace. « *Laisser aux riverains une part de l'espace public, c'est les laisser contribuer et agir de manière privée "mais pour le public", comme le disait l'habitante de Tokyo qui mettait des pots de fleurs sur l'espace public pour faire plaisir aux passants et aussi pour réguler la circulation. Cela nécessite un cadre et un travail d'accompagnement de la part des autorités en charge de l'espace public.* »¹²⁹

Que ce soit pour les jardins ou les balcons, il existe ainsi deux types de pratiques : l'une se tourne vers la vie privée, une autre qui se tourne vers la vie publique. Ces espaces peuvent être soit aménagés pour l'habitant lui-même, soit pour les passants qui vont les entrevoir.

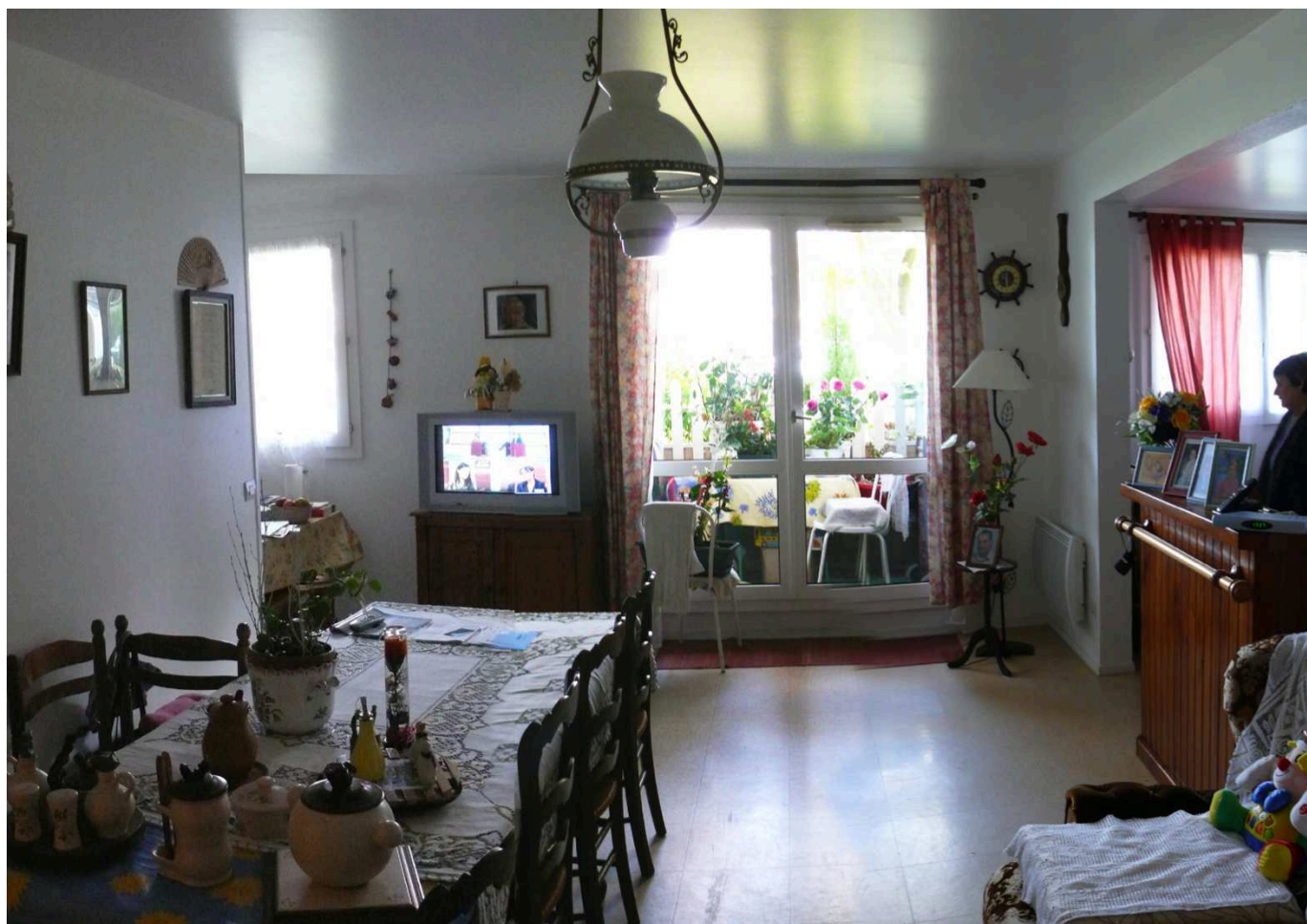
Ouvrir davantage l'espace privé sur l'espace public, peut être vécu comme une exposition de son intimité au grand jour, et cela n'est pas toujours apprécié par les habitants. En effet, certains d'entre eux cherchent avant tout à s'isoler sous d'épais rideaux ou derrière d'importantes haies, afin de ne pas subir le regard de l'autre et se sentir réellement chez soi, loin des autres.

On peut donc supposer que pour parvenir à une ville qui laisse épancher sa générosité à l'extérieur, il faut d'abord préserver la liberté de pouvoir se retirer, se refermer ou encore se protéger. L'attitude d'« ouverture » à la collectivité ne peut donc pas être imposée aux habitants. Toutefois, ne peut-on pas valoriser davantage ceux qui l'adoptent en prenant en compte cette possibilité dans le projet ?

¹²⁹ Nicolas Soulier, *ibid*, prend l'exemple du quartier *Rieselfeld*, où un urbaniste de la construction sociale est intégré au projet. Il participe à l'accueil des nouveaux habitants du quartier, suit les initiatives, identifie les problèmes à résoudre, au fur et à mesure que se développe le quartier. Les tâches de l'urbaniste de la construction de l'espace et de l'urbanisme de construction social sont ainsi liées.



Ex 1 : Sur cette photo les pots de fleur sont accrochés de façon généreuse vers la rue, face extérieure du garde-corps. (Une pratique souvent interdite par les règlements de copropriété pour cause de danger relative à la crainte d'une chute d'objet sur la voie publique).



Ex 2 : La mise en scène est faite côté fenêtre tandis que l'extérieur est bien délimité. Par ailleurs, la séparation se trouve renforcée par l'ajout d'une palissade en plus du garde-corps.

Le balcon : Un chantier de détails

Rapprochons-nous un peu de la structure d'un balcon. L'échelle de l'habitant est bien souvent à l'échelle de la main. Ainsi le choix des épaisseurs, des matériaux, les trous, les espaces qui résident entre deux barreaux, le diamètre de ces barreaux, constituent d'infimes détails qui peuvent empêcher ou non un micro projet de se réaliser. Suspendre une guirlande à son balcon ou accrocher une jardinière à un garde-corps par exemple, sont des actions qui ne reposent en réalité que sur de petits détails bien souvent pas plus grands qu'un pouce. Cependant un certain nombre de choix formels imposés rendent difficile la moindre tentative de « bricolage ». L'architecture ne pourrait-elle pas être une belle opportunité pour redonner un espace de créativité à l'habitant ?

Nicolas Soulier parle de toutes ces petites actions comme d'un *Deuxième chantier*. Il utilise le mot chantier car il explique qu'il s'agit d'un atelier à l'air libre autrement dit, d'un lieu où s'effectue une production dans un certain désordre informel, mais toujours en relation avec une idée de projet. Le chantier exprime l'idée d'un lieu et mais aussi d'un temps tel un processus en cours mais inachevé. « *Les petites actions et petits faits qui composent ce processus d'ajout forment bien un chantier, qui suppose un cadre d'accueil, construit au préalable. (...) Ce chantier qui vient après, est le 2e chantier.* »¹³⁰

Même si les productions des habitants pris séparément peuvent-être perçues comme anecdotiques voire insignifiantes au regard de grands chantiers professionnels, ce deuxième chantier forme une part substantielle de l'architecture des bâtiments habités. Cette manière de fabriquer est irremplaçable. L'architecture est aussi là pour permettre et supporter ce deuxième chantier.

Ainsi, les structures, à la fois sur les balcons, les jardins et les espaces en toiture, favorisent une forme de rugosité qui permet de s'accrocher, de modifier ou de *bricoler*.

Le garde-corps de balcons est par exemple l'occasion d'une personnalisation qui permet que les lattes de plancher des balcons soient amovibles afin d'envisager une végétalisation du sol. Ces lattes pouvant alors devenir étagères sur le flanc du balcon. Les poteaux de chaque angle sont travaillés avec des perforations afin de pouvoir envisager d'y accrocher un fil tendu de manière, pourquoi pas, à suspendre une lampe ou autre...

¹³⁰ Soulier Nicolas, *ibid.*, p.94

Il s'agit de permettre la spontanéité dans le sens où elle qualifie l'action d'une volonté délibérée qui va de pair avec des actes réalisés sans prescription.¹³¹

Sans doute ce dessin de balcon est peut-être un peu trop poussé, un peu trop fini, cherchant à anticiper beaucoup de choses, ce qui conduirait le balcon à un mauvais vieillissement. Comme l'exprime Patrick Bouchain par sa formule « *Faire moins pour donner plus* », il existe un difficile curseur entre la générosité du concepteur et une place libre pour la créativité des habitants qui prendront sa suite.

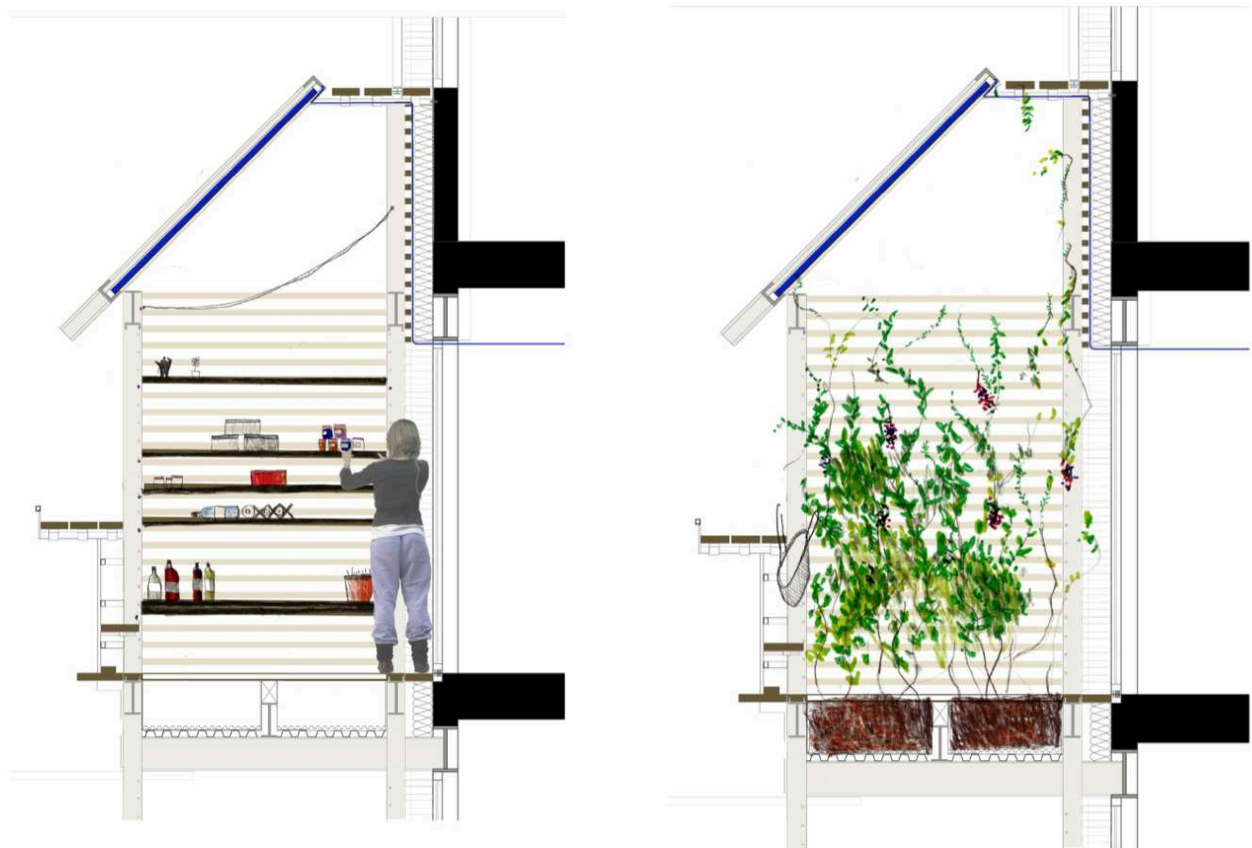


Figure 19: Coupes de balcons et déclinaisons d'usages possibles

¹³¹ Terme de spontanéité utilisé et défini en ce sens par Nicolas Soulier, *ibid.*, p. 86

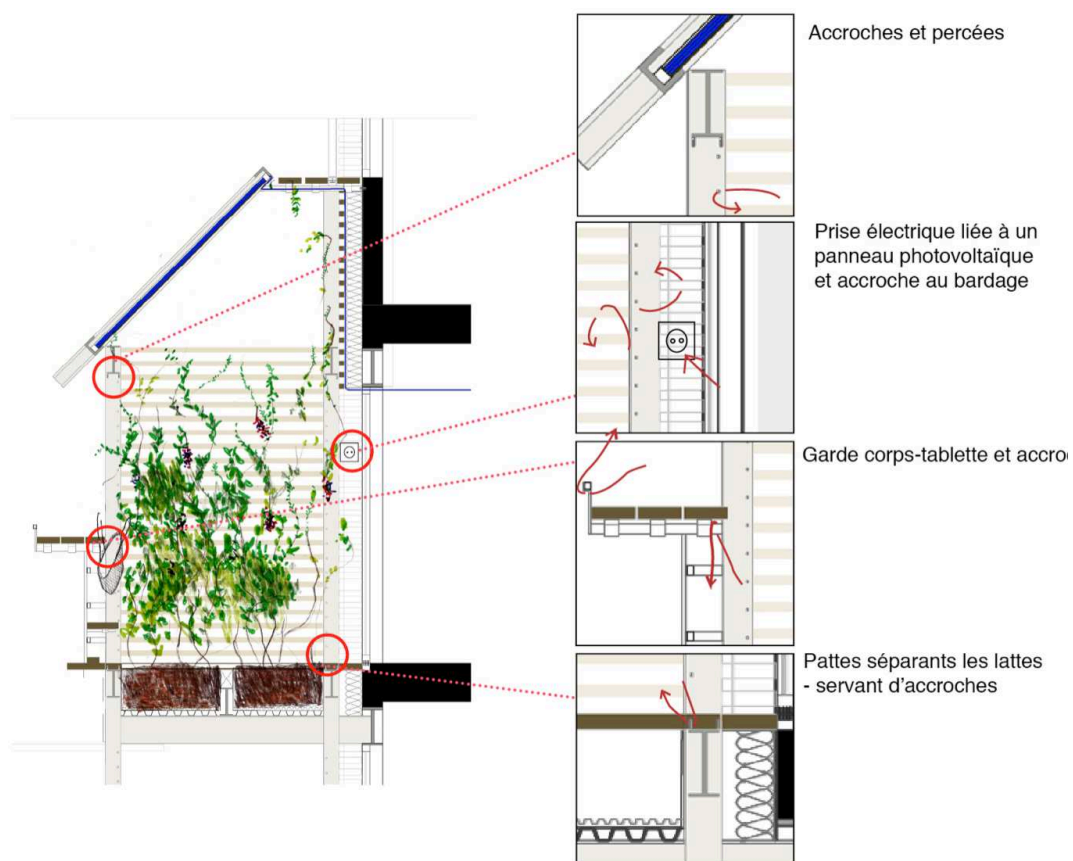


Figure 20: Coupes de balcon et déclinaisons d'usages possibles



Figure 21: Détail de plancher amovible sur les balcons

La toiture : espace privatisé ou partagé ?

Le balcon ne constitue pas seul, un espace extérieur habitable de l'architecture, les terrasses et la toiture constituent également des espaces médiateurs que les habitants peuvent investir. L'immeuble auquel je me suis intéressée se compose d'une barre formant en « u », et à l'Est de cette barre, d'une petite tour de trois étages. Dans mon projet de réhabilitation, j'ai choisi d'utiliser le toit de cette tour pour y installer des jardins destinés aux habitants de la tour. L'accès se fait par l'escalier central qui a alors été prolongé d'un étage, et qui accède à la toiture par l'intermédiaire d'une serre qui s'ouvre sur l'extérieur. Le choix a alors été fait, de ne pas pré-décider si le découpage du jardin devait être fait de façon individuelle, ou si la parcelle devait être collective. J'ai uniquement choisi de placer une structure métallique de (2m de haut), sur laquelle il est possible d'accrocher toutes sortes de choses (barrière, parois, balançoire, plantes grimpantes). Cette structure, seule, a peu d'intérêt esthétique, mais elle a le mérite de permettre un certain nombre de directions. Il arrive dans les logements étudiants, par exemple, que les espaces collectifs soient délaissés et pratiquement pas investis. Imposer les espaces collectifs, c'est prendre le risque que les individus fuient le groupe et se retranchent dans des espaces strictement privés. Aussi, les espaces partagés ne peuvent émerger que d'une volonté des intéressés eux-mêmes. Il ne sert à rien d'imposer par avance des modes de vie qui ne correspondent pas forcément aux usages et attentes des habitants.

Cette structure tente donc de permettre aux gens d'habiter cet espace comme ils le souhaitent et comme ils l'auront décidé. Ainsi il pourra être utilisé et conçu à la manière de jardins familiaux, ou encore un espace de communauté, ou bien des deux selon les affinités du voisinage. Mon travail de conceptrice étant de penser l'espace pour que différentes choses soient facilement possibles, permettant des actions liées à la construction et à la création : accrocher, fixer, suspendre, délimiter, séparer, ouvrir... favorisant la circulation entre espaces (accéder, sécuriser, éclairer, protéger).

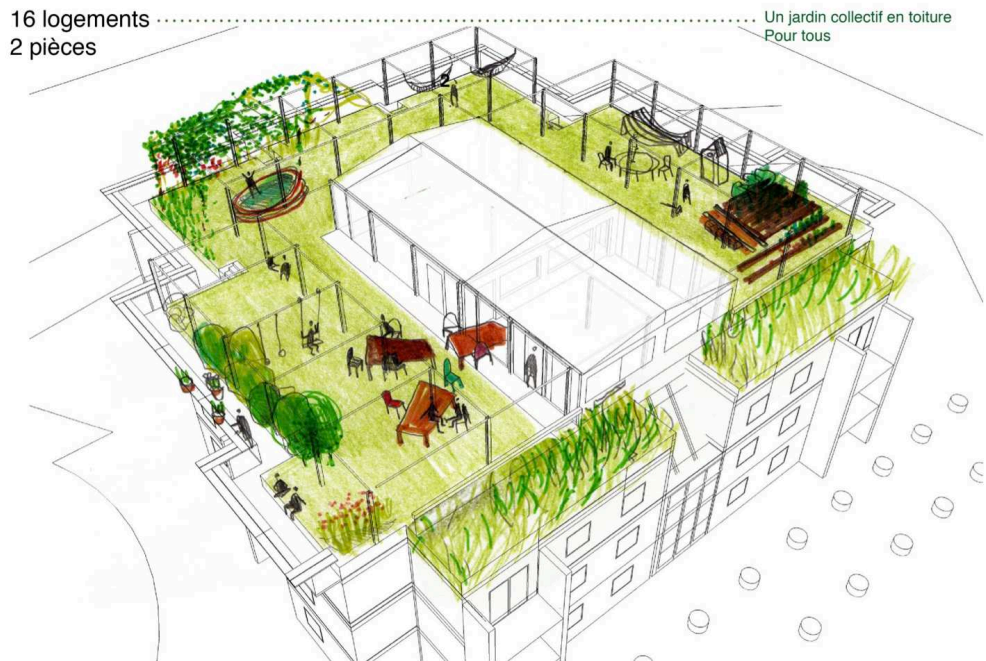


Figure 22: Deux projections d'usages possibles de la toiture de la tour Est. Une version mutualisée et une version privatisée.

Un espace central entre public et privé

Actuellement, l'espace extérieur au sol est en grande partie public. Il est entretenu au minimum par une société privée. Je propose de privatiser davantage l'espace au sol et de travailler la limite entre privé et public par l'intermédiaire de clôtures-barrières amovibles qui s'ouvrent sur un espace collectif.

Probablement faudrait-il travailler sur la nature des règlements de copropriété, car il ne s'agit pas juste de « pouvoir » mais également d'une volonté individuelle. Il ne s'agit pas de faire « changer les mentalités », mais d'instaurer un autre climat et de placer les gens dans une posture différente de celle de la passivité dans laquelle le système actuel les installe inévitablement.

Nicolas Soulier, à travers ses exemples de « processus fertiles », explique comment certains quartiers à Brême ou Fribourg notamment, ont su mettre en place un cadre spatial et social favorable à l'épanouissement d'une posture active des habitants dans la contribution la qualité urbaine. Nicolas Soulier s'intéresse au dialogue entre privé et public à travers la question de la rue. Il parle d'un « partage modal » et d'un « partage frontal » de la rue. Le partage modal correspond aux manières de *demeurer* dans la rue et de s'en occuper, tandis que le partage modal correspond aux manières de *passer* dans la rue. Même si nous ne sommes pas dans une situation de rue, avec cet espace central commun, nous retrouvons tout de même la question du dialogue d'un espace public entouré d'espaces privés. Il émet une hypothèse en tentant de comprendre pourquoi le quartier de Brême (*Viertel*) est-il si vivant. Il avance l'idée que ce qui peut-être la raison de cette ambiance, réside en un « double partage réussi ». Le « partage modal » de la rue est équilibré¹³² et le « *partage « frontal » est fait de telle manière que les riverains contribuent à constituer les rues, et à leur donner leur charme.* »¹³³ Il parle de « *frontages actifs* », à savoir si l'on investit les espaces donnant sur la rue en les entretenant alors ceux-ci deviennent de réels acteurs de la qualité urbaine. Ainsi « *Les rues de Brême sont donc l'affaire de la collectivité, mais aussi l'affaire des habitants riverains.* »¹³⁴

¹³² Le partage « modal » est réussi car marcher à pied et faire du vélo sont agréables et venir en voiture également possible, observe Nicolas Soulier. Cette rue n'est pas simplement une route réservée aux voitures. p.80

¹³³ Soulier, Nicolas, op. cit., p. 80

¹³⁴ Soulier, Nicolas, ibid., p. 80

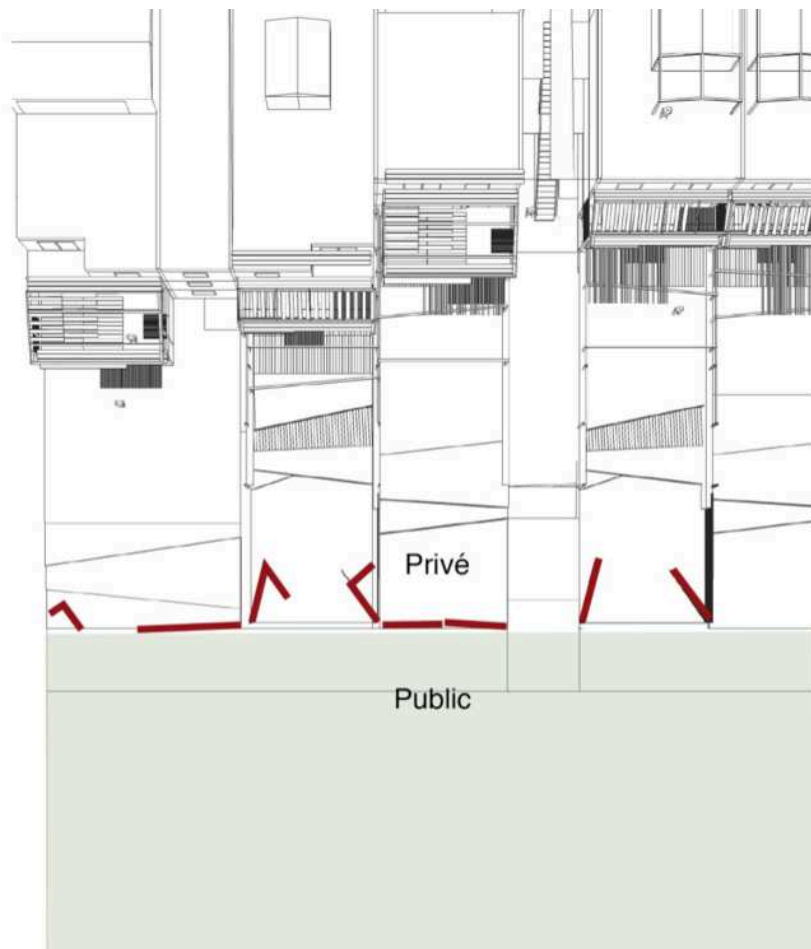


Figure 23: Plan des jardins privés s'ouvrant ou non sur l'espace collectif

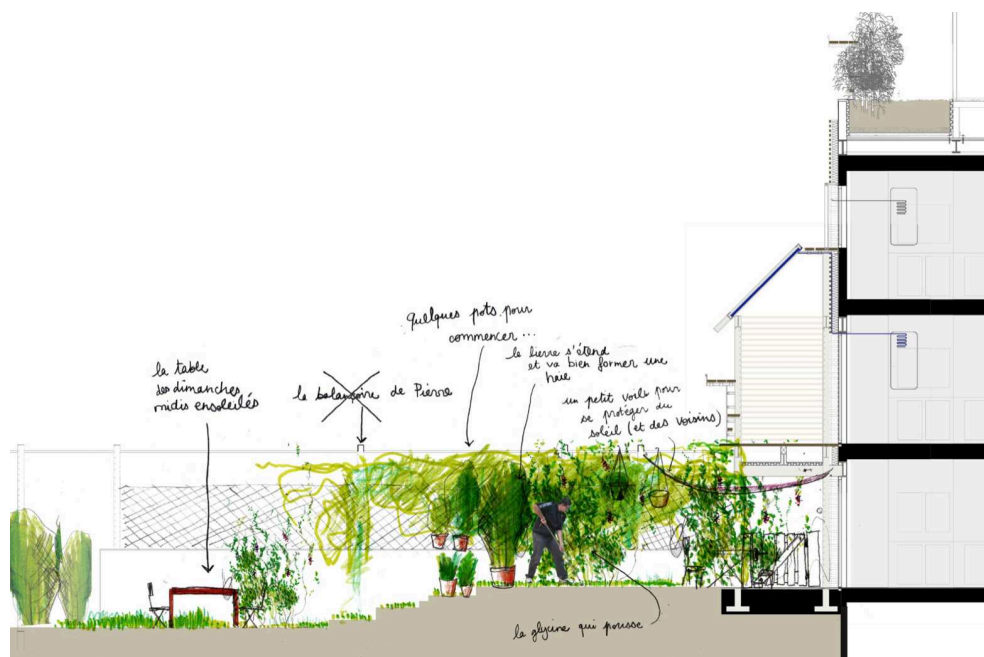


Figure 24: Coupe d'un jardin au pied des immeubles

Conclusion

L'objectif de ce mémoire est d'entamer un travail de recherche autour du dialogue entre habitat et espace urbain. Il a permis de mettre en lien des points de vue urbanistiques, psychologiques, symboliques, architecturaux, sociétaux, législatifs autour de la question de l'habitation de ses espaces extérieurs privés. Il s'agit pour moi, dans la perspective d'une future thèse, de poser les premières bases d'une recherche qui approfondira ce sujet ou un de ces aspects.

Durant l'année, j'ai pu constater que tandis qu'il existe une littérature assez riche sur les jardins privés, en revanche celle qui traite des balcons est moins abondante. Il semble y avoir un déséquilibre entre la quantité des sujets de presse magazine, de type décoration d'intérieur, qui s'intéressent à la question des balcons, vis-à-vis des écrits théoriques anciens ou récents. Comme si le balcon n'avait pas jusqu'ici été digne d'un intérêt scientifique et considéré comme un endroit sans intérêt au sein de l'architecture urbaine. Les balcons sont pourtant aujourd'hui des espaces symboliques du dialogue entre individus et communauté. Ils sont les traits d'union entre la ville et ses habitants.

Sans me limiter forcément à un type espace particulier, je souhaite valoriser davantage le rôle fondamentale de ces espaces privés extérieurs dans la construction urbaine. Ces espaces sont importants car ils sont comme des petites scènes individuelles qui donnent à entrevoir des morceaux authentiques de vie. Peut-être est-ce cette authenticité qui est touchante ? Certaines constructions ne semblent ne pas être prêtes à traverser le temps et ce manque d'acceptation du processus naturel d'évolution par le projet d'architecture tend à transmettre un sentiment de falsification et d'inauthenticité de l'architecture. Ces espaces médiateurs nous permettent d'entrevoir les marques d'un processus, qui lui, progresse avec le temps : l'acte d'habiter.

Mon travail s'inscrit à la croisée de plusieurs disciplines, en particulier l'urbanisme, l'architecture et le design. Ce travail m'oblige à m'intéresser successivement à plusieurs échelles du projet urbain. En valorisant le projet microscopique à l'échelle de l'individu, je souhaite essayer de créer des ponts entre différents points de vue afin de contribuer à l'émergence d'une ville aimable. Je souhaite porter un regard sur ces espaces habités, sans les dénuier des affects, de la symbolique et des volontés sociales qui pèsent sur eux.

Les espaces extérieurs privés sont également à la croisée de nombreuses questions, le rapport de l'homme et de la nature, le rapport de l'homme aux autres hommes, le rapport de l'homme à son espace intime. C'est parce qu'il est à la rencontre de différents univers que ces espaces adoptent le statut de médiateur.

J'envisage la suite de mon travail de recherche à travers une confrontation plus importante au terrain afin de me préserver de généralisation trop hâtive. Je souhaite travailler entre conception et observation. Les *probes* évoqués lors du séminaire d'Annie Gentes, pourraient constituer un outil intéressant pour faire avancer ma recherche par l'action. Les *probes*, qui signifient enquête en anglais, peuvent à travers une approche de design, prendre la forme d'outils, d'objets, de supports créés afin de stimuler des réactions. Ils peuvent susciter des réponses à des questions sans forcément passer par l'entretien traditionnel. Ils peuvent être insérés dans l'environnement étudié afin de solliciter les réactions des usagers.

L'enjeu pour la suite de ma recherche sera d'établir, en quoi le design apporte une particularité à mon approche qui sera encadrée par un laboratoire d'urbanisme et un laboratoire d'architecture. Pour cela, il me faudra cerner les différentes approches spécifiques à ma formation de design, qui peine en France à être reconnue, comme une discipline universitaire. La difficulté sera de se situer dans l'étude du projet urbain, non comme architecte, non comme urbaniste, mais bien comme designer.

Bibliographie

Bibliographie des ouvrages cités

Théoriciens

Bachelard, Gaston, *Poétique de l'espace*, Presses universitaires de France, (1^{er} édition 1957), 2009

Heidegger, Martin, *Bâtir, habiter, penser*, dans *Poetry, Language, Thought*, New York : Harper Colophon Books, 1971

Marcus, Clare Cooper, *Habitat et Nature : Du pragmatique au spirituel*, Infolio, 2006

Rifkin, Jérémie, *L'âge de l'accès*, La découverte, 2000

Architecture et Paysage

Bonetti, Michel, *Habiter: le bricolage imaginaire de l'espace*, Desclée de Brouwer, 1994

Bouchain, Patrick, *Construire ensemble le grand ensemble*, Actes sud, 2010

Bouchain, Patrick, *Construire autrement*, Actes sud, 2006

Cauquelin, Anne, *Petit traité du jardin ordinaire*, Manuels Payot, 2003

Dubost, Françoise, *Les jardins ordinaires*, Paris, L'Harmattan, 1997 (1^{er} éd. 1984)

Druot, Frédéric, Lacaton, Anne et Vassal, Jean Philippe, *PLUS - Les grands ensembles de logements, Territoire d'exception*, Ministère de la culture, 2004

Freund, Julien, *Aphorisme sur l'architecture rurale*, 1974

Friedman, Yona, *L'architecture de survie, une philosophie de la pauvreté*, L'éclat, 2003

Ibelings, Hans, *Supermodernisme*, Hazan, 2003

Le Corbusier, *Quand les cathédrales étaient blanches*, Paris, Plon, 1937

Mandoul, Thierry, Paris 17e, boulevard Bois-le-Prêtre, renaissance d'une tour d'habitation, *Archiscopie N°111*, France, 2012

Mendini, Alessandro, *Survie Subtile*, Casabella n°385, 1974

Pallasmaa, Juhani, *Le regard des sens*, Linteau, 2010

PUCA, *Le Future de l'habitat*, sous la direction de Jac Fol, Jean Michel Place, 2008

Urbanisme

Bailly, Jean-Christophe, *La phrase urbaine*, Seuil, 2013

Bonetti, Michel, *Le bricolage imaginaire de l'espace*, Desclée de Brouwer, 1994

Chenet-Faugeras, Françoise, *L'invention du paysage urbain*, dans *Romantisme*, 1994, n°83

Choay, Françoise, *Urbanisme : utopies et réalités*, Seuil, 1979 (1^{ère} éd. 1965)

de Moncan, Patrice, *Paris les jardins d'Haussmann*, Mécène Parution, 2009

Fol, Jac, *Futur de l'habitat*, Jean Michel Place, 2008

Fromonot, Françoise, *Manière de classe l'urbanisme*, Criticat n°8, Sept. 2012

Fromonot, Françoise, Production urbaine « à la française », interview dans étude foncière n° 157, mai-juin 2012

Raymond, Marie-Geneviève, *La politique pavillonnaire*, Paris, centre de recherche d'urbanisme, 1966

Renault, Vincent, *Fabrication et usage des écoquartiers français*, thèse présentée devant l'Institut National des Sciences Appliquées de Lyon, 2012

Soulier, Nicolas, *Reconquérir les rues*, Ulmer, 2012

Recherche internet :

Encyclopédie et dictionnaire

Larousse.fr : harmonie

Wikipédia : Zone d'aménagement concerté.

Wikipédia : CIAM

Divers

www.anil.org (Agence Nationale pour le logement)

www.scellier.org (Loi scellier)

<http://www.territoires.gouv.fr/Le-Nouveau-Grand-Paris-un-projet>

<http://www.universdelabible.net/>

<http://www.site-du-jour.com/dossiers/histoire-jardins.html>

http://www.wmaker.net/opcc/Napoleon-III-et-sa-volonte-pour-Paris_a18.html

<http://www.normannia.fr/balcon/> article rédigé en 2012

http://www.legrandensemble.com/pages/Construire_cest_habiter-1729687.html

Bibliographie des ouvrages qui ont inspiré et nourri ce sujet

Théoriciens

Bacqué, Marie Hélène, *L'empowerment une pratique émancipatrice*, La découverte, 2013

Paquot, Thierry, *Habiter le propre de l'humain*, La découverte, 2007

Augé, Marc, *Non-lieux*, Seuil, 1992

Architecture et Paysage

Branzi, Andrea, *La casa calda*, 1984

Chalub, Bénédicte, *La politesse des maisons*, Actes sud, 2009

Fuksas, Massimiliano, *Sublime Chaos*, Arléa, 2010

Hutin, Christophe, *L'enseignement de Soweto*, Actes sud, 2009

Le Corbusier, *La Charte d'Athènes*, Points essais, 1971

Bouchain, Patrick, Simone & Lucien Kroll, Actes sud, 2013

Urbanisme

Julienne, Christian, *Comprendre la crise du logement*, Belles Lettres, 2009

Merlin, Pierre, *L'exode Urbain*, La documentation française, 2009

Paquot, Thierry, *L'urbanisme c'est notre affaire*, Atlante, 2010

Histoire

Giedion, Siegfried, *Espace, temps, architecture*, Denoel, 2004 (1^{ère} éd. 1968)

Ragon, Michel, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*, Points essais, 1991

Table des matières

Remerciements.....	1
Avant-propos.....	5
Introduction.....	7
Chapitre 1 : Constructions urbaines, utopies humaines.....	13
1. Modèle théorique et réalité physique de la ville.....	13
Superposition verticale et étalement horizontal.....	13
La financiarisation de l'espace urbain.....	14
Utopies humanistes et réalités urbaines.....	15
2. Analyse des méthodes de l'urbanisme dominant.....	17
Manière de classer l'urbanisme.....	17
La ZAC : un modèle critiqué.....	18
3. Conséquences sur le paysage urbain.....	19
Un paysage urbain en recherche d'authenticité.....	20
La ville comme objet de divertissement.....	20
Promenade à Saint Denis, réflexion sur le grand projet urbain.....	22
Des « Grands travaux » aux petits chantiers.....	26
Quelle place pour l'habitant dans le projet urbain ?.....	30
Chapitre 2 : Habiter entre rationnel et affectif.....	37
1. L'idéal de la maison individuelle.....	37
L'idéologie pavillonnaire : le triptyque Pavillon-jardin-propriété.....	37
La maison perçue comme habitat idéal.....	38
Vivre proche de tout et loin de tous.....	39
2. Approche psychologique de l'habitat.....	40
L'habitat comme symbole du moi.....	40
La relation affective à l'espace.....	42
L'autobiographie environnementale.....	44
Chapitre 3 : Histoire des grands et petits jardins.....	47
1. Une histoire des jardins remarquables.....	47
Jardin mythologique.....	47
Moyen-Âge : Disparition et renaissance des jardins.....	48
Versailles : Le jardin image de pouvoir.....	49
Hausmann : La naissance du jardin public.....	49
2. Des histoires de jardins populaires.....	52
Du jardin exceptionnel au jardin ordinaire.....	52
Derrière chaque jardin, son jardinier.....	53
Chapitre 4 : Le contact avec la nature, une source d'épanouissement ?	55
1. La nature, une promesse de bonheur.....	55
La nature clé en main des quartiers résidentiels américains.....	55
L'homme et son jardin, entre intuitif et rationnel.....	56
2. L'enfant et l'espace autour de la maison.....	57
Copain des champs, copain de villes.....	57

Atlas d'un territoire de jeux.....	59
Espace de liberté.....	65
Précieuse friche.....	65
Chapitre 5 : Du grand jardin au petit balcon, comment habiter la ville dense ?.....	67
1. Du jardin au balcon	67
Balcon : lieu élevé où s'appuyer.....	67
Le devant et le derrière.....	68
Les balcons de San Francis Square.....	68
2. Réhabilitation de la tour de Bois-le-prêtre	70
Création d'espaces « libres »	70
Les rideaux des habitants de la tour de Bois-le-Prêtre.....	74
Chapitre 6 : Diversités individuelles et harmonie urbaine.....	75
1. Interdire pour mieux prévenir.....	75
La stérilisation des villes.....	75
Sécurité.....	77
Harmonie.....	78
« Ça fait pauvre »	80
Stérilisation résidentielle.....	81
2. Suivre une norme, c'est partager des valeurs communes.....	83
La maison, symbole de valeurs d'une société.....	83
Un mépris du goût populaire ?	85
Chapitre 7 : Le 12 rue du village.....	89
1. Un HLM dans une banlieue favorisée	89
Nature du lieu :	89
Un logement habité à l'intérieur mais abandonné à l'extérieur:	90
2. Les mots de ceux qui vivent ici	91
Mme R. et Mme G. habitent au 12 rue du village	91
Avant, c'était mieux.....	95
Critique du système mais empathie avec les hommes.....	97
Entre critiques, idées et actions.....	98
Le plaisir du jardin.....	99
Discours esthétiques sur leur habitat et l'espace environnant.....	101
Chapitre 8 : Conditions de l'émergence d'une ville aimable.....	103
1-Le non-fini	104
Pour une architecture non-finie.....	107
Le plaisir de compléter	108
En faire moins et cesser de vouloir tout contrôler	109
2-exemples d'applications.....	110
Le balcon : ouvrir de l'intérieur vers l'extérieur.....	110
Le balcon : Un chantier de détails	115
La toiture : espace privatisé ou partagé ?	119
Un espace central entre public et privé	121
Conclusion	123
Bibliographie	125

Table des matières	129
Annexes	133
Mme R., Habitante du RDC. Un dimanche soir, chez elle.	133
Mme R., Habitante du 2e. Un lundi midi, chez elle.	140

Annexes

Entretien avec deux habitantes de l'immeuble du 12 rue du village, Mont-Saint-Aignan

MME R., HABITANTE DU RDC. UN DIMANCHE SOIR, CHEZ ELLE.

Entretien intégral

Aimez-vous votre logement ?

J'aime mon logement mais ce n'est pas ce que j'aurais s... enfin, avec le temps le bruit me gêne, on entend quand même beaucoup des choses... (*Les voisins ?*) Les voisins c'est relativement calme. Mais tu vois là il y eu du monde cet après-midi, moi je suis rentrée vers six heures, on entend les gens marcher c'est logique. A côté c'est une jeune femme avec un petit garçon qui à 7-8 ans. Enfin qui à l'âge de mon petit-fils.

Les architectes n'ont pas conçu le fait d'isoler les... Alors c'est le même sol. Donc quand les gamins sautent, d'un côté ils s'amuse c'est des enfants, je veux dire. Mais toi, tu as l'impression qu'ils sont au-dessus de ta tête. Ça n'a pas duré longtemps mais... Sinon, à part ça je me plais bien, c'est simplement l'isolation intérieur, on a l'impression d'être dans le même appartement. On a de la chance de tomber sur des gens quand même calme. Et puis c'est le week-end, dans l'ensemble ça va, mais... (*Ca fait longtemps que vous habitez ici ?*) Ah bas moi je suis là depuis 95. Sinon il est agréable comme appartement. (*Il est assez grand je trouve...*) Il est assez grand oui, oui. J'ai le jardin, oui, oui, l'été je peux profiter du jardin. (*Oui, vous aimez bien votre jardin ?*) Oui, tout à fait. Ah oui, Oui. J'aime bien le jardin. (*Ça c'est vraiment...*) Oui, c'est un coin particulièrement agréable. Même si je n'ai pas l'ensoleillement de l'autre côté, parce que l'autre côté, ils sont au sud (*oui, d'accord*). Moi, j'ai le soleil le matin dans le jardin jusqu'à trois heures et demi. (*Du coup vous y êtes souvent ?*) Bas, du coup quand je peux, oui, j'y suis bien-sûr. (*En Normandie... on n'y est pas tout le temps...*) On n'y est pas souvent, mais dès qu'il y a un rayon de soleil oui, et puis bon, pour le chien, c'est sympa.

Aimez-vous l'image de l'immeuble ?

Ah bas alors négative ! D'extérieur, je ne sais pas si tu as vue mais c'est complètement tout à refaire. (*Oui, oui j'ai analysé*) Il y a des morceaux qui commencent à tomber dans mon jardin. D'ailleurs demain je vais en parler au correspondant, parce que... Tu retrouves des gros morceaux, tu vas dehors, moi je n'ai pas envie de m'en prendre sur la tête. Tu sais c'est ce qui recouvre

l'extérieur. Ça tombe. Moi je suis là depuis 95, l'immeuble a été créé en 87, il n'a jamais été entretenue, juste un coup de karcher 10 ans après et c'est tout. Tu as vu quand il pleut, c'est imbibé, ça rentre... enfin bon, extérieurement c'est crado. Moi je trouve qu'extérieurement, Logiseine ça pêche quand même. (Oui, mais ils m'ont dit qu'ils prévoyaient une réhabilitation thermique dans les cinq ans, je crois) Ah oui, bas il est temps, parce que là ça commence à vraiment perdre du... enfin c'est incroyable. (Et au niveau du quartier, le quartier est quand même sympa du coup...) Bas oui, ça dénote. C'est vrai ça fait bizarre tu as l'impression d'arriver dans un quartier de zone, de zonards. Alors qu'on ne l'est pas du tout, les gens sont très bien ici. C'est des gens... mais extérieurement les immeubles ça pêche, puis tu as vu l'autre côté ?

Au niveau des balcons, c'est plein de moisissure. Il y a aucun traitement, rien, rien n'a été fait. C'est quand même... je ne comprends pas... je ne comprends pas que... (Alors que moi j'ai été surprise de rentrer à l'intérieur et de constater que les intérieurs sont nickels, grand, spacieux) Oui (Alors qu'au début lorsque j'ai choisi... je me demandais à quoi ressemblait l'intérieur au vue de son aspect extérieur usé, alors qu'en fait non...) Non, bas les gens sont propres, sont... ça dépend des locataires. Mais bon les appartements à l'intérieurs ça va, ils ne sont pas trop détérioré. Il y a eu des infiltrations, des moisissures dans certains appartements (...)

Quelle pièce vous préférez ?

La salle, elle est claire, c'est sympa moi j'aime, puis bon j'ai mis des couleurs chaleureuses, chatoyantes parce que ça amène un peu de chaleur. Donc ça me plaît bien. Donc mon appartement me plaît bien, il y a pas de problème. En plus on est dans un quartier... on a de la chance. (Vous vous sentez chez vous ici ?) Oui, tout à fait oui. Oui quand même. Même si il y a des nuisances sonores de temps en temps, on se sent chez soi. (Quand vous parlez de votre appartement que dites-vous ? vous parlez de votre maison ?) Oui, on dit je rentre à la maison, c'est un terme affectif.

Imaginons que dans le cadre d'une réhabilitation, l'architecte décidait de vous déloger de votre appartement pour créer un duplex, comment vous vivriez ça ?

Si c'est pour en faire quelques choses de plus agréable à vivre, moi ça ne me poserait pas de problème. (Par exemple pour créer un duplex ?) Oui, ce serait bien. (Rire) (Par exemple si cet appartement est donné à celui du dessous, pour créer un duplex, et que vous on vous décale...) C'est le genre de choses qui ne me vient pas à l'idée... mais euh... si c'est pour avoir quelques choses du mieux, car je suis chez moi, sans être chez moi de toute façon, je suis locataire, donc je sais très bien, que si il... non je ne pense pas que cela me dérangerai, surtout si je reste dans le même quartier. Pour avoir quelques choses de plus sympa. Et puis bon, c'est bien aussi de changer, je reste là ici parce que je n'ai pas trop le choix, mais je changerais sinon.

(Seriez-vous prêt à quitter votre appartement, si on vous proposerait une maison ?)

Oui c'est sûr. Mais ça dépend où c'est situé. Mais a quartier égal, je prends une maison. Parce que je serais chez moi déjà, enfin, je ne serais pas obliger de supporter les nuisances des voisins et tout ça. (Donc c'est surtout pour l'aspect nuisance et avoir son espace à soi ?) Oui, oui. (Et pour avoir un plus grand jardin, ou...) Oui, aussi avoir une.. Oui tout à fait. Avoir une orientation différente aussi au niveau du soleil. Et choisir quelques choses qui me plait, dans lequel j'aurais envie de vivre. Mais c'est surtout, surtout, pour.. Parce que je te dis je me sens chez moi, parce que je vis là, donc quelques part c'est chez moi, c'est là où je vis, mes souvenirs, ma fille tout ça... mais je ne suis pas chez moi... C'est assez difficile à expliquer. Pour moi être chez moi, c'est n'entendre que ce que je fais. Mais partir pour une petite maison oui... pas de problème.

La maison de vos rêves ? (la maison qui vous ferait rêver elle ressemblerait à quoi ?)

Je n'ai pas envie d'une super grande maison. Mais j'aimerais avoir une maison où le soleil tourne autour tout le temps, où il y a du soleil dans toute la maison, avec des baies partout, c'est ce qui me plairait là actuellement. Car le soleil je l'ai le matin, mais il ne rentre pas longtemps dans l'appartement, je ne l'ai presque jamais dans l'appartement. A partir de 16h, il a tourné, je n'ai plus de lumière. (Vous manquez un peu de lumière donc ?) Oui... mais par contre j'ai le plus grand des jardins, on ne peut pas tout avoir non plus. Et c'est plus calme, de l'autre côté il y a les enfants qui jouent, c'est normal... il y a plus de monde de l'autre côté, c'est plus grand quand même. J'ai moins de vis-à-vis et j'ai moins de nuisances extérieures. Les jeunes qui font du ballon, bon c'est normal... De ce côté-là je suis quand même plus calme parce que la route là, il n'y a pas beaucoup de monde.

(Vous préférez votre jardin et être au RDC, plutôt qu'avoir une vue depuis un balcon)

Oui, ça ça ne me gêne pas du tout d'être dans un rez-de-jardin, et puis au contraire je préfère parce que c'est vrai que ça fait quand-même un peu maison le fait d'avoir un jardin. Même si les voisins sont des fois à leurs fenêtres, L'été je sors mon parasol, je me mets là dessous et on ne me voit pas. Et il n'y a pas de vis-à-vis, je veux dire, les gens ne sont pas là, ils travaillent... (Ça ne vous gêne pas qu'il y ai des gens qui puissent vous voir ?) Non Ça me gêne pas parce qu'ils y sont jamais sur leur balcon, parce que... ce sont des gens que je vois jamais. Enfin si, la petite jeune fille... Enfin c'est sur ce serait bien de ne pas avoir de vis-à-vis, avant on en avait moins parce qu'il y avait la glycine qui faisait tout le tour maintenant, ils l'ont enlevé, puis ils ont laissé ces trucs monstrueux. (Pourquoi l'ont-ils enlevé d'ailleurs ?) Parce que, ce n'est pas la glycine qui gênait mais c'étaient les arcades en fer, alors ça

c'était jolie, mais Logiseine n'a pas du tout entretenu, c'était du métal, du fer donc ça s'est rouillé, ça s'est piqué, ça s'est creusé et il y a avait des trucs entiers qui tombaient donc ça devenait dangereux. Donc ce qu'ils ont fait, c'est qu'ils ont scié, puis ils n'ont pas retiré les plots, donc ça fait crado quand même. Ils devaient refaire le sol, parce que il y a des dénivelés, casser tout ça, enlever les gros poteaux là qu'ils ont laissé mais ils ont tout laissés mais n'ont jamais rien fait.

(Au niveau du Jardin central, que pensez-vous de son aspect ?)

Temps en temps l'été je vais m'asseoir sur les petits bancs, profiter du soleil, mais je préfère aller dans le parc, parce que le jardin, il est pareil, il n'y a rien quoi. Il faudrait y faire quelques choses, c'est assez pauvre. Il n'y a rien, même les enfants ne peuvent pas jouer.

Et encore on a eu des bancs, mais avant il n'y en avait pas.

Qu'est-ce que vous pensez des balcons de vos voisins ?

Ca empêche le jour de rentrer déjà. Puis eux... Les gens n'y vont pas et moi, étant au RDC ça empêche la clarté de pénétrer quand même. (Est-ce que vous trouvez que les gens l'investissent ?) Non, pour ma part, moi je ne vois pas beaucoup de gens sur leur balcon. Et puis maintenant il n'ose plus trop y aller, parce que c'est dangereux, parce ça bouge... il y en a qui sortent du béton, c'est dangereux. C'est tout rouillé, c'est du fer, ils ont passé une couche de peinture rouge mais ça s'écaille en dessous donc ce n'est pas attractif pour le gens d'aller sur des balcons comme ça. Au-dessus la petite jeune fille elle n'y va pas. Et puis bon, nous on n'est pas bien exposé, donc il faut vraiment qu'il fasse chaud (du coup ils s'en servent différemment) Bas, mettre ce qu'ils ne peuvent pas mettre à l'intérieur. (De l'autre côté il y a des fleurs sur un balcon...) Oui, mais c'est vrai que de notre côté nous il n'y a pas, c'est vrai que c'est attractif quand on voit des fleurs, ça donne de la gaité.

« Vos habitudes dans le quartier, est-ce que vous vous déplacez beaucoup en voiture, à pied, à vélo ? »

A vélo, non. A pied oui, ça m'arrive souvent, d'aller à carrefour à pied, ou en voiture pour faire les courses. (Vous vous servez souvent du garage ?) Ah oui, oui, ma voiture est au garage (c'est un atout ?) Ah oui, oui c'est un atout. Tu le paye bien-sûr, parce que c'est cher, mais ça vaut le coup quand-même, surtout qu'on a pas de cave donc ça nous sert aussi pour mettre les choses que tu ne peux pas entasser dans l'appartement. (C'est un box ?) C'est un box fermé oui. Avec chacun notre box.

(Pour les courses, vous allez à Carrefour ? Et utilisez-vous les commerces de proximités ?) Quand il y en avait je les utilisais, mais il n'y en a plus alors... Il n'y plus que la boulangerie, le fleuriste... Mais le fleuriste avant c'était une

épicerie. Une épicerie très sélecte... mais moi quand je suis arrivée ici en 87, il y avait une supérette à la place du vétérinaire.

(Que pensez-vous d'avoir une programme mixte, c'est-à-dire mixer commerce et habitations ?)

Commerce de proximité, ou espace associatifs dans votre immeuble.

Ça ne me gênerait pas, ça pourrait être sympa.

Ça serait très bien je pense...

C'est sûr que ça fait du désagrément, ... C'est du bon et du mauvais. Là, il y a une épicerie social, les gens sont... ça amène des soucis. On est tellement individualisé maintenant. Mais, non c'est négatif, non, non.

(Au niveau de vos voisins est-ce que vous les connaissez bien ? ça se passe bien ?) :

On se dit bonjour, au revoir... mais bon ça bouge, moi je suis là depuis longtemps, mais il y a beaucoup de gens qui ont bougé. J'ai eu des rapports très amicaux, avec des voisins, parce que nos enfants avaient le même âge, quand on est arrivé là ils avaient 5-6ans. Donc je connaissais bien, mais sinon dans l'immeuble, il y a des personnes avec lesquelles on peut même se prendre l'apéritif, il y a pas de soucis. (Et du coup, ça vous arrive de discuter dans les couloirs ? ou devant l'entrée) Oui, devant l'entrée, la petite jeune qui a déménagé, on discutait, on aimait bien discuter, oui c'est conviviale, il y a des gens avec qui il y a moins d'affinité, mais ça c'est partout. (Il y a une fête des voisins ?) Y en a mais moi j'y vais pas, mais il y a des gens qui y vont, je pourrais y aller, c'est parce que je m'y intègre pas, parce que... je fais autre chose, et puis comme c'est de l'autre côté que ça se passe ce n'est pas ce côté-là. C'est un peu cloisonné aussi. (Vous avez surtout des liens avec des gens qui sont dans ce coin-là ?) Pas spécialement, j'ai des liens avec des gens qui habitent par-là, et là où il y a les maisons du côté de l'église. Ça dépend les gens quoi. Mais c'est vrai que l'été, ils ont fait une fête patriotique, et la ça ramène vraiment tout le quartier, là c'est vraiment « la fête au village » comme le bal du 14 juillet. Amélie (sa fille) devait y chanter, elle chante bien d'ailleurs... donc là c'est un côté convivial, des grands tréteaux, des chaises et chacun amène son petit repas et les gens dansent. Ça se fait dans le parc. Le parc est tranquille, il y a un groupe qui vient jouer, c'est avec ce groupe-là, qu'Amélie et Benjamin chante. C'est convivial, les gens du quartier se retrouvent. C'est sympa. Puis tu danses.

Dans le parc, il n'y a rien.

Avant il nous mettait de fleurs dans nos bacs, c'est fini ça. Ils sont tout vides, et tout plein d'herbe parce que, ils ne mettent même pas de désherbant. Il faut qu'on réclame, parce que, soit disant que c'est à nous, mais non, ça appartient à Logiseine, c'est l'extérieur. C'est un abandon total. Moi mon jardin je me lui suis aménager, je tonds mon petit jardin, mais si tu fermes ta haie il ne vienne plus te tailler ta haie à l'intérieur, c'est ton problème, c'est à

toi de gérer, ils font de moins en moins de choses. Ce serait beau des petits massifs de fleurs. Mais si tu fais des sondages comme ça, ça permet de voir la réalité au quotidien, la vraie...

(Dimensions écologiques, si dans le cadre d'une réhabilitation on mettrait en place des technologies. Auriez-vous des choses qui vous aident ?) Pas toujours facile d'accès, pas très large, ça dépend de l'entreprise qui vient enlever les poubelles... Avant on avait quelqu'un à demeure ici, qui nettoyait les espaces dehors, il y avait un suivit, là c'est sale. Il y a ça aussi qu'il faut voir, le personnel de nettoyage, l'entreprise que Logiseine a pris pour faire ces travaux de nettoyage, c'est vraiment pas bien fait. Ça se retourne aussi sur les poubelles, parce que les poubelles, ils te balancent les poubelles une fois vidées dans n'importe quel sens. Il faut que nous on les tourne pour pouvoir ouvrir. (C'est le fait qu'il n'y ait plus de référent ?) Voilà c'est une entreprise, ils doivent tellement en faire qu'ils ne peuvent pas être tatillon, c'est pas être tatillon, c'est aussi pratique, nous on paye des charges aussi là-dessus. On estime qu'on devrait avoir... ce qu'on avait avant, la personne à demeure, faisait le ménage, c'était vraiment propre.

(Si on mettait en place des panneaux solaire ou thermique, vous y verriez un intérêt ?) Pour la planète sûrement. Pourquoi pas mais bon... (Dans cet esprit-là, si on envisage d'installer des choses qui permettent de visualiser vos consommations depuis votre appartement ?) Oui, ce serait bien d'avoir ça, c'est vrai que ça c'est à l'extérieur. Quelques choses de simple. Claire et nette.

(Idée de mettre des petits outils de réflexions... Si j'organise des petits ateliers ?) Ça pourrait-être intéressant, et ça pourrait nous permettre en tant que locataire nous, on habite tous au même endroit et une fois qu'on rentré chez soi, il n'y a pas de contacte, ça pourrait permettre... Surtout qu'on a tous la même idée, on sait comment on vit ici, ce qu'on aimerait avoir, ce qu'on n'aimerait pas, donc je pense que ça peut être bien. (Et moi, je pourrais faire remonter ça à Logiseine...) Il faut trouver les personnes disponibles, la plupart des gens travaillent ici. Sur un samedi. Et c'est bien parce que ça peut nous permettre d'échanger sur beaucoup de choses, ça peut nous apporter des choses positive je pense. Des ateliers comme ça, ça doit-être bien je pense. (Moi, ce qui m'intéresse, c'est comment amener les gens qui ne font pas de l'architecture, à réfléchir sur l'architecture). Oui, c'est vrai que nous on rentre dans un appartement qui a été conçu par un architecte... quand ils conçoivent comme ça un projet d'immobilier, parce que c'est de l'immobilier, quand-même, sur quoi ils se basent pour créer des volumes pareils, par exemple une cuisine comme ça, c'est vrai que c'est très bien ce côté cuisine ouverte, américaine en fait un peu, c'est très bien ça, ça donne de l'espace et tout... et puis après il y l'arrière petite cuisine qui va de l'autre côté. Au niveau de la conception des appartements, c'est assez bien fait, sauf que... Comment ça se passe ? Entre ce que l'architecte décide, les plans et tout,

propose à celui qui va faire construire est-ce qu'il met ses matériaux ou est-ce qu'il laisse à la... (Non c'est lui qui détermine tout) Alors pourquoi... ? Pourquoi ils n'ont pas... viens-voir. Ce mur est si fin, alors qu'il y a l'appartement voisin à côté (moi, j'ai les plans et sur les plans normalement, il y a toujours des murs... question entre économie...) C'est vachement important. Ici ça vraiment été mal pensé. C'est une cloison toute fine. (Mr Delaporte, Mme Rodriguez, Mme Rault, Denis) Il n'y a pas de syndic, il y a aucun syndic, c'est pour ça qu'on peut rien faire, il n'y a pas de syndic, les gens ne se sont pas impliqués. (Je voudrais faire un petit repas ...) C'est vrai oui, parce que chacun critique dans son coin, mais qu'est-ce qu'on fait pour changer tout ça ? Que ça crée une autre ouverte (beaucoup d'architecte écrivent la dessus, faire en sorte que les habitants soient acteurs, et pas juste qu'ils subissent...) Gros problème d'isolation... Il faut pas faire des constructions comme ça, les gens ils vivent pas dedans.

MME R., HABITANTE DU 2E. UN LUNDI MIDI, CHEZ ELLE.**Entretien intégral****(Est-ce que vous aimez votre appartement?)**

L'appartement oui... mais l'immeuble nan. En fin de compte ce n'est pas trop l'immeuble, c'est la vue que j'ai... regardez, avec le château d'eau. Et il aurait peut-être bien besoin qu'ils les repeignent un peu. Je ne sais pas si vous voyez ce n'est pas très agréable.

(Et le jardin ?)

Les balcons n'ont pas été refaits, les peintures n'ont pas été faites.

Nous avons quelques choses de très bien quand nous sommes arrivés, vous aviez dû les voir, les petits poteaux par terre.

Avant il y avait une très très jolie tonnelle, ils l'ont enlevée, qui n'a pas été entretenu et qui s'est délabré. Je sais qu'ils essayent de faire beaucoup de choses, par exemple ils ont refait toute la toiture, ils ont changé les radiateurs. Mais quand vous leur demandez, par exemple on fait la comparaison, ma fille moi habite à Bihorel, pour Dialogue, tous les ans, quand ça va être l'hiver, ils viennent changer leur joint de fenêtre. Ça fait 9 ans qu'on est là, et cela n'a pas été changé une fois. Quand j'ai vu Mr Dubosc, parce que j'en ai un qui s'en va en bas.

Mr D. qui est très gentil. Je lui ai posé la question je lui ai dit voilà, écoute j'ai ma planche, là, qui noircit ... il m'a dit non, cela est à vos frais.

Oui, je laisse comme ça (les rideaux ouverts) pour que le chien comme ça il peut voir (dehors). LE tapis est devant (la fenêtre) comme ça quand le chien sort dehors et qu'il revient...

Mais, moi ça me change énormément, j'habitais avant un château (en désignant un tableau au mur) (Vous habitez là avant ?) Oui, alors un peu beaucoup les boules. Un peu beaucoup même. (Pourquoi vous êtes passé de ce château à ici ?) Parce que ça appartient à France télécom-La Poste, et quand ils se sont séparés, ils ont mis en vente. Il est au domaine au loup entre Le Houlme et Houpeville. Et ils l'ont vendu. Donc nous, on y était gardiens depuis 18 ans, et au bout de 18 ans on nous a dit, « écoutez-vous n'avez pas le choix ». (Donc ça fait combien de temps que vous habitez ici ?) Et maintenant ça fait 9 ans. Ça fait 9 ans que c'est fermé. Alors la taxe d'habitation je ne suis pas contente du tout, du tout, du tout, su tout. (Pourquoi ?) 1200€, c'est énorme, avant je payais 185 francs

Le quartier : (et qu'est-ce que vous pensez du quartier ?)

Il manque au moins un distributeur d'argent, vous êtes obligé d'aller jusqu'à Continent (carrefour). Il n'y a rien sur la place, le jeudi, un jeudi tous les 15j,

normalement vous avez le marché... Il y a un marchand, et sur le seul marchand, il coupe la route. Alors ce qui vous donne que vous passez devant l'église, vous descendez la petite ruelle, le petit chemin, et il se met juste la entre le fleuriste et le ..., et vous ne pouvez plus passer, en fin de compte vous êtes obligé de faire tout le tour, pour un commerçant qui pourrait se mettre sur le parking, bas non il coupe carrément la route.

(Vous aimeriez bien revoir des commerces de proximité.) Oui mais ça ça m'étonnerait, avec Carrefour...

Au lieu d'avoir deux coiffeurs on préférerait avoir une petite épicerie, un petit « eco », car quand il vous manque du sel vous êtes obligé d'aller courir à Carrefour. Mais bon, moi je suis un peu campagne alors donc obligatoirement...

(Et si on vous proposait une maison ?)

Ahh ! (rire) je m'y en vais tout de suite : je n'y vais pas, je cours... Surtout pour mon mari, parce que moi mon mari a fait une très très grave dépression nerveuse, quand il est arrivé ici, 6 mois d'arrêt de travail, une tentative de suicide. (Du fait de l'arrivée ici ?) Oui. Ah non, voyez-vous si on me propose une maison, même si il y a des travaux à faire, je m'en vais tout de suite, mais alors tout de suite.

(Alors si on part justement un peu dans nos rêves, quelle serait votre maison idéale ?)

Pour moi, l'idéal soit qu'il y ait une cour, un jardin pour faire mes légumes parce qu'on a loué un jardin là-bas, un garage, une cuisine, une salle, deux chambres c'est bon. De plein pied... A la campagne, n'importe où, Mont Saint Aignan, je n'en parle pas parce que j'imagine que la taxe d'habitation serait aussi haute...

(Et au niveau du jardin, vous dites que vous avez un jardin ?)

On a pris un jardin municipal. (Quel rapport vous entretenez avec ces petits espaces extérieurs ?)

Sur le balcon nous n'y allons pas ? Il est un peu petit et il est sale, il n'est pas agréable, ça n'a pas été peint. Quand vous allez dehors, vous revenez vous en avez plein les pieds, ce n'est pas la peine. Donc sur le balcon, j'y mets mes lavettes, mes bouteilles d'eau (c'est comme une petite pièce de stockage un peu ?) Voilà c'est comme une pièce de stockage, et de l'autre côté j'ai une petite armoire où je mets tous mes pots, pour me faire toute mes conserves.

Parce que je vous dis, on a pris un jardin partagé ou nous y faisons : nos pommes de terre, nos carottes, nos oignons, nos navets, nos poireaux, nos choux, nos salades et puis j'ai 6 groseilliers, 4 cassis et deux cassis à maquereau et des fraises. Donc j'ai fait de la confiture, de la confiture. Alors pendant le mois d'été c'est le jardin, la maison et les pots ! (D'accord donc vous y êtes quand-même souvent) Et dans notre jardin, nous pouvons y faire

un barbecue et nous pouvons y manger ! (D'accord c'est plus qu'un jardin potager) Il est jardin potager en premier, mais bon, plutôt que de revenir jusqu'ici et se remettre à manger et repartir au jardin. On est aussi bien à partir avec notre gouter, et de pas être obligé de revenir jusqu'ici. (Et si on imaginait faire des jardins sur les toits ?) Ça ce n'est même pas la peine, ils le feront jamais (ce qui est bien c'est que je suis étudiante, et donc je peux m'abstraire de ce que pense Logiseine) Non, je sais que ce serait bien, mais ça ne se fera jamais. Mais oui, c'est vrai ce serait bien mais, non. (Vous vous seriez intéressé pour avoir un jardin sur votre toit ? pour qu'il soit plus proche ?) Non, ce n'est pas très loin c'est au bout de la rue. Parce que bon, les jardins là-haut, déjà qu'on a des fuites, alors si en plus on y met de la terre ! Je ne vous dis pas les dégâts ! Parce hein c'est du petit solide, il ne faut pas appuyer trop fort ! Mon mari, quand on est arrivé il y a neuf ans a été obligé de passer, pour boucher les trous, autour de toutes les fenêtres, vous auriez vu comment on avait froid. Au niveau de ma chambre, nous avons un coin où l'eau doit filtrer quand-même, malgré qu'ils soient venus deux fois, ils ne trouvent pas. Donc ça doit venir sûrement des murs.

(Au niveau de l'isolation avec les voisins ?) Au niveau l'isolation très bien, c'est la seule chose que vous avez de bien, c'est nickel !

(Au niveau de vos habitudes dans le quartier ? vous prenez la voiture ?)

Alors, quatre fois par jour, nous allons avec le chien, le matin à 6h, 13h, à 17h puis le soir à 20h. On fait tout l'allée on va jusqu'au bout de la rue là-bas et on revient et ça quatre fois par jour. Le jardin, Entre le chien et le jardin ! (vous faites beaucoup d'aller-venu dans le quartier ?) Oui, toujours au même endroit, ou alors dans le parc quand il y a trop de chien. Parce que les gens ici, ils sont gentils, mais ils n'attachent pas leur chien, il n'y a pas un qui attache son chien. Alors le mien, il est en train de se dire, pourquoi les autres sont en liberté et moins je suis tout le temps attaché, tout le temps attaché. Et après c'est eux qui rouspète les bonnes gens, a bas oui... Je leur dit attendez, votre chien il n'est pas attaché, le nôtre il est attaché, je suis désolé. Mon chien il est toujours attaché, il a toujours sa muselière autour du museau.

Par contre le vis-à-vis... alors là, Je peux demander du sel à ma voisine. Alors ma voisine quand elle se déshabille, il y a des moments c'est « rigolo »...

(Du coup vous êtes au 2^e étage, donc vous bénéficiez quand même de pas mal de lumière) Ah oui, oui. Le seul inconvénient qu'il a notre appartement, c'est qu'il y a pas de couverture au-dessus du balcon comme ceux du dessous, ceux du dessus ils sont couverts, (du coup ça vous permet d'avoir la lumière qui rentre plus...) Peut-être. Mais avec la pluie c'est moi bien. On ne pas tout avoir.

(Est-ce que vous avez un garage ?)

Oui, nous y rangeons des choses

(L'image de l'immeuble dans le quartier ?)

Alors, quand je suis arrivée, très très bien, je trouvais ça jolie. C'était super beau, C'est super agréable.

Puisqu'ils les ont enlevés (les glycines), pourquoi la ville n'a-t-elle pas mis des petits bacs avec des géraniums dedans ? Enfin bref... Enfin ça c'est des idées à moi... (Rire)

Mais bon c'est vrai, parce que bon... c'était une gentille place et aujourd'hui vous vous retrouvez avec des pilonnes en bétons sans rien dessus, aucune fleurs. Regarder dans le couloir, vous êtes arrivée dans mon couloir, et bien j'ai mis des fleurs parce que c'était triste donc j'ai mis des fleurs. Je les mets pour tout le monde, enfin pour tout mon étage. C'est vrai que c'est triste.

(Il y a une bonne ambiance dans l'immeuble ?)

Oui. (Vous discutez souvent dans les couloirs ?) Non, non, non. A part quand on est à la boîte à lettre. Avec ma petite voisine juste en face, parce qu'elle est malade. Donc quand elle a besoin de quelques choses elle vient, je l'emmène au laboratoire, ou des trucs comme ça, mais sinon avec la petite jeune femme là-bas au bout qui vient d'avoir son bébé, ce sont des collègues à mon mari puisqu'il travaille à France télécom. Donc le monsieur d'en face c'est encore un monsieur de France Telecom, le monsieur d'à côté c'est un monsieur de la poste,...

(Il y a une fête des voisins ?)

Il y a une fête des voisins mais nous n'y allons point. Parce qu'elle ne se fait pas ici mais là-bas dans le fin fond (sur le parking de la maison des tisserands) ou il n'y a que les riches qui y vont. Là-bas dans tout le fin fond, là où il y a une pancarte verte, ce ne sont que les gens très très riches de MSA, qui viennent faire de la peinture sur soie, ... et vous vous ne pouvez pas y aller à ça car ça coûte de l'argent, moi je ne pourrais pas y aller. Moi je peints toute seule chez moi du coup.

(Par rapport au parc central, Logiseine ne fait pas grand-chose) (Est-ce que ça vous semblerait intéressant d'avoir à gérer la parcelle centrale ? décider ensemble ce qu'en fait ?)

Qu'est-ce que j'étais en train de vous dire ? Les bitoniaux où il y a plus rien dessus... J'ai un peu trop d'idée pour eux. Sûr et certain.

Là, Mr Dubosc a été malade, le pauvre, mais la femme de ménage est partie en vacances. Mr Dubosc a fait remplacer la dame, mais cette dame n'est pas venue, ce qui donne que depuis Noël nous n'avons pas de femme de ménage. (Oui, Mme Guiche m'expliquait que maintenant il faisait appel à une société) Oui, Avant, quand nous sommes arrivés, il y avait un homme qui était là et qui s'appelait Bruno je crois, et nous avions le devant de la porte qui était nickel, sans papier, nulle part, il nettoyait une fois par jour le garage, les escaliers était toujours nickel ! Il nous l'on enlever pour nous mettre une société à la

place. La fille qui est là est gentille mais elle est débordée et elle en a marre. Car elle enchaine les ménages, elle en peut plus ! Donc pendant qu'elle était malade, j'ai nettoyé mes escaliers, enfin le miens, je me suis arrêté à l'étage du dessous. Faut pas croire que j'ai fait tout l'immeuble, juste pour que notre coin a nous soit propre, ma petite voisine elle ne peut pas parce qu'elle est très malade, donc c'est moi qui fait sa partie, mais je ne vais pas jusqu'à là-bas au bout, je m'arrête, je descends les escaliers, car comme j'ai un chien, quand je remonte, obligatoirement il fait des traces donc c'est un peu normalement aussi que ce soit pas toujours à elle, la pauvre, de nettoyer les cochonneries des chiens. Il y a quand même quatre chiens dans l'immeuble. Et le pauvre correspondant qui a été malade, il n'y est pour rien le pauvre, pour rien. (Vous le voyez souvent ?) Très gentils, alors là on est tombé sur un correspondant génial, vous lui demandé quelques choses il est tout de suite à votre service, si il y a quelques choses qui va pas, il vient vous voir, il en discute avec vous. Avant d'en référer à ses supérieurs sûrement, pour ça il est génial.

(Si avant juin, j'organise une réunion de travail avec quelque chose avec des habitants, faire une architecture) Oui, par exemple les peintures du couloirs, ça fait neuf ans que je suis là, ça fait neuf ans qu'elles n'ont pas été faites. Alors si jamais on veut qu'il soit fait il faudrait qu'on se prenne par la main et qu'on le fasse nous-même. Il y a plein de choses comme ça.

(bien merci...)

Moi je sais que là il y a plus de fleurs, parce que là obligatoirement bon, on est en pleine hiver mais machin à fleurs sont plein. (oui, Certains balcons, sont bien fleuris)(Moi je trouve en tant qu'architecte, je trouve que même si les bâtiments est un peu usé, le fait d'avoir des fleurs sur les balcons ça compense) Oui, Y a plein de trucs que Logiseine ne fait pas, le remplacement des caoutchouc, vidé les... (les ordures ?) Non, non... les... ho les ordures, me parlez pas des ordures ! (rire) si vous attaquez la dessus on est pas bien, non... les gouttières. Mais les poubelles puisque on en ai venu à nos poubelles, ce fameux monsieur qui nous sortait nos poubelles, que nos poubelles étaient nettoyer, que nos poubelles avaient des sacs, que ça sentait toujours bon quand on allait porter nos poubelles en bas. Là, c'est une infection. Le gars, c'est une société maintenant, le gars le fait n'importe comment et la plupart du temps il nous les met à l'envers, ce qui donne que bon... Mon mari était gardien dans le temps, donc les poubelles c'est lui qui s'amuse à les remettre à l'endroit. (Mme Guiche, m'a fait la même réflexion c'est marrant) et ce n'est pas tout le temps propre, ce n'est pas aussi propre que quand c'était l'autre, qu'est-ce que j'aimerais qu'il revienne, mais je crois qu'il l'on a envoyé à Barentin. Ce qui serait jolie je vous dis ce serait de mettre des bacs à fleurs sur chaque pilonne qu'ils ont laissé, de toute façon c'est dangereux, si un gamin tombe la dessus vous allez voir un peu. (et est-ce que vous savez si vous avez d'autre voisin... ?) (merci beaucoup...) Ah bas, ce qui aurait été bien c'est un grand balcon ah ça oui, ça oui j'aurais bien aimé ! Mais bon, il faut pas rêver quand-même. Sur Paris, ma fille habite à Paris, elle a un

appartement,... avec un balcon qui est grand comme ma salle, un peu comme les balcons que vous avez vous savez sur les petits immeubles rouges, à côté de la maison de retraite. Et ça c'est des appartements de chez Auchan... Vous voyez mon petit château comment il était beau ? Voyez pas, on avait 17 hectares là-bas, on avait seize chevaux, (et c'est vous qui vous occupiez des chevaux ?) C'est mon mari, moi non, moi je m'occupais de l'intérieur. Il est à vendre tiens ! Si vous voulez aller le voir, il est à vendre (mais je n'ai pas d'argent, rire) 750 000€ ! Vous pouvez, on ne sait jamais, ma petite fille m'a dit, au mamie ce serait bien tu sais si tu le rachetais le château, je lui ai dit, oui mais chéri. (si je viens pour prendre des photos de l'appartement ?) Oui, enfin vous me prévenez un peu avant, parce que voyez-vous, là c'est ma petite fille, la bas c'est mon fils, là c'est mon père, là c'est moi, voyez on colle un peu de photo dans tous les sens (c'est normal, chacun sa petite déco)

(...) C'était bien dans le temps, mais bon, aujourd'hui on se croirait à la grand... bon je ne peux pas critiquer la Grand-Mare tout le temps parce qu'avant la Grand-Mare était propre, mais maintenant elle est très sale, et bas...

Je n'ai pas de sous, sinon il y a longtemps que se serait fait, je mettrais des petits rond avec plein de géranium comme ils font vous savez sur le bord des routes, c'est beau quand vous les regarder là, sous les lanternes, ça descend partout, ça pourrait être jolie. (et si Logiseine disait, on laisse aux habitants, l'entretien de ces choses-là ?) Moi ça ne me dérangerait pas de le faire, non, à condition que ce soit eux qui achète les pots, mais changer les fleurs selon les saisons ce ne serait pas... ils m'amènent le tout, je le fais moi.